00084026

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

zed with financial assistance fro
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

NAUFRAGE

DU BRICK FRANÇAIS

LA SOPHIE.

I.

Cet ouvrage se trouve aussi, au Palais-Royal, chez les libraires ci-après :

DELAUNAY,
CORRÉARD,
PÉLICIER,
LADVOCAT,
PONTHIEU;

En France, et dans les pays étrangers, chez tous les principaux libraires.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

NAUFRAGE

DU BRICK FRANÇAIS

84026

LA SOPHIE,

PERDU, LE 30 MAI 1819,

SUR LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE,

ET

CAPTIVITÉ D'UNE PARTIE DES NAUFRAGÉS

DANS LE DÉSERT DE SAHARA;

AVEC DE NOUVEAUX RENSEIGNEMENS SUR LA VILLE DE TIMECTOU.

Ouvrage orné d'une Carte dressée par M. LAPIE, et de Planches dessinées par H. VERNET, et autres artistes distingués.

PAR CHARLES COCHELET,

ANCIEN PAYEUR GÉNÉRAL EN CATALOGNE, L'UN DES NAUFRAGÉS.

Vol I.

TOME PREMIER.

PARIS,

LIBRAIRIE UNIVERSELLE DE P. MONGIE AINÉ,

BOULEVART POISSONNIÈRE, N°. 18.

1821.

F6 916
COC/Nau
2018 84026

A M. ADRIEN COCHELET,

ANCIEN PRÉFET, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

MON AMI,

La douleur que tu as ressentie en apprenant mon malheur, l'activité de tes démarches pour y mettre un terme, la sollicitude que, pendant le cours de notre disgrâce, tu as étendue jusque sur les familles de mes infortunés compagnons, sont des motifs suffisans de te dédier mon livre. Je ne l'ai écrit qu'en cédant à ton désir et à celui de quelques amis. Reçois-le comme le gage d'un attachement que tes soins pour opérer ma délivrance eussent augmenté, si la tendre amitié qui nous lie avait encore été susceptible d'accroissement.

Ton frère,

CH. COCHELET.

F6 916
Coc/Nan
84026

00084026

INTRODUCTION.

PRÉVENIR, par la publicité, des malheurs semblables à ceux dont j'entreprends le récit, donner quelques notions nouvelles sur une contrée que l'on ne peut guère visiter que par l'effet de ces malheurs, tel a été le principal but que je me suis proposé en faisant paraître ma relation.

Plusieurs personnes victimes, avant le naufrage du brick *la Sophie*, d'événemens du même genre, ont déjà, à des époques différentes, exposé avec une intention pareille leurs souffrances et leurs aventures.

Cette raison, loin de m'arrêter, est peut-être celle qui m'impose plus encore l'obligation d'appeler l'attention sur des scènes aussi désastreuses, afin d'empêcher qu'elles ne se renouvellent si fréquemment. Dans l'espace de vingt-

cinq ans, on compte les naufrages d'environ trente navires, de presque toutes les nations, sur la côte inhospitalière où nous avons été jetés. On sait cependant que la même cause a produit ces naufrages; on sait que des courans dangereux entraînent les bâtimens vers la côte occidentale d'Afrique. Ne doit-on pas espérer que les autorités maritimes prendront enfin des mesures propres à prévenir ces accidens, et que les capitaines recevront des instructions pour se méfier d'une plage qui a déjà vu le malheur de tant de victimes.

En attendant, je regarde comme un devoir d'apprendre à ceux qui me liront, l'étendue des maux que nous avons soufferts. D'autres, par une fatalité semblable, peuvent encore être poussés dans des parages aussi funestes. Qu'ils apprennent donc, si comme nous ils ont pu conserver une chaloupe, qu'il vaut

mieux s'exposer à toutes les chances d'une navigation périlleuse dans une frêle embarcation, que de se soumettre à des privations si cruelles, à un traitement si révoltant, que l'on doit regarder comme sauvés par un miracle, ceux qui ont le bonheur de revoir leur patrie après les avoir supportés. Les tombeaux d'Ouadnoun attesteront toujours la vérité de ce que j'avance, et on ne lira pas sans être pénétré de douleur, que la plupart des pays de l'Europe ont fourni leur triste contingent à ce cimetière des chrétiens dans le grand désert de l'Afrique.

La vérité la plus scrupuleuse sera mon guide, dans le récit que j'entreprends, et je relèverai, si l'occasion s'en présente, les faits qui me paraîtront inexacts dans les relations d'autres voyageurs.

Ainsi je déclare dès ce moment, d'a-

près les renseignemens recueillis par quelques-uns des consuls qui résident à Tanger, qu'il paraît presque certain que le matelot américain Robert Adams n'a jamais pénétré jusqu'à Timectou (1). Le désir de parler de cette ville, objet d'une curiosité générale, a peut-être suggéré l'idée d'un récit qui ne présente, au moins je le crois, que des faits compilés. Comme d'autres, je donnerai quelques détails sur Timectou; je me tairai sur ce que j'en ignore; mais je dirai ce que j'en ai appris, et s'il est un moyen d'arriver un jour au terme d'un voyage, qui promet plutôt la célébrité

(1) Je me suis écarté de la manière, à peu près généralement adoptée, d'écrire le nom de cette ville plus connue sous celui de Timboucton : tous les Arabes et les Maures auxquels j'en ai parlé l'appelaient *Timectou*, et ils paraissaient ne pas me comprendre quand je prononçais l'autre nom.

qu'un résultat avantageux, j'indiquerai celui qui offrira seul un espoir de succès au milieu des dangers sans nombre d'une aussi téméraire entreprise.

Je m'empresse aussi de rectifier un autre fait, parce qu'il paraît avoir été avancé avec le sentiment de la conviction; c'est l'établissement de plusieurs Français dans des bourgades situées sur la lisière du désert de Sahara (1). On a dit qu'ils s'y étaient mariés, et y exerçaient diverses professions. On a même assuré qu'ils avaient refusé de retourner dans leur patrie. Quelle étrange idée se fait-on du plus odieux pays de la terre, pour croire et répéter une pareille assertion? Quelles notions fausses a-t-on sur le sort que des chrétiens peuvent espérer parmi les Maures? que l'on sache

(1) Fait cité dans la préface de M. Peltier, traducteur de la relation du capitaine Riley.

donc que dans ces régions, il n'existe pour les premiers que deux manières de vivre également misérables. Il faut qu'ils y soient ou renégats ou esclaves. Comme renégats, ils deviennent l'objet constant du mépris et de la surveillance des Maures, qui n'ignorent pas que le crime seul et la crainte du châtiment, font des prosélytes à l'islamisme. Comme esclaves, ils trouvent bientôt la mort dans la prolongation d'une affreuse captivité.

Ah! nous nous rappelons trop bien le bonheur causé par le premier espoir de la délivrance, nous avons tressailli d'une joie trop vive à la première nouvelle qui nous rendait à l'idée de revoir, je ne dis pas seulement la patrie, mais un pays civilisé quel qu'il fût, pour n'être pas convaincus que jamais des Européens ne consentiront à rester volontairement parmi des peuples que leur fanatisme

intolérant rendra toujours cruels, envers les chrétiens mêmes qui auront adopté par nécessité leur religion et leurs usages.

Un seul de nos compatriotes, et il est satisfaisant d'apprendre qu'il ne s'en trouve pas d'autres, jeté très-jeune par le naufrage sur ces côtes malheureuses, est resté parmi les Maures, a pris leurs habitudes, a embrassé leur religion. Il existe encore dans les environs d'Ouadnoun, où il est fabricant de poudre (1).

Il est sans doute inutile de prévenir que dans cet ouvrage, auquel je n'attache aucune prétention d'auteur, et que je recommande entièrement à l'indulgence du public, on ne doit pas s'atten-

(1) Les notes que M. Dupuis a reçues sur sa mort, et dont il est question dans la relation du capitaine Riley, tome II, page 121, sont par conséquent inexactes.

dre à trouver toutes les observations qu'il eût été possible de faire dans des circonstances moins graves. On concevra aisément, qu'au milieu des angoisses de tous genres, lorsque la mort nous paraissait devoir être le seul terme de tant de jours passés dans la misère, lorsqu'enfin aucune probabilité ne pouvait nous faire espérer un avenir moins malheureux, on concevra, dis-je, qu'il était difficile de ne pas omettre bien des remarques qui n'auraient pas échappé à un voyageur plus attentif et libre d'inquiétudes. Mais dès que notre horizon de malheur parut s'éclaircir, dès que j'y vis briller le premier rayon d'un espoir que nous avions depuis long-temps perdu, le sentiment de la curiosité se réveilla en moi avec celui du bonheur. C'est alors que je me servis, pour prendre des notes et faire des dessins, du crayon que j'avais sauvé du naufrage, crayon précieux qui me permit d'ap-

peler du milieu du désert une active compassion à notre secours.

Ces secours nous arrivèrent lorsque quelques instans plus tard ils devenaient inutiles. La plus vive sollicitude veilla sur nous, et si le lecteur est touché de l'excès des maux que nous eûmes à supporter, il le sera sans doute aussi de l'intérêt qui fut accordé à notre infortune. Mais il faut l'avoir senti soi-même pour juger de quel prix, lorsque nous étions perdus sur une terre barbare, furent pour nous l'activité, les démarches bienveillantes et l'accueil plein de bonté d'un compatriote généreux. M. Édouard Sourdeau, consul général et chargé d'affaires du roi dans l'empire de Maroc, a acquis des droits à notre éternelle reconnaissance. En remplissant les devoirs de sa place, il a justifié l'attente du gouvernement; en s'identifiant avec des souffrances dont il était aussi mal-

heureux que nous-mêmes, il a surpassé la nôtre.

Ma relation ne fît-elle que rendre hommage à sa touchante humanité, et à celle de M. Gabriel Delessert, de la maison respectable de ce nom ; ne servît-elle qu'à faire connaître les obligations sans nombre que nous avons à tant de personnes généreuses de toutes les nations, je croirais devoir la rendre publique, pour satisfaire le désir le plus cher à mon cœur.

HISTOIRE

DU NAUFRAGE

DU BRICK LA SOPHIE.

CHAPITRE PREMIER.

Motifs qui portent l'auteur à quitter l'Europe. — Il s'embarque pour le Brésil.

J'AURAIS voulu commencer cette relation de mes malheurs, sans entrer préalablement dans quelques détails particuliers d'un faible intérêt pour les personnes qui la liront; mais je ne puis m'empêcher de faire connaître les motifs qui m'engagèrent à m'embarquer, et quel était le but d'un voyage au terme duquel je ne devais pas arriver. J'espère trouver une excuse dans la rapidité avec laquelle je les exposerai.

J'avais fait un voyage au Brésil pendant

les années 1816 et 1817. Privé d'une place que j'avais long-temps occupée dans la carrière des finances, délaissé par le ministère auquel j'avais rendu quelques services, je me voyais inactif. Je résolus, sans renoncer à mes droits pour l'avenir, d'aller chercher au loin une fortune que j'avais négligée bien volontairement dans des emplois qui la procurent quelquefois. Une spéculation commerciale dirigée vers le Brésil, qui commençait seulement à ouvrir ses ports aux étrangers, fut le moyen que je tentai; mais mon espoir fut déçu, et, bien loin d'obtenir le résultat que j'attendais de cette entreprise, elle me devint au contraire onéreuse.

Je cherchais des consolations à cette disgrâce, en faisant, comme j'en avais eu aussi le projet, des excursions et des recherches dans l'intérieur du beau pays que j'étais venu visiter; ce pays, comblé de tous les dons de la nature, était devenu un des points les plus intéressans du globe, et le refus

d'une partie de l'industrie européenne. La capitainerie de Saint-Paul, renommée pour ses sites enchanteurs et l'hospitalité bienveillante de ses habitans, fut la province brésilienne que je visitai de préférence. Un compagnon de voyage, homme instruit et aimable, M. de Schverzkoff, maintenant ministre de Russie à Florence, augmenta pour moi l'agrément d'un voyage qui, pour tous les deux, sera l'objet des plus précieux souvenirs ; souvenirs, que l'accueil et les bontés de M. le comte de Palma, alors gouverneur général de cette capitainerie, rendront encore plus durables.

A l'époque de mon départ pour revenir en Europe, j'eus encore l'occasion de connaître une autre partie intéressante du Brésil, en visitant San Salvador. Le paquebot anglais, à bord duquel je m'étais embarqué, s'y arrêta ; de sorte que je rentrai en France, avec des données assez certaines sur cette contrée. J'étais porté à faire l'éloge d'un pays que je ne jugeais pas,

comme ont fait quelques-uns de mes compatriotes qui n'ont vu que sa capitale, j'étais à même d'apprécier les immenses avantages que l'on peut retirer de son sol et de sa situation, sous le plus beau climat du monde. Cependant, ma curiosité étant satisfaite, je ne croyais pas que ma destinée m'y appelât de nouveau : elle en décida autrement Une absence de près de deux ans n'avait pas changé les dispositions du ministère à mon égard. Au contraire, je me vis, à mon retour, privé d'un faible traitement provisoire, que je devais à la justice rigoureuse de M. le comte Mollien, justice aussi reconnue que ses talens sont appréciés par les personnes qui ont eu l'avantage de servir sous ses ordres. Ainsi, après avoir travaillé avec honneur et désintéressement, je me trouvai non-seulement privé de place, mais même de toute espèce de dédommagement et sans espoir de rien obtenir. A tant d'injustices il fallait opposer la ferme résolution de les oublier, et chercher dans son co-

rage les moyens de se créer une noble indépendance.

Je me décidai donc à courir les chances d'une nouvelle entreprise au delà des mers, et à m'éloigner d'une patrie que l'on ne quitte jamais sans regret. Je voulus toutefois, dans ce second voyage, mettre à profit les connaissances que j'avais acquises dans le premier. Ces connaissances m'indiquaient que je devais, de préférence, former un établissement agricole dans un pays dont l'étonnante fertilité offrira un jour à sa surface des richesses plus considérables et plus réelles que celles qu'arrache de son sein avec tant d'efforts une population mal employée. Plusieurs Européens, mes devanciers, créateurs de pareils établissemens, m'annonçaient, par leurs succès, celui que je devais espérer. Je n'hésitai donc plus à suivre leur exemple. Soutenu par des personnes bienveillantes que ma position intéressait vivement, aidé de quelques moyens étrangers à ma fortune et proportionnés à

l'étendue du plan que j'avais formé, je fis de nouveaux préparatifs de départ.

Au moment de quitter mon pays, je conçus l'idée de lui être utile dans la contrée que j'allais habiter momentanément. Je sollicitai du ministre de l'intérieur, qui me l'accorda immédiatement (1), une mission qui, me

(1) « Monsieur, j'accepte l'offre que vous me » faites de profiter du séjour que vous devez » faire au *Brésil* pour procurer à la France de » nouvelles connaissances sur les mœurs, le » commerce, l'agriculture, les arts, l'instruc- » tion publique dans leur état actuel, sur ce » point intéressant du globe. Je recevrai avec » satisfaction les notes que vous serez dans le » cas de m'adresser sur ces différens objets, et » que vous vous proposez d'étendre à l'histoire » naturelle, qui a toujours à s'enrichir de nou- » velles découvertes. Afin de vous aider dans » vos recherches, j'écris à M. le ministre des » affaires étrangères pour le prévenir de votre » voyage, et je le prie d'inviter le chargé d'af- » faires de France au Brésil à vous fournir les

mettant en rapport avec le gouvernement, pour les recherches que je me proposais de faire en histoire naturelle, me donnait plus de facilité que je n'en aurais eu par moi-même, pour parcourir les divers points du Brésil. Par ce moyen je parvenais aux deux buts que doivent se proposer les étrangers qui vont visiter cette belle contrée, soit comme spéculateurs, soit comme curieux. D'un côté, j'obtenais une position indépendante par une entreprise, qui, assise sur des bases solides, promettait des résultats avantageux; de l'autre, je pouvais me livrer

---

» facilités qui pourraient vous être nécessaires.
» Des renseignemens sur la position des artistes
» et des savans français partis pour aller cher-
» cher fortune dans cette contrée lointaine se
» lieront naturellement à ceux dont vous aurez
» à vous occuper, et ne seront pas sans intérêt
» pour le pays qui les a vus naître.

» J'ai l'honneur d'être, etc. »

Comte DECAZES

Paris, le 29 avril 1819.

à des recherches qui, dans le pays que j'étais appelé à revoir, deviennent bientôt, par le spectacle continuel et ravissant de la nature la plus étonnamment variée, l'objet d'une passion dominante.

Ne pouvant pas diriger seul l'établissement que j'avais en vue, et désirant assigner une époque à mon retour, j'associai à mes projets une famille intéressante, dont la position en France était bien plus incertaine encore que la mienne. M. Desrousseaux, mon parent, sa femme et quatre enfans me précédèrent à Nantes. J'y avais fait prendre toutes les dispositions nécessaires à l'embarquement, et je voulais y profiter du départ de M. Rouxel, mon ami, officier distingué de la marine militaire, qui commandait un bâtiment de commerce, en attendant que le besoin de ses services le fît rappeler dans un poste qu'il avait toujours occupé avec honneur.

C'est ici que commence la cruelle fatalité qui présida à mon voyage. Le bâti-

ment qui a éprouvé le sort dont je me suis trouvé victime n'était pas celui sur lequel je devais m'embarquer. Je renonçai volontairement à partir sur celui que j'avais d'abord choisi ; volontairement je me séparai d'une famille dont la société m'eût offert de l'agrément dans une traversée toujours pénible, d'une famille qui me regardait comme son guide, et qui, au moment où j'écris cette relation, se trouve encore en proie aux inquiétudes les plus cruelles sur son sort et sur le mien. Cette douloureuse séparation se présente encore à mes yeux comme un songe. Dans la position horrible où je me suis trouvé, elle a été un de mes plus grands tourmens ; et je n'ai éprouvé une véritable consolation, qu'en songeant que cette famille avait couru la chance des mêmes malheurs, et que des femmes et des enfans auraient infailliblement succombé à une épreuve aussi rude que celle à laquelle j'ai été soumis.

Les motifs qui m'engagèrent à changer

les dispositions de mon départ furent malheureusement de nature à influer sur ma nouvelle détermination. Le bâtiment l'*Émilie*, sur lequel j'avais déjà retenu mon passage était destiné pour Rio de Janeiro ; et, à mon arrivée à Nantes, je trouvai dans ce port un autre navire en charge pour San Salvador, où il me convenait mieux d'aller. Des intérêts m'appelaient dans la capitale du Brésil ; mais l'incertitude où j'étais encore sur les lieux où je fixerais mon habitation, m'engageait également à visiter de nouveau San Salvador, dont les environs fertiles promettent pour la culture de grands avantages. Je conservais aussi le désir de revoir M. le comte de Palma, qui avait succédé au comte Dos-Arcos dans le gouvernement de cette ville. Le souvenir toujours présent de ses bontés me rappelait vers lui, et, je l'avoue, aussi l'espoir qu'il s'intéresserait au succès de ma nouvelle entreprise.

Décidé, par les raisons que je viens d'ex-

poser, à prendre un parti qui devenait pour moi le plus grand des sacrifices, j'embarquai le 7 mai 1819 à bord de l'*Émilie*, M. Desrousseaux et tous les siens, après les avoir recommandés au capitaine, dont la véritable amitié et les qualités distinguées me garantissaient les soins. Au moment de nous quitter, on me pressa vivement de renoncer au nouveau projet de départ que j'avais formé. Je fus un instant indécis, mais je persévérai dans ma résolution, et je me livrai tout entier à une destinée que rien ne peut changer. Je vis s'éloigner avec douleur et regret les personnes dont je me séparais. Malgré ma détermination, j'avais alors, je m'en souviens, le triste pressentiment que je ne les reverrais peut-être jamais.

CHAPITRE II.

Départ de Nantes. — Incertitude de la route. — On aperçoit la terre. — Le navire touche et échoue sur la côte du Sahara. — Des sauvages arrivent sur la côte. — Les hommes de l'équipage vont à terre. — Combat contre les sauvages. — Sept hommes de l'équipage regagnent le navire et mettent en mer. — Six naufragés restent au pouvoir des sauvages.

Quelques jours après une séparation dont le souvenir m'attristait et rembrunissait l'image des malheurs que j'entrevoyais, je m'apprêtai à suivre cette famille que je n'aurais jamais dû quitter. Six jours après, je devais me trouver sur le même élément, parcourir les mêmes mers; mais déjà, dans ma pensée, l'espace immense qui sépare l'Europe du Brésil se trouvait entre nous.

Ce n'étaient plus les mêmes chances à courir ; la fortune de chacun était devenue différente. Cependant j'avais l'espoir, en supposant ma traversée heureuse, de pouvoir opérer notre réunion trois mois après mon départ. Mon intention était de rester seulement quinze jours à San Salvador, et de profiter ensuite de la première occasion qui s'offrirait pour aller à Rio de Janeiro.

Le brick *la Sophie*, sur lequel je devais courir ma nouvelle fortune, était au moment de mettre à la voile. Ce bâtiment, armé par M. Lequen, consul de Portugal à Nantes, avait déjà descendu la Loire, et n'attendait plus à Paimbœuf qu'un vent favorable.

Accompagné du capitaine Scheult, qui commandait ce navire, et de M. Mexia, ecclésiastique portugais, qui retournait au Brésil après avoir long-temps habité la France, je m'embarquai le 12 mai, à huit heures du soir, dans la chaloupe, pour

rejoindre le bâtiment. Notre voyage ne commença pas sous des auspices favorables : nous fûmes au moment de périr dans la courte traversée de Nantes à Paimbœuf. L'embarcation qui nous portait allait à la voile : en arrivant à l'embouchure de la Loire, elle passa, au milieu de la nuit, dans l'endroit où le courant du fleuve est le plus rapide, sur le câble d'un gros bâtiment qui était à l'ancre. Ce câble, engagé dans notre gouvernail, nous retint long-temps en nous soulevant avec force ; nous eussions infailliblement chaviré, si on ne fût enfin parvenu à le détacher : mais nous ne devions pas périr dans cette occasion, notre destin nous réservait de plus cruelles épreuves.

Le 14 mai, au lever du soleil, nous appareillâmes. Il y avait à bord du brick, indépendamment du capitaine, M. Souza, second capitaine ; M. Eugène Chalumeau, lieutenant ; sept hommes d'équipage, et trois passagers, dont je faisais partie, en

tout treize personnes (1). Une mer fort belle nous permit de passer, sans éprouver de contrariétés, les parages souvent dangereux du golfe de Gascogne ; un temps assez favorable nous porta, en peu de jours, à la latitude de Madère. Le capitaine aurait désiré en prendre connais-

---

(1) *Extrait du rôle d'équipage du brick* la Sophie.

Scheult (Robert), capitaine ;
Souza (Joseph), deuxième capitaine ;
Chalumeau (Eugène), lieutenant ;
Attimont (Joseph), cuisinier ;
Coustiou (Ives), matelot ;
Affilé (Jacques), *idem* ;
Saulny (Laurent), *idem* ;
Ravilly (Simon), *idem* ;
Baudrier (Pierre), *idem* ;
Oiseau (Julien), mousse.

Passagers.

Cochelet (Charles) ;
Pereira Alvarez Domingos Mexia ;
Benito Dasilva, matelot passager.

sance, afin de s'assurer de son point de longitude; mais depuis notre départ, le vent ayant soufflé, à l'exception des premiers jours, presque continuellement de la partie de l'ouest, il fut toujours maîtrisé et obligé, contre son intention, de passer à l'est de cette île, à une distance qui ne lui permit pas de l'apercevoir. Il espérait être plus heureux en reconnaissant les Canaries; mais nous trouvant arrivés le 27 à leur hauteur, et la latitude étant bien observée, nos yeux se portèrent en vain sur l'horizon, pour découvrir les terres qui devaient fixer l'incertitude de notre position.

Le 28, et une partie de la journée du 29, la mer fut constamment houleuse, et comme le vent était très-faible, nous n'avançâmes pas beaucoup; nos recherches pour apercevoir la terre furent encore inutiles. Cependant une inquiétude générale commençait à se manifester, malgré l'opinion du capitaine Scheult et des deux autres officiers qui, suivant leurs calculs, croyaient se trouver

dans une route qui nous mettait au vent de la grande Canarie. Enfin, le 29 au soir, quelques momens après le coucher du soleil, un matelot, que l'on avait mis en observation sur le mât de misaine, cria terre! En effet, nous l'aperçûmes bientôt à environ huit lieues dans l'est. Cette terre, qui se dessinait parfaitement sur un horizon entièrement dégagé alors de nuages, examinée avec attention, donna lieu de penser que c'était l'île de Lancerotte; j'avoue que son aspect, comparé avec la vue tracée sur les cartes, présentait les mêmes apparences.

Cependant, cette reconnaissance ne m'enleva pas l'inquiétude que je commençai à concevoir sur la direction que nous avions prise, et qui allait, au milieu de la nuit, nous mettre dans les îles Canaries. Il eût été prudent, à mon avis, de virer de bord: le reproche de ne l'avoir pas fait est peut-être le seul qu'on pourrait adresser au capitaine, si la conviction où il était,

d'après ses observations, que la terre aperçue était Lancerotte, ne lui eût pas fait regarder cette manœuvre comme retardant inutilement sa marche. Cette nuit, qui devait se terminer par la plus horrible catastrophe, me parut d'une longueur mortelle. J'attendais avec une bien vive impatience qu'elle fût écoulée, et que le retour du jour nous découvrît enfin un horizon que mon imagination inquiète me représentait formé par des écueils.

Plusieurs fois, lorsque le capitaine venait, un compas à la main, consulter ses cartes à la lueur de notre lampe, qui ne jetait plus qu'une faible clarté, je fus sur le point de lui demander instamment de consentir à ce que l'on virât de bord jusqu'au jour : je fus toujours retenu par un sentiment d'amour-propre qui m'empêcha de témoigner une frayeur à laquelle d'autres pouvaient bien n'être pas accessibles.

Il était déjà trois heures quarante minutes du matin ; la lune venait de se ré-

cher : une heure plus tard le jour éclairait notre position. La mer, qui jusqu'alors avait toujours été belle et souvent calme, commençait à s'agiter par la violence d'un fort grain du nord qui soufflait sur nous. Tout à coup un terrible coup de talon se fait sentir : nous touchons sur des rochers avec un fracas épouvantable ! M. Mexia me crie : « Nous sommes perdus ! » Je m'élance aussitôt hors de ma cabane, et nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre en nous exhortant à la résignation. Combien cependant il était difficile d'en avoir dans une circonstance aussi affreuse, où des hommes réunis voient tous en même temps le terme de la vie, et expriment, par les signes du désespoir, l'abandon de toutes leurs affections sur la terre ! Je suis bientôt sur le pont ; au milieu de la consternation et du tumulte, ce cri souvent répété s'y fait entendre : « Serrez les voiles ! la chaloupe à la mer ! » Je demande au capitaine éperdu ce qu'il pense de ce terrible événement. « Que puis-je vous

dire, me répond-il, je ne sais pas plus que vous où nous sommes; je ne vois rien. » Cependant le navire, poussé avec impétuosité par le vent, courait sur un haut fond plat, et éprouvait, chaque fois qu'il touchait, une secousse affreuse qui ébranlait la mâture. La brume épaisse qui nous entourait se confondait avec la terre; un faible crépuscule nous permettait déjà de l'apercevoir, mais on ne pouvait pas encore la distinguer entièrement. Il semblait qu'entouré partout de rochers, que figuraient les nuages, le navire devait se briser dans une espèce de golfe dont ils offraient l'apparence à nos yeux. Enfin, ayant touché de toutes parts, il s'arrêta, et n'eut bientôt plus d'autre mouvement que celui qu'il recevait encore d'une mer agitée.

A l'instant les voiles sont serrées, et, avec des efforts inouïs, nous parvenons à mettre la chaloupe à la mer. Une ancre et son câble sont aussitôt embarqués et portés à une grande distance dans le nord-ouest;

mais tous nos efforts sont vains : notre malheur est irréparable, et le jour qui vient de paraître nous révèle aussitôt toute l'horreur de notre position. Ce n'est pas sur les îles au milieu desquelles nous croyions être, que notre fatale destinée nous a jetés : une plage de sable sans bornes se présente à notre vue ! c'est sur le continent, sur l'Afrique, sur une côte inhospitalière et barbare, qui a toujours été la terreur des marins.

Il serait difficile de peindre la douleur qui s'empara de chacun de nous. Quel sort nous attend dans cette région détestée ? Notre malheureux navire, battu par une mer qui grossit progressivement, peut s'entr'ouvrir à chaque instant. Il faut donc prendre promptement un parti. Les yeux fixés tristement sur l'océan de sable, qui devient notre seul réfuge contre la mort dont nous sommes menacés à chaque instant, nous cherchons à découvrir quelques signes de végétation, quelques indices d'habitation humaine, rien ne se présente

d'abord à notre vue, que le spectacle d'une horrible solitude.

Nous supposions qu'une terre aussi ingrate ne pouvait être habitée; tout à coup, après une heure d'examen inutile, nous découvrons dans le lointain un point noir qui se meut. Le contraste de sa couleur avec la blancheur du sol, nous le fait peu après distinguer davantage; bientôt plus de doute : c'est un nègre! au moins à la distance où nous sommes de lui, cet être nous paraît tel. Au bout de quelques minutes nous voyons effectivement un homme entièrement nu, qui arrive en courant sur le rivage, et nous fait des signes répétés; il paraît nous engager à aborder. J'avais, ainsi que mes compagnons, désiré d'apercevoir quelques habitans, dans l'espoir que peut-être ils prendraient pitié de notre infortune; mais l'aspect du premier n'était pas propre à nous rassurer. A sa vue, plusieurs d'entre nous témoignèrent de nouvelles inquiétudes; chacun ne put s'empêcher de le

partager, quoique nous connussions sur quel point de la côte nous avions fait naufrage; et que diverses notions géographiques nous apprissent que nous n'étions pas jetés tout-à-fait dans les pays de l'Afrique les plus redoutés pour la férocité de leurs habitans.

D'après la hauteur prise la veille, nous devions nous trouver au-dessous du 27e. degré de latitude, c'est-à-dire un peu au nord du cap Bojador. La direction de la côte levait les doutes que nous aurions pu avoir sur notre position. Mais dans ces cruels momens nous ne pouvions pas avoir le calme avec lequel un géographe se livre à des recherches dans son cabinet; nous devions naturellement concevoir des inquiétudes qui, à bien des égards, n'étaient que trop fondées. Elles ne diminuèrent pas, lorsque peu d'instans après l'apparition de l'être hideux qui gambadait toujours sur le rivage, sans doute en signe de contentement de la proie qu'il avait en perspective, nous vîmes plu-

sieurs sauvages de la même espèce, descendre des monticules de sable voisins, et venir se joindre à lui avec leurs femmes et leurs enfans. La vue des enfans et des femmes aurait dû modérer nos craintes. Ces dernières n'étaient pas entièrement nues; elles paraissaient avoir autour du corps quelques lambeaux d'une espèce de toile qui leur en couvrait à peu près la moitié : c'était un indice que ces barbares pouvaient avoir quelques rapports avec des peuples moins sauvages qu'eux. Mais cette observation, sans nous échapper, ne diminua nullement nos suppositions sinistres. Le plus intrépide comme le plus faible de nous furent également saisis de frayeur.

Il fallut cependant se résoudre à aller faire de plus près connaissance avec des hommes dont l'aspect n'était pas du tout rassurant. M. Eugène Chalumeau, lieutenant du navire, s'offrit le premier pour tenter l'aventure. Il se disposa à partir avec la chaloupe, que nous avions toujours tenue à une grand-

distance du bord, dans la crainte que, poussée par la force des lames qui se succédaient sans interruption, et venaient déferler sur le navire avec une violence extrême, elle ne se brisât contre ses flancs. Le capitaine désigna trois matelots pour s'embarquer avec cet officier dans la chaloupe, que nous eûmes soin d'attacher fortement avec la haussière, de manière à pouvoir la tirer à nous au premier signal qu'il devait nous faire, s'il apercevait les moindres démonstrations hostiles. Il fut convenu qu'il se tiendrait, autant que l'agitation de la mer le lui permettrait, à une certaine distance du rivage, et qu'il n'aborderait que lorsqu'il croirait reconnaître des intentions pacifiques de la part du groupe de sauvages qui, par des gestes et des hurlemens, témoignaient leur impatience de nous voir arriver.

Pour se défendre d'une première surprise, M. Chalumeau prit une paire de petites espingoles, chargées presque jusqu'à la bouche avec du plomb de chasse et des

chevrotines. Il les cacha sous ses habits, afin de n'inspirer aucune inquiétude. Ces armes, qui m'appartenaient ainsi qu'un fusil à deux coups, étaient, avec un autre mauvais fusil et deux paires de pistolets, les seules qui fussent visibles à bord du bâtiment. Après le naufrage, nous avions demandé au capitaine s'il y en avait d'autres : dans un premier moment d'abattement bien naturel, il oublia que sa cargaison en contenait plusieurs caisses de toutes espèces, et nous répondit négativement. Heureux oubli ! nous pûmes nous en plaindre alors, mais en nous ôtant dans nos moyens de défense, une confiance qui eût été téméraire, il a été la cause de notre salut.

M. Chalumeau essaya avec son embarcation de gagner le rivage. Nous en étions éloignés seulement de cent quarante brasses, mais séparés par des lames furieuses qui se brisaient avec un bruit affreux sur un banc qui avait la consistance du rocher. Des pointes menaçantes s'élevaient de li-

stance en distance au-dessus des vagues. On devait craindre que l'embarcation ne s'y brisât et ne disparût sous les montagnes d'eau qui la portaient. Plusieurs fois nous la crûmes submergée. Enfin, à notre grande satisfaction, elle parvint près du rivage, où elle put se maintenir assez bien à la distance d'environ deux brasses pour donner le temps de faire les observations nécessaires avant de prendre terre. Dans un instant elle fut entourée par plusieurs hommes qui entrèrent dans la mer, ayant de l'eau jusqu'aux épaules. Ces hommes, par des gestes expressifs, semblaient engager M. Chalumeau à descendre ; nous le vîmes en effet sauter sur le rivage, après un moment d'hésitation.

Aussitôt on le presse, on l'entoure, et on le conduit sur un monticule de sable peu éloigné du bord de la mer, où nous l'apercevons bientôt auprès d'un feu que l'on vient d'allumer, et que notre imagination, qui s'exaltait dans ces tristes circonstances,

nous faisait déjà regarder comme l'instrument de son supplice. M. Chalumeau se trouvait depuis à peu près une demi-heure dans cette position, qui nous causait les plus vives inquiétudes, lorsque nous vîmes un noir se détacher de la troupe, et entrer dans l'embarcation. Bientôt, par le moyen de la haussière, nous la ramenâmes à bord avec lui. Un second voyage porta à terre quelques barils de biscuit et des provisions, et nous amena un autre sauvage.

Ces deux hommes que l'on nous envoyait pour nous rassurer, nous inspirèrent une véritable épouvante. Leurs figures étaient hideuses; je ne les aurais regardés que comme des singes de la plus vilaine espèce, si leur corps, qu'aucun vêtement ne cachait, n'avaient eu la forme humaine. A la manière dont ils montèrent sur le bâtiment, à leurs gestes, et à la façon dont ils s'accroupirent, il était permis de les prendre pour des orang-outangs. Aurais-je jamais pu présumer l'empire que ces créatures devaient exercer

sur nous, et que des êtres qui forment certainement le dernier anneau de la chaîne par laquelle l'homme tient aux bêtes, deviendraient nos maîtres et nous traiteraient comme leur propriété ?

Plus ils nous paraissaient effrayans, plus nous nous efforcions, par tous les moyens imaginables, de gagner leur amitié. Dans toute autre position, il eût été sans doute risible de voir les soins que nous leur prodiguions. Nous leur donnâmes de nos provisions ce qu'ils pouvaient désirer : le biscuit et le tabac étaient ce qu'ils souhaitaient davantage. Chacun de nous faisait sur eux ses observations. L'un remarquait avec satisfaction que les cheveux de ces hommes n'étaient pas entièrement laineux ; l'autre, que la couleur de leur peau était moins noire que celle des véritables nègres. Nous cherchions à l'envi à découvrir un motif de consolation et d'espérance dans l'examen de ces affreux personnages ; mais quant à moi, j'avoue que

les nuances qui pouvaient paraître à leur avantage étaient si faibles, que, malgré cet examen attentif, je regardais déjà comme un sort bien triste, celui que pouvait nous offrir notre séjour parmi des hôtes aussi peu civilisés.

Cependant des cris répétés sur le rivage les y rappelaient. Malgré la présence de M. Chalumeau à terre, on appréhendait peut-être quelque danger pour eux sur notre bord. Nous résolûmes de les renvoyer, et je pris, avec M. Mexia, le parti de les accompagner. La mer qui était déjà très-mauvaise pouvait le devenir davantage, et augmenter pour nous les difficultés d'aborder. D'ailleurs pouvions-nous supposer que notre malheureux navire, dont la solidité fut bien mise à l'épreuve, résisterait, aussi long-temps qu'il l'a fait, aux assauts que lui livraient les lames dont il était battu continuellement?

Nous quittâmes donc le bâtiment y laissant encore le capitaine et cinq hommes de

l'équipage ; nous emportâmes avec nous les malles et les différentes caisses qui contenaient nos effets ainsi que ceux des matelots ; J'avais eu soin aussi de prendre un peu de poudre et mon fusil ; j'abordai en le tenant à la main.

Un Arabe qui se nommait Fairry, comme nous l'avons appris depuis, vint nous recevoir au sortir de la chaloupe. Il paraissait moins sauvage que ceux dont nous avions déjà fait la connaissance, quoiqu'il fût également nu. Sa peau était moins noire ; ses cheveux ; moins hérissés, ressemblaient davantage aux nôtres. Il nous fit, avec beaucoup de gestes expressifs, un accueil qui pouvait paraître sincère ; il nous donna une main en signe d'hospitalité, et de l'autre, à laquelle il ne restait plus qu'un doigt, en ayant perdu quatre par une blessure, il nous montra le ciel, en répétant plusieurs fois, comme un homme pénétré de nos maux : *Allah-akbar*, Dieu est grand.

Plusieurs femmes d'une figure repoussante vinrent nous demander du biscuit et du tabac. Elles étaient accompagnées d'une foule de petits enfans. On distinguait parmi elles une jeune fille qui eût paru très-jolie sous un autre costume. Nous leur donnâmes aussitôt ce qu'elles désiraient si vivement, n'ayant rien de plus à cœur que de chercher à nous mettre le mieux possible avec elles. Fairry me prit par la main et me conduisit vers une colline de sable peu éloignée de la mer. J'avais toujours mon fusil avec moi. Il essaya plusieurs fois de le prendre, comme s'il eût eu l'intention de me soulager de son poids. Je refusai long-temps de m'en dessaisir; mais réfléchissant ensuite que nous n'avions qu'un très-petit nombre d'armes, et qu'elles ne pourraient jamais suffire à notre défense si nous étions dans la nécessité de nous en servir, je lui en fis l'abandon, trouvant qu'il valait mieux lui témoigner une confiance sans bornes.

Son intention fut sans doute, en me conduisant sur cette colline, de me montrer l'aridité du désert, et de nous prouver que notre position était encore plus affreuse que nous ne pouvions l'imaginer. Si tel fut son but, il l'atteignit complétement, car il ne me fut pas possible de considérer sans effroi cette mer de sable dont l'horizon se confondait avec un ciel de feu, et dont le calme et l'immobilité silencieuse étaient mille fois plus imposans que l'agitation de l'Océan dans les jours de tempêtes. A cet aspect, je ressentis l'impression que produit la nouvelle inattendue d'un grand malheur : une sueur froide coula abondamment sur tout mon corps ; les idées les plus sinistres m'assaillirent en même temps; l'image de tout ce que je perdais, de tout ce que j'aurais à regretter, se présenta confusément à ma pensée. Patrie, parens, amis, toutes les affections de la vie devaient m'être enlevées à la fois. De tous côtés, soit en considérant cet effroyable désert, soit en portant mes yeux sur l'Océan,

je ne vis plus que la mort ; et elle devait être d'autant plus cruelle, qu'elle me semblait différée.

Frappé d'un pareil spectacle, je revins en toute hâte vers ceux de mes compagnons de malheur qui étaient déjà sur le rivage, afin de me concerter avec eux sur le parti que nous avions à prendre. « Qu'avez-vous vu, » me crièrent-ils, quand ils me virent revenir? Ma tristesse répondit pour moi ; et, voyant bien que je n'avais aucun espoir à leur donner, ils ne purent s'empêcher de la partager. Les Arabes, qui nous entouraient, nous firent comprendre que nous avions à redouter l'arrivée des Monslemines. « Monslemines *fonti* » (méchans), nous disaient-ils ; et par des signes trop expressifs, en nous passant la main sur le cou, ils nous donnaient à entendre que, si ces hommes méchans arrivaient, ils nous égorgeraient infailliblement. Ces gestes n'avaient peut-être pour but que de nous effrayer ; mais, dans cette supposition même, nous

pensâmes qu'il était prudent de nous réunir tous, et de nous tenir aussi sur nos gardes envers ceux qui jouaient vis-à-vis de nous le rôle de protecteurs.

En conséquence nous appelâmes le capitaine, qui était encore à bord, et par nos gestes et nos cris nous l'engageâmes à se hâter de nous rejoindre avec le reste de l'équipage. Il s'y décida en effet quelques instans après, emportant avec lui les provisions et les instrumens qui devaient nous servir si nous nous décidions à courir, dans les embarcations, la chance d'une nouvelle navigation pour tâcher de gagner les Canaries.

Dès que nous fûmes réunis, nous plaçâmes dans un même endroit, à une distance d'environ cinquante pieds du rivage, tout ce que nous avions enlevé du navire. Les Arabes, qui voulaient toujours nous faire croire à leurs intentions bienveillantes, nous assuraient qu'on ne toucherait à rien; ils paraissaient même regarder nos effets avec une espèce d'indifférence. Les uns nous mon-

traient le sud, et nous faisaient entendre qu'ils nous mèneraient au Sénégal. Les autres nous indiquaient le nord, et le mot *Souëirah*, qui devait être pour nous, pendant long-temps, le sujet de bien des incertitudes, commença pour la première fois à être crié à nos oreilles par ces êtres horribles, qui semblaient y attacher tout notre espoir, et qui avaient un air menaçant, même dans l'expression de l'intérêt qu'ils feignaient pour nous.

Loin de nous inspirer de la confiance, ces démonstrations exagérées de zèle produisirent sur nous l'effet contraire, et nous engagèrent à chercher au plus tôt les moyens de nous débarrasser d'une compagnie qui devenait à chaque instant plus inquiétante, car elle recevait des accroissemens continuels par le nombre de nouveaux arrivans.

Dans notre position extrêmement critique, nous n'avions que deux partis à prendre; nous devions nous hâter d'en choisir un. Il fallait, ou fuir promptement de la côte,

après avoir disposé les embarcations pour nous recevoir, ou chercher à gagner l'empire de Maroc, dont nous supposions que nous n'étions éloignés que d'une centaine de lieues. Chacun donna son avis dans un sens différent; quant à moi, je penchai pour le dernier parti. Déjà, tenant à la main la boussole qui devait guider notre marche incertaine, je disais à mes compagnons : « N'hésitons » pas, il n'est pas un de nous qui n'ait » fait le sacrifice des intérêts qui pour- » raient encore le retenir ici. Abandonnons » à ces barbares tout ce que nous avons sur » le rivage. Reprenons seulement nos armes; » que chacun se munisse de biscuit et d'un » peu d'eau, et mettons-nous en marche, » en remontant le long du désert, vers le » nord. Soyez-en sûrs, avant peu nous » rencontrerons une peuplade plus civili- » sée; au moins n'est-il pas possible d'ap- » préhender un sort plus affreux que celui » qui nous est réservé parmi ces sauva- » ges. » Combien je m'abusais en parlant

ainsi ! combien j'ai été détrompé depuis en traversant avec tant d'inquiétudes, quoique nous eussions des guides, ces régions sablonneuses où, sans eux, nous eussions péri si misérablement ! Au reste, mon dernier avis fut que la détermination que l'on prendrait devait être commune à tous, et qu'il importait surtout de ne pas nous désunir. Notre séparation bien involontaire a eu lieu cependant, et c'est peut-être la circonstance qui a contribué le plus à nous sauver.

Nous étions toujours dans l'incertitude sur le parti que nous prendrions, lorsque les Arabes terminèrent brusquement notre discussion par un changement de dispositions à notre égard. Leur nombre s'était accru pendant que nous délibérions ; c'était ce qu'ils avaient attendu pour nous montrer leurs véritables intentions. Des hommes, d'une figure plus atroce encore que celle des premiers, venaient d'arriver, armés de poignards et de fusils. Sûrs de leur supé-

riorité, ils se précipitèrent à l'instant sur nous, et voulurent nous enlever nos derniers moyens de défense. Le capitaine Scheult, qu'ils veulent fouiller, s'y oppose. Ces furieux le tirent à eux, et lui mettent un pistolet sur le front, comme s'ils avaient l'intention de le tuer. Convaincus qu'ils vont se porter à cette extrémité, et que c'est le sort qu'ils nous réservent également, nous n'écoutons plus que le désespoir qui s'empare de nous; nous volons tous au secours du capitaine, aimant mieux trouver la mort en nous défendant, que de l'attendre froidement en nous laissant massacrer.

Mais le capitaine, plus fort que l'Arabe qui le menaçait, l'a bientôt terrassé; celui-ci, se relevant aussitôt avec fureur, fait un saut en arrière, et tire sur lui, presqu'à bout portant, un coup de pistolet, qui heureusement n'enlève que son chapeau. Cet acte d'hostilité devient à l'instant le motif d'un combat plus général, et le signal, pour les autres Arabes, de décharger toutes leurs

armes sur nous. Grâce à leur précipitation, ils nous manquèrent, et, par un bonheur égal, ils étaient dans le moment dépourvus de toutes munitions, ce qui les mit dans l'impossibilité de recharger leurs armes.

Cette circonstance inespérée changea le genre de combat, mais ne le termina pas; il s'engagea au contraire avec une nouvelle fureur, et nous nous lançâmes de part et d'autre les pierres qui couvraient le rivage. Les femmes et les enfans, réfugiés sur un monticule voisin, excitaient, par les cris les plus aigus, la rage de nos adversaires. En même temps ils jetaient continuellement du sable en l'air, pour attirer du désert, par ce signal qui leur est familier, de nouveaux secours contre nous.

Inférieurs en nombre, moins adroits que nos ennemis dans un engagement de cette nature, nous fûmes bientôt acculés sur le bord de la mer, où, pour comble de malheur, nous aperçûmes notre chaloupe en-

tièrement remplie d'eau. Nous devions même craindre qu'elle ne fût défoncée, ayant battu long-temps avec assez de violence contre les rochers près desquels on l'avait imprudemment laissée. Au milieu du désespoir qu'un pareil contre-temps occasionait, une partie de l'équipage fait de vains efforts pour la vider, j'y joins inutilement les miens; nous ne pouvons y parvenir.

Quelle affreuse perspective! Nous ne pouvions plus retourner au navire qu'en bravant des périls aussi grands que ceux que nous nous empressions de fuir. Les plus forts nageurs peuvent seuls tenter de les surmonter. La mer était épouvantable. Le matelot Constiou s'y jette le premier. Il est bientôt suivi de Baudrier, autre matelot. Tous les deux sont assez heureux pour gagner le bâtiment, où, une fois parvenus, ils peuvent, par le moyen de la haussière qui tenait toujours à la chaloupe, haler cette embarcation, dans laquelle osent se placer, à l'exception d'un seul, le reste des matelots

épouvantés. J'ignore par quel bonheur inconcevable elle ne coula pas à fond. Elle était tellement pleine d'eau, qu'on ne distinguait plus que les têtes de nos malheureux compagnons, qui s'élevaient de temps à autre au-dessus des lames. Ils échappèrent cependant à ce nouveau danger, et parvinrent, aussi miraculeusement que les deux autres, jusqu'au navire.

Restés six sur le rivage, le capitaine, M. Mexia, M. Souza, M. Chalumeau, le matelot Affilé et moi, nous devions nous attendre à être massacrés; après la résistance que nous avions opposée aux sauvages, nous demeurions en butte à leur vengeance. Cependant le combat avait cessé, et ces derniers, ayant levé le masque, ne s'occupaient plus qu'à enfoncer à coups de hache les malles et les caisses qui contenaient nos effets. Quelques-uns même nous rappelaient vers eux, mais nous n'étions plus dupes de leurs simagrées de bienveillance. Entièrement réfugiés sur le bord de la mer, et mouillés par

les lames qui venaient se briser sur nous, nous attendions, dans le plus violent désespoir, le dénoûment de cette scène désastreuse.

Cependant, il ne nous resta plus bientôt d'autre ressource que de nous mettre entièrement à leur discrétion; nous nous aventurâmes donc, après un peu d'hésitation, à les aller rejoindre. Possesseurs de tout ce qui nous avait appartenu, peut-être, disions-nous sans oser l'espérer, consentiront-ils à nous laisser la vie. En effet, lorsque nous fûmes près d'eux, ils ne cherchèrent pas d'abord à nous faire concevoir de nouvelles craintes : ils se bornèrent à nous enlever nos montres et l'argent que nous avions encore sur nous; mais cette opération se fit avec tant d'empressement, qu'il ne me fut pas possible de distinguer celui qui me prit, avec beaucoup d'adresse, une bourse dans laquelle j'avais, tant en or qu'en diamans, une valeur de douze mille francs. Cependant ils ne purent trouver d'autres bijoux

que j'avais encore sur moi, et que le hasard, plus que mon intention, déroba à l'activité de leurs recherches.

En partie dévalisés, et en proie à des inquiétudes que nous n'exprimions que par un morne silence, nous nous jetâmes sur le sable, près d'une mauvaise tente : la famille de Fairry, qui paraissait une des plus influentes parmi ces barbares, venait de l'élever pour son usage. La douleur nous rendait indifférens au partage de nos dépouilles, qui se faisait autour de nous au milieu des cris ou plutôt des hurlemens les plus affreux. Les yeux fixés tristement sur notre pauvre navire, nous suivions attentivement les mouvemens de ceux de nos compagnons qui avaient eu le bonheur de se soustraire au sort qui nous paraissait réservé. Ils s'occupaient en hâte à vider l'eau de la chaloupe, et faisaient toutes les dispositions nécessaires pour la mettre en état de gagner le large. Leur activité était remarquable, ils travaillaient comme des hommes qui, par le moin-

dre retard, pouvaient perdre tout espoir de salut.

Nous avions sujet de craindre qu'ils ne s'éloignassent sans faire la moindre tentative pour nous emmener avec eux; lorsque tout à coup, malgré la terreur que devait leur inspirer la violence toujours croissante des lames qui soulevaient la chaloupe, nous les voyons se diriger vers le rivage, en nous faisant signe de nous jeter à l'instant à la mer. Aussitôt, animés par le désir de les rejoindre, nous courons tous vers eux; mais notre mouvement et l'approche de la chaloupe sont remarqués par les Arabes. Une nouvelle fureur s'empare de ces hommes. Quelques-uns abandonnent soudainement le butin qu'ils se disputent entre eux, pour essayer d'attirer la chaloupe, que l'agitation de la mer peut seule garantir de l'abordage. En vain nos malheureux amis ont tenté tout ce qui était en leur pouvoir pour nous sauver; voyant l'impossibilité d'y réussir, ils fuient au plus vite, saisis de la crainte de

retomber une seconde fois dans les mains des barbares. Dès ce moment ils ne perdent plus un instant; ils ont bientôt mis un mât et une voile à l'embarcation; ils y jettent à la hâte quelques provisions, et tous les sept ils s'éloignent pour jamais de nous, emportant le seul espoir qui pouvait encore nous rester. Quand nous les vîmes partir, nous nous levâmes tous par un mouvement spontané, nous leur tendîmes les bras, nous efforçant, par nos cris et nos gestes, de leur exprimer et nos adieux et nos regrets; mais la terreur s'était emparé d'eux : ils ne nous répondirent pas, regardèrent seulement l'odieux rivage sur lequel ils nous abandonnaient, et gagnèrent en silence la haute mer, où ils devaient bientôt disparaître à nos yeux.

Comment décrire les sentimens auxquels mon âme était en proie au moment de cette cruelle séparation? Je ne sais si le regret de ne pas être parti surpassait les inquiétudes que je concevais sur le sort qui paraissait attendre mes compagnons embarqués

sur ce frêle vaisseau. Nous étions intimement convaincus qu'ils ne pouvaient échapper à une perte certaine, car le temps présageait la tempête; quant à moi, si j'enviai leur position, c'est que j'y voyais, dans un danger imminent, la certitude d'y trouver un terme prochain aux maux qui commençaient à nous assaillir.

Pendant plus de deux heures mes yeux restèrent fixés sur l'horizon, pour voir jusqu'au dernier moment la voile de la chaloupe, que le contraste de sa couleur avec celle d'un ciel nébuleux me permit de distinguer long-temps. Quand je la perdis de vue, à l'approche de la nuit, il me sembla que tout espoir de revoir ma patrie m'était à jamais enlevé.

CHAPITRE III.

Les sauvages pillent le navire. — Leur portrait. — Famille de Fairry. — Les naufragés sont renvoyés au bâtiment pour en tirer des vivres. — Tourmens qu'ils éprouvent. — M. Cochelet croit qu'on va le faire périr. — On le renvoie à ses compagnons; il veut se précipiter dans la mer.

On concevra sans peine combien fut affreuse la première nuit que nous fûmes obligés de passer sur le sable sans avoir pris la moindre nourriture, et avec nos habits entièrement mouillés. Livrés aux idées les plus tristes sur notre avenir, nous nous couchâmes les uns auprès des autres, autant pour diminuer l'impression d'un froid très-vif, que dans la crainte de quelque surprise. Ne devions-nous pas supposer que ces hommes qui nous entouraient profiteraient de l'obscurité pour se défaire de nous plus fa-

cilement? Nous ne soupçonnions pas encore qu'ils se contenteraient de faire de nous des esclaves; l'incertitude de notre sort, incertitude qui a duré presque tout le temps de notre captivité, commença dès ce moment à être notre tourment le plus cruel. Aussi, cette nuit se passa-t-elle au milieu d'alarmes continuelles. Ces barbares, toujours leurs armes à la main, rôdaient sans cesse autour de nous; ils venaient de temps à autre s'assurer si nous étions endormis, et parlaient souvent entre eux, en jetant sur nous des regards farouches. Quelquefois, au moindre mouvement que nous faisions, ils nous couchaient en joue en nous criant: *n'sara* (chrétiens)! et sans nous donner la mort, nous en faisaient éprouver la crainte.

Le jour qui vint à paraître ne diminua pas la tristesse de nos réflexions. Le vent avait soufflé avec impétuosité toute la nuit, et la mer était encore plus agitée que la veille. Nos inquiétudes pour les hommes de notre équipage s'accrurent à la vue

du mauvais temps. Tout en regrettant de n'avoir pu les suivre, nous eûmes lieu de croire qu'ils avaient péri les premiers.

Si leur faite eût été seulement retardée de quelques heures, il leur eût été impossible de franchir le banc de rochers qui s'étend à près d'une demi-lieue au large. Ils n'avaient pu les éviter qu'à la faveur de l'état moins agité de la mer à la suite de quelques jours de calme; cette cause, qui facilita pour nous l'approche de la côte, rendit notre naufrage moins dangereux qu'il ne l'eût été un jour plus tard; car, ainsi que nous l'avons observé depuis, le ressac bat presque toujours avec une extrême violence sur la côte occidentale d'Afrique.

Nous remarquâmes que l'effet de ce ressac, combiné avec celui de la marée, avait rapproché considérablement le navire du rivage. Beaucoup plus penché que la veille, il était pourtant toujours entier, et opposait aux efforts des lames une résistance qui, en les brisant, les élevait à la hau-

teur des mâts. Déjà il était possible de l'aborder en ne parcourant à la nage qu'un trajet fort court, et chaque marée devait le pousser encore davantage vers la côte; aussi les Arabes le regardaient-ils comme une proie dont ils allaient bientôt s'emparer. Ils firent tous leurs préparatifs pour y parvenir, et entrèrent dans la mer en poussant des cris de joie aussi effrayans que ceux de leur colère. Les uns s'étaient munis de haches qu'ils avaient eu soin de s'attacher autour du corps, pour n'en être pas trop embarrassés en nageant; les autres avaient pris tous les outils qui pouvaient servir à briser et à détruire.

Pendant que cette première opération les occupait, nous eûmes le loisir de considérer avec plus d'attention les lieux qui nous entouraient, et les familles hideuses dont nous allions faire partie comme esclaves, si l'esprit de vengeance cédait, chez de pareils maîtres, à l'intérêt qu'ils pouvaient avoir à nous conserver la vie.

Nous étions environnés de quelques groupes de femmes et d'enfans qui commençaient à nous insulter, et riaient sans pitié de notre douleur. Les seuls hommes qui restaient sur le rivage étaient Eairry, auquel le soin de notre surveillance paraissait confié, et deux autres Arabes, qui se disposèrent bientôt à nous quitter pour aller joindre ceux qui pillaient déjà le navire. Des coups de haches redoublés se faisaient continuellement entendre, et ces deux hommes restés en arrière brûlaient du désir de prendre leur part du butin. Nous apprîmes, en les entendant appeler plusieurs fois, qu'ils se nommaient, l'un Hamet, et l'autre Sinné. Ils n'avaient paru la veille qu'au moment de notre combat, de sorte que je n'avais guère songé alors à les examiner. Les voyant aussi près de moi, cet examen, quand je n'aurais pas eu le dessein de le faire, serait devenu involontaire, par le saisissement que me causa leur présence. Si tous les autres m'avaient paru horribles,

il ne me reste pas d'expression pour dépeindre ceux-ci. Sinné surtout était remarquable ; sa couleur n'était pas entièrement celle d'un nègre, mais s'en rapprochait beaucoup. Un morceau d'étoffe grossière et déchirée, qui le couvrait à peu près autour de la ceinture, formait son seul vêtement. Plusieurs amulettes en cuir, suspendues à son cou, composaient sa parure. Il était armé d'un fusil maure, et d'un poignard attaché par une corde à son côté, ainsi qu'une corne de bœuf qui lui servait de poire à poudre. Sa taille était moyenne, mais sa tête, naturellement petite, paraissait monstrueuse, par la quantité énorme des cheveux qui la couvraient. Ces cheveux retombaient sur ses oreilles et ses joues, et produisaient l'effet d'une multitude d'écheveaux de laine noire dans un grand désordre. Une barbe semblable, extrêmement longue et touffue, masquait de la même manière le bas de son visage ; de sorte que, pour se faire une idée de la figure de ce personnage,

il faut pouvoir se représenter, si cette supposition singulière peut être faite, deux yeux petits, vifs et menaçans, qui sortiraient de la toison d'un belier noir. De souvenir j'ai fait son portrait ; mais en vain j'ai essayé de rendre entièrement son effrayant aspect ; je suis resté bien au-dessous de la vérité.

La présence de cet homme était d'autant moins propre à diminuer nos craintes, que ceux qui composaient le reste de la bande, sans être toutefois comparables en laideur à Sinné, se rapprochaient beaucoup de lui par leur extérieur repoussant. Cependant j'ai lieu de croire que ces sauvages sont plus faits pour inspirer la terreur au premier abord, par leur figure effrayante, qu'ils ne sont réellement redoutables par leur courage. Quand un peu de calme succéda au premier saisissement que nous dûmes naturellement éprouver, nous reconnûmes que le nombre des misérables au pouvoir desquels nous étions tombés,

...é sauvage du désert de Sahara

n'excédait pas vingt-cinq. S'ils ne nous eussent pas enlevé nos armes, que la prudence nous avait conseillé de leur abandonner, nous aurions pu nous défaire facilement de ces barbares lorsque nous étions encore réunis; mais, dans la confusion et le trouble de nos idées, ne pouvions-nous pas supposer que ce nombre prendrait de l'accroissement, et n'avions-nous pas à redouter l'arrivée d'un renfort de semblables brigands? Regardons plutôt comme la chose la plus favorable pour nous, l'effet du hasard par lequel aucun d'eux n'est tombé sous nos coups. La mort d'un de ces hommes, n'en doutons pas, fût devenue, à moins d'une fuite précipitée, le signal de la nôtre, et nous n'eussions pas échappé à une vengeance qu'ils nous ont si souvent fait craindre, lorsque même nous ne leur opposions aucune résistance.

Livrés à l'amertume de nos réflexions, nous considérions attentivement le mouvement qui régnait autour de nous. Les fem-

mes et les enfans, qui, par intervalle, suspendaient leurs insultes, s'occupaient à disposer des emplacemens où, plus tard, devaient s'élever des tentes. En attendant, chacun plaçait, sur le terrain qu'il se réservait, le butin qu'il avait eu en partage. Déjà plusieurs tentes étaient formées des basses voiles de notre navire, dont les Arabes s'étaient emparés, et qu'ils s'étaient empressés d'apporter sur le rivage. Les voiles les plus hautes, serrées précipitamment, s'étaient déployées par l'effet du vent qui soufflait avec impétuosité. Elles s'agitaient dans l'air à une élévation qui ne permettait pas de les atteindre; aussi furent-elles long-temps, pour les Arabes qui n'en étaient pas encore pourvus, l'objet de désirs impuissans.

La tente qui avait été dressée avant toutes les autres était faite d'une mauvaise toile qui ne provenait pas de nos dépouilles; c'était celle près de laquelle nous avions passé la première nuit. Elle était occupée,

comme je l'ai déjà dit, par la famille de Fairry, que nous paraissions destinés à servir de préférence. Autant que j'en ai pu juger par les cris plus aigus qu'elle poussait, et qui parvenaient quelquefois à faire taire ceux des autres, cette famille semblait exercer une espèce de commandement. Cependant elle ne jouissait d'aucune autre prérogative apparente; aucun signe extérieur ne la distinguait. Elle se composait, indépendamment du chef, de sa femme, qui était laide et acariâtre, et de cinq enfans, dont trois, encore en bas âge, étaient, malgré leurs doux noms de Fathmé et autres semblables, les êtres les plus insupportables et les plus dégoûtans qu'on puisse imaginer. Une gale horrible les couvrait presque entièrement, et déjà la méchanceté de leur caractère était inconcevable. Ces enfans, dont nous ne pouvions jamais nous débarrasser, et dont nous n'osions pas nous plaindre, ne causèrent pas les moindres de nos maux. Dans les

momens bien rares de repos qu'on nous laissa par la suite, ils nous harcelaient, ils se couchaient continuellement sur nous, ils nous touchaient sans cesse : quel tourment, par le dégoût que leur approche seule nous inspirait ! enfin, ce que l'on aura de la peine à croire, ils venaient nous ravir jusque dans notre bouche le peu d'alimens que nous nous procurions avec une peine infinie ; ils nous pinçaient, nous crachaient au visage, et amusaient ainsi le cercle que la curiosité et la haine rassemblaient constamment autour de nous. Elle est donc bien vraie, l'observation qui a fait dire à un de nos poëtes, en parlant des enfans : « Cet âge est sans pitié. » Le fils aîné de Fairry, qui avait à peu près quatorze ans, paraissait mieux disposé à notre égard, et nous eûmes bien moins à nous en plaindre ; s'il eût été aussi malicieux que ses jeunes frères, combien nous en aurions souffert davantage ! Nous ne fûmes pas tourmentés non plus par la fille aînée de

Fairry : c'était cette jolie Arabe qui nous avait frappés d'étonnement lorsque nous abordâmes sur le rivage.

Mohéléda, âgée au plus de quinze ans, était un véritable phénomène au milieu de ces barbares hideux : elle était petite ; mais elle avait la taille si bien proportionnée, que sa tournure eût paru extrêmement agréable dans tous les pays du monde. Sa pudeur naturelle, bien extraordinaire dans un climat où cette vertu peut difficilement exister, ressortait davantage par le contraste de tout ce qui l'entourait ; malgré la légèreté de son habillement, Mohéléda était plus voilée que ses compagnes : celles-ci, qui faisaient horreur à voir, prenaient bien moins de soin de se couvrir. Son teint, légèrement cuivré, augmentait l'expression de ses beaux yeux noirs ; sa chevelure, qui dans ces contrées est loin d'être un ornement, eût été assez remarquable sans le soin qu'elle prenait de la déparer en croyant l'embellir. Elle avait,

comme toutes les autres femmes, une partie de la tête rasée ; les cheveux qu'elle conservait retombaient sur ses épaules en nattes surchargées d'une multitude de coquillages. Le désir d'y joindre les boutons de nos habits ne tarda pas à s'emparer d'elle ; et tant qu'il en resta, son grand plaisir était de les arracher.

A cette espièglerie près, le caractère de Mohéléda répondait assez à son extérieur agréable. Je ne puis pas dire qu'elle fût un modèle de bonté ; mais bien certainement elle est la seule femme qui m'a semblé exprimer quelquefois un sentiment de compassion pour notre malheur. Cette remarque, qui fait exception en sa faveur, n'a pu m'échapper ; car toutes les autres se sont montrées pour nous mille fois plus impitoyables que les hommes ; et nous avions eu tant à gémir de leur fureur, que nous redoutions leur présence.

Cependant, sa bonté ni son autorité ne s'étendaient pas jusqu'au point de nous dis-

penser des occupations de la domesticité qu'elle partageait avec nous : au contraire, elle savait fort bien nous commander. Mais au moins elle nous donnait ses ordres avec une douceur qui nous aurait rendu supportables de pareils travaux, si nous avions pu prévoir ceux auxquels on devait nous employer avant la fin de la journée. Quant à la mère de Mohéléda, loin de lui ressembler en rien, c'était une véritable furie : elle ne nous faisait connaître sa volonté que le couteau à la main. Mais celui qui devait plus que tout autre, dans ces premiers momens, nous faire sentir le poids de notre esclavage, était un nommé Mohiet, qui partageait la tente de Fairry. Cet homme, d'une figure presqu'aussi repoussante que celle de Sinné, était le même qui avait paru le premier à bord de notre navire, après le naufrage, et que nous avions comblé, en quelque sorte, d'attentions et de caresses. Ayant quitté entièrement le masque de la bienveillance, il n'exprimait plus que par un rire féroce, toutes les fois

qu'il nous regardait, la joie qu'il ressentait de nous avoir trompés.

Dans l'extrémité à laquelle nous étions réduits, il fallait se soumettre avec résignation aux corvées qu'on exigeait de nous, et auxquelles notre volonté ne pouvait plus nous soustraire. Aussi chacun de nous s'empressait-il de remplir les devoirs qu'on lui imposait. Mohéléda, qui témoignait pour M. Chalumeau, le plus jeune de nous, un sentiment de préférence, venait de le choisir pour aller avec elle chercher, dans une outre qu'ils portaient ensemble, l'eau dont on éprouvait un extrême besoin. Cette eau, saumâtre et salée, que l'on ne peut boire que dans l'ardeur d'une soif dévorante, acquiert dans ces régions arides et brûlées une valeur que l'or n'y aura jamais. Pour se la procurer, il fallait aller, à une grande distance de l'endroit où nous étions, creuser un trou à cinq ou six toises de la mer, d'où elle venait à travers le sable qui lui servait de filtre. Elle perdait ainsi une

partie de sa salure, mais l'amertume, que rien ne pouvait lui enlever, en faisait toujours une boisson détestable.

Pendant que M. Chalumeau était absent, je fus chargé, ainsi que mes autres compagnons, de préparer la nourriture des Arabes; on mit une quantité considérable de farine et de beurre dans un grand pot, qui fut placé au-dessus d'un feu très-ardent, et nous nous mîmes à tourner avec des bâtons ce mélange pour en faire une sorte de bouillie. Ce travail, que la grande chaleur rendait très-pénible l'aurait été moins, si nous eussions pu espérer d'avoir notre part du festin; mais nous nous aperçûmes bientôt que nous ne devions pas y compter. L'espoir d'améliorer notre sort nous portait seul à nous soumettre à une servitude aussi basse. Nous agissions machinalement, sans songer même à la singularité d'une position qui nous réduisait à servir de pareils misérables, quinze jours seulement après avoir quitté le pays le plus civilisé de la terre.

Nous étions plongés dans la plus profonde stupeur, lorsque nous en fûmes tirés par des cris perçans qui se faisaient entendre à peu de distance. C'était Mohéléda qui, ayant laissé M. Chalumeau en arrière, revenait vers nous en courant. Elle pleurait, s'arrachait les cheveux et exprimait le plus violent désespoir, en criant de tous ses forces : « Monslemines ! Monslemines ! » Il est impossible de rendre la frayeur qui se communiqua aussitôt autour de nous. Toutes les femmes jettent à l'instant les mêmes hurlemens, et fuient avec précipitation vers la mer, en emportant leurs enfans. Les Arabes abandonnent le pillage du navire, se précipitent à la mer, les uns après les autres, abordent le rivage, se saisissent de toutes leurs armes et se placent dans l'attitude de la défense, en jetant des cris de défi et de provocation. Ils sautaient, et bondissaient sur le sable. Cette terreur subite était causée par la vue de deux Arabes, que l'on apercevait dans le désert, entre les collines de

sable, et qui se dirigeaient vers nous avec toute la vitesse de leurs chameaux.

Les barbares au pouvoir desquels nous étions, et qui appartenaient à la tribu des Ouadelims (1), prenaient les Arabes qu'ils apercevaient pour des Monslemines, avec lesquels ils sont souvent en guerre, et dont ils craignent les fréquentes incursions, surtout lorsqu'ils ont à redouter un pillage. C'était de ces Monslemines qu'ils avaient voulu nous faire une si grande peur, lorsque nous arrivâmes à terre. Mais ces brigands nous avaient si cruellement trompés, et déjà si maltraités, que nous n'avions rien à appréhender de plus malheureux de la part de

(1) Les Ouadelims habitent ordinairement les environs du cap Bojador, dans le voisinage des Mongearts, avec lesquels ils vivent assez bien. Malgré leur vie errante, ils dépassent rarement les limites qu'une mésintelligence habituelle a établies, vers le nord, entre eux et les Monslemines.

ceux entre les mains desquels nous pouvions tomber. Aussi étions-nous les seuls indifférens au combat qui paraissait devoir s'engager entre les Ouadelims et les inconnus qui arrivaient. Nous attendions plutôt cette lutte avec une sorte d'impatience, nous proposant entre nous, suivant les circonstances, et dans le cas où nous pourrions espérer un sort plus favorable de la part des derniers, de prendre leur parti contre nos premiers maîtres.

Il n'en fut pas ainsi : les deux Arabes ne furent pas plus tôt à une portée de fusil que les cris de la joie succédèrent à ceux de la fureur. On reconnut, au lieu de Monslemines, des amis qui, instruits du naufrage, accouraient pour en partager le profit. Les nouveaux venus furent en effet bientôt réunis aux autres dans cette intention, et après de nombreux salamalecs, tous se disposèrent à retourner au bâtiment qu'ils avaient quitté si mal à propos.

Mais ils ne voulurent pas recommencer leur visite sans nous emmener avec eux.

Il paraît que leurs premières perquisitions avaient eu pour principal but de découvrir de l'argent ; s'imaginant que toutes les caisses devaient en contenir, ils nous sommaient de leur en donner. Combien en ce moment l'idée que nous avons en Europe de la passion d'un Arabe pour ce métal, fut justifiée à mes yeux ! « *Argeono ! argeono* (1) ! » nous criaient-ils avec fureur, en voulant nous entraîner. Ils s'adressèrent d'abord à moi, en m'ordonnant de les accompagner. Je refusai long-temps ; mais leurs menaces devinrent si animées, qu'il ne me fut pas possible de résister davantage, et je fus forcé de les suivre, ainsi que le capitaine, M. Souza et M. Chaumeau. Le matelot, qui avait reçu une forte

(1) Je ne sais si ma supposition est fondée ; mais il me semble que ce mot *argeono* dérive de quelque langue européenne, ce qui ferait croire à de précédens rapports de ces Ouadelims avec des chrétiens.

contusion à la jambe, se trouva dispensé de la corvée; et M. Mexia, qui avait déjà le principe d'une maladie qui plus tard devait lui causer de grandes souffrances, resta couché sur le rivage. Dans l'impossibilité où il était d'agir, soit à cause de son âge, soit à cause de son mal, il fut sourd à toutes les injonctions qui lui furent adressées, et ne se laissa pas émouvoir par les marques de la rage des femmes; elles étaient tellement exaspérées, que plusieurs lui jetèrent leurs couteaux au visage.

J'étais bien plus embarrassé que mes compagnons, parce que je ne savais pas nager, et je croyais que la distance qui se trouvait encore entre le rivage et le navire, quoique bien diminuée de ce qu'elle était auparavant, ne me permettrait pas d'y aller en conservant pied; mais ma position était si affreuse, qu'aucun des périls qui pouvaient y mettre un terme ne devait me faire reculer. Je déposai donc mes habits sur le sable, et j'entrai

dans la mer, bien convaincu que je n'arriverais pas jusqu'au bâtiment; en effet, je perdis pied plusieurs fois; enfin j'y abordai. J'eus ensuite beaucoup de difficulté pour y monter, à cause des secousses violentes que lui occasionait l'impétuosité de la mer.

Un spectacle révoltant nous y attendait. Des sauvages, la hache à la main, parcouraient tous les coins du navire, enfonçant indistinctement toutes les caisses; il en résultait dans la cale un désordre qui en rendait l'abord presque impossible. Malgré ce désordre, ils nous y précipitèrent, pour ainsi dire, en nous demandant toujours, avec les mêmes cris de rage, de l'argent, ce premier objet de leurs désirs. En vain nous les assurions qu'il n'existait plus d'argent dans le bâtiment, que tout celui que nous avions possédé était en leur pouvoir; ils nous supposaient l'intention de les tromper, et ceux qui n'en avaient pas eu dans le premier partage

étaient les plus furieux, et nous menaçaient de plus en plus pour en obtenir. N'ayant pu être satisfaits sur ce point, leur acharnement se tourna d'un autre côté. Deux cochons qui se trouvaient encore à bord se présentèrent à leur vue : alors ils poussèrent des hurlemens épouvantables ; ils les poursuivirent avec toutes les armes qui leur tombèrent sous la main, et, sans oser les toucher, ils leur firent mille blessures. Ces animaux, qui languirent pendant deux jours avant de mourir, inondaient le pont du navire du sang qui ruisselait de leurs plaies, et augmentaient, par leurs cris, l'horreur du spectacle que nous avions sous les yeux. Ce fut avec une égale fureur, qui avait une cause différente, que ces sauvages, dont l'existence est presque un prodige sur une terre qui ne leur fournit pour ainsi dire aucun aliment, se jetèrent comme des bêtes affamées sur les vivres qu'ils parvinrent à découvrir. La cargaison du navire était composée en partie de farine

et de biscuit. Ils s'en firent le partage avec un tel désordre, que nous faillîmes plusieurs fois à devenir victimes de leur extrême empressement. Pendant trois heures, placé au fond de la cale dans une position qui me privait d'air et de la possibilité de respirer, je fus obligé de leur faire de nombreuses distributions de farine et de biscuit. Quand il me fut permis de quitter cette position, dans laquelle je perdis deux fois connaissance, l'eau me sortait par tous les pores avec une abondance extraordinaire. Cette transpiration extrême, jointe à la farine qui m'avait saupoudré le corps, m'avait couvert d'une pâte depuis les pieds jusqu'à la tête. Quand je m'en aperçus, en remontant sur le pont, je ne pus, malgré l'horreur de ma situation, m'empêcher de sourire; mais on conçoit que la gaieté n'entrait pour rien dans ce mouvement si naturel.

Au reste, je ne tardai pas à me débarrasser de cette enveloppe par un moyen

que nos médecins ne manqueraient pas de juger mortel avec une si forte transpiration. Nous fûmes obligés de nous jeter à la mer pour transporter au rivage tout ce qu'on tirait du bâtiment. Les femmes nous attendaient avec une impatience qu'elles exprimaient par des cris de fureur. Je crois qu'il serait difficile de se faire une idée de ce que nous eûmes à souffrir dans le début de nos travaux avec de pareils maîtres. D'un côté, les poids énormes dont on nous surchargeait ; d'un autre, la difficulté du trajet, à cause de la violence du ressac, nous faisaient croire que nous ne gagnerions jamais la plage. A chaque instant nous courions le risque d'être enlevés par les vagues avec nos fardeaux. C'étaient alors des cris affreux et des menaces qui probablement auraient eu leur effet, sans le bonheur que nous eûmes de surmonter tous ces obstacles.

Cette horrible journée, la seconde depuis notre naufrage, s'acheva en faisant conti-

nuellement les mêmes voyages au milieu des mêmes tourmens. Vers le soir nous eûmes la liberté de nous reposer, et nous allâmes rejoindre nos compagnons qui avaient été exempts de ces travaux accablans, mais qui exprimaient, pour tout ce que nous avions souffert, une douleur égale à la nôtre.

Je retrouvai, à l'exception de ma chemise, qu'un Arabe m'enleva de vive force au moment où j'allais la reprendre, tous mes habits sur le rivage; Fairry me les avait gardés. J'avoue que je n'y comptais plus, et avec d'autant plus de raison, qu'une poche de ces habits renfermait, outre une bague très-belle, plusieurs autres diamans que j'avais pu sauver du premier pillage. Ce bonheur, ainsi que je l'ai dit, était plutôt l'effet du hasard que de mes soins, car, dans de pareilles circonstances, les objets les plus précieux perdent toute leur valeur.

On s'imaginera sans peine quelle autre

nuit cruelle nous dûmes passer, avec les idées sinistres qui n'abandonnaient plus nos esprits. Nous n'avions mangé pendant toute la journée qu'un peu de biscuit que nous avions pu dérober, et pour boisson nous n'avions eu que cette eau saumâtre qui nous répugnait extrêmement. Nous convînmes encore de nous coucher les uns auprès des autres, pour éviter une surprise que nous faisaient redouter les intentions apparentes de ces sauvages, et leur extrême attention à nous observer. Nous passâmes cependant cette seconde nuit comme la première, ayant également à souffrir d'un froid rigoureux, que rendait plus sensible la chaleur de la journée, pendant laquelle l'ardeur du soleil nous avait paru insupportable.

Le lendemain (2 juin) à la pointe du jour on nous appela pour aller travailler de nouveau au déchargement du navire. Déjà les Arabes avaient jeté à la mer une grande quantité de tonneaux; il fallut le

trouler, et les faire monter sur un tertre de sable assez élevé. Ce travail ne fut pas le moins pénible de ceux que nous eûmes à supporter. La chaleur était si extraordinaire, que de ma vie je n'en avais éprouvé une pareille ; aussi je ne pus y résister, et je tombai sans connaissance sur le rivage. Je repris mes sens aux cris de mes maitres, qui me forcèrent sans pitié de continuer mon travail. Dans ce moment M. Souza, qui le partageait avec moi, désespéré d'un traitement aussi cruel, me conjura de partir avec lui la nuit suivante : « Nous tâcherons, me disait-il, » de nous emparer chacun d'une bou- » teille d'eau et de quelques biscuits, et » nous nous enfoncerons dans le désert. » Fuyons, je vous en supplie. Peut-être » découvrirons-nous un moyen de salut. » Ici notre mort est certaine, car je sens » que je ne pourrai résister plus long- » temps aux travaux qu'on exige de nous. » Je partageais bien son désir ; mais je me

serais séparé avec peine de mes autres compagnons, et je voyais d'ailleurs l'impossibilité de tromper la surveillance que l'on exerçait continuellement sur nous.

Notre premier travail achevé, on nous fit remonter, comme la veille, sur le bâtiment, qui était beaucoup plus rapproché de la côte. Cette circonstance permit aux femmes de contenter leur curiosité en y allant. Elles se mirent dans l'eau jusqu'à la ceinture; mais arrivées au pied du bâtiment, elles ne savaient comment s'y prendre pour y monter. Alors commença une des scènes les plus ridicules à raconter; de souvenir je ne peux m'empêcher d'en rire. Un de mes compagnons et moi nous fûmes obligés de les recevoir les unes après les autres sur notre dos et sur nos épaules, pour les aider à atteindre le bord du navire. Elles se plaçaient sans façon sur nous, et se servaient ensuite de leurs mains pour achever de grimper. Si l'on réfléchit qu'elles étaient les plus repoussantes

créatures du monde, et à peu près dépourvues de vêtemens, on n'aura pas de peine à croire que ce fut une corvée assez singulière pour nous, de tenir lieu de marche-pied à ces femmes. Elle leur parut sans doute très-divertissante, car elles semblaient s'en faire un plaisir qu'elles exprimaient par les éclats du rire le plus grossier et le plus insultant que l'on puisse imaginer.

Quand ces femmes furent sur le bâtiment, elles augmentèrent encore le désordre inconcevable qui y régnait depuis la veille. Il ne fut plus possible de faire un pas sans marcher sur les débris de plus de deux mille bouteilles que, dans leur rage destructive, elles avaient brisées. J'ignore comment, ayant les pieds nus, nous avons évité les blessures graves que nous pouvions nous faire, surtout devant aller au commandement partout où ces mégères nous forçaient à les conduire, en nous menaçant toujours de leurs couteaux, dont elles nous

auraient frappés indubitablement au moindre refus de notre part. Cependant ce n'était pas la mort que je redoutais ; au contraire, elle était l'objet de tous mes vœux. J'avoue, et c'est un des momens de faiblesse que j'ai montrés quelquefois dans le cours de mon infortune, que le désespoir le plus grand s'empara alors de mon âme. Je fus au moment de me donner la mort, en me précipitant du grand hunier dans la mer. Peut-être, si je ne l'ai pas fait, le dois-je uniquement à l'impossibilité où je me suis trouvé d'y parvenir, à cause du balancement continuel du navire. Mais je fus tellement effrayé de l'avenir odieux qui se présentait à ma pensée, que je conservais l'idée de ma prochaine destruction, et la regardais dès lors comme l'unique moyen de me dérober plus tard au traitement le plus affreux qu'il soit possible d'éprouver sur la terre.

Cependant cette journée ne devait pas se terminer sans un événement qui me donna à penser que le terme de notre vie était en-

fin arrivé, et que nous allions être sacrifiés tous à une haine que nous supposions, de la part de nos ennemis, plus forte que l'intérêt qu'ils pouvaient avoir à nous conserver. Vers les quatre heures du soir, nous remarquâmes une grande agitation parmi eux; ils se réunissaient en groupe avec leurs armes à la main, se disputaient entre eux, en nous regardant avec fureur, et paraissaient évidemment agiter le sort qu'ils nous préparaient. Ces débats durèrent plus d'une heure. Les yeux fixés sur eux, observant tous leurs mouvemens, nous attendions avec anxiété le parti qu'ils allaient prendre à notre égard. Nous pensions tous que nous allions être fusillés, et dans ce cruel moment l'objet de notre plus grande inquiétude était que, n'ayant point de balles et chargeant leurs armes avec du sable et des cailloux, ils nous feraient souffrir horriblement. Nous nous attendions même à être massacrés avec plus de barbarie encore. Je me rappelle que nous le manifestions alors que le regret de

ne pouvoir compter sur une exécution extrêmement prompte.

J'ignore par quels motifs leur attention se portait plus sur moi que sur mes compagnons. Ils paraissaient m'en vouloir davantage, et me le témoignaient de toutes les manières. Étaient-ils furieux de ce qu'au moment du combat, n'ayant plus d'armes en mon pouvoir, j'avais jeté à la mer la poudre que j'avais à la main et qu'ils avaient désirée? me prenaient-ils pour le chef, comme depuis j'ai été fondé à le croire? il est certain, du moins, que je paraissais le premier désigné pour assouvir leur vengeance. Je n'en doutai plus aux signes d'une douleur assez expressive que me faisait Mohéléda : me regardant avec une tristesse qui paraissait véritable, elle vint me passer au cou une espèce de collier comme dans le dessein de me préserver d'un grand malheur. La compassion de cette jeune fille augmentait mon tourment, et ne pouvait que me faire appréhender le sort le plus sinistre. *Issara*,

Arabés fonti (chrétien, les Arabes méchans), me répéta-t-elle plusieurs fois ; et en même temps elle me montrait le ciel, voulant sans doute m'engager à la résignation.

J'éprouvais toutes les angoisses de cette position, lorsqu'Hamet, cet Arabe qui avait le premier commencé le combat, le même que le capitaine Scheult avait terrassé, et qui paraissait un des plus furieux, vint me mettre brusquement la main sur l'épaule, en me disant de le suivre. Je ne doutai plus alors que mon dernier moment ne fût arrivé ; je me retournai vers mes compagnons, en leur adressant un dernier adieu. Ceux-ci, bien persuadés que je ne faisais que les précéder, étaient dans l'attitude de la plus vive douleur, et me suivaient tristement des yeux pour voir quel était le sort que l'on me réservait, et qui, selon moi, ne pouvait être que celui qui les attendait.

Hamet me mena sur le rivage, à environ cinquante toises de l'endroit où il était venu me chercher. En arrivant à cette place, qui

paraissait disposée pour notre exécution, je remarquai, sur une espèce de banc qu'on venait de faire avec des planches, trois sabres à larges lames et à moitié rouillés, qui avaient été trouvés à notre bord. On me fit mettre à genoux, et un Arabe me tint un pistolet derrière la tête. Dans cet affreux moment, j'exprimai par mes gestes le désir que j'avais d'être plutôt tué d'un coup de fusil, et je montrai celui que l'horrible Sinné tenait à la main, et qui avait été le mien. Mais Hamet, après m'avoir fait lever, me fit signe de m'asseoir sur le banc. Alors, de mon propre mouvement, j'ôtai ma cravate et mon habit, et m'y plaçai en me recommandant à Dieu. Pendant près de deux minutes, j'attendis, la tête baissée, le coup qui devait terminer tant de tourmens. J'étais résigné, mais le bouleversement de toutes mes pensées était tel, que je ne pourrais m'en rendre compte maintenant.

Cependant ces barbares paraissent n'avoir eu que l'intention de nous inspirer de la ter-

reur par le seul appareil de l'exécution, puisqu'ils me firent enfin lever, et me renvoyèrent à mes compagnons. Peut-être voulurent-ils seulement nous punir d'une résistance momentanée, ou nous montrer tout ce que nous avions à craindre de leur part, en ne restant pas soumis. C'est ce que la fin inattendue de cette scène douloureuse a dû nous faire conjecturer.

Mais n'ai-je pas dû supposer que j'étais au terme de ma vie? Je dirai la vérité toute entière. Au moment de périr, le courage, que je n'avais plus pour supporter tant de maux, me revint pour affronter la mort; je le retrouvai dans la violence de mon désespoir. La mort seule pouvait me délivrer de tous les êtres odieux qui m'entouraient; je ne pouvais donc que la souhaiter, et je m'en vis menacé avec plus de satisfaction que d'épouvante.

Je dois aussi avouer la faiblesse qui s'empara de moi à la suite de cette épreuve. Les Arabes, après que j'eus rejoint mes

compagnons, appelèrent le matelot, et lui ordonnèrent de faire un paquet des armes qui m'avaient paru devoir être les instrumens de mon supplice. Ces armes furent immédiatement portées dans le désert; je les vis partir. Je me figurai alors que mon exécution aurait peut-être lieu plus tard, et qu'on avait seulement, par un vain simulacre, prononcé mon jugement. Mon imagination, remplie de cette idée qui me tourmenta long-temps, s'exalta dès ce moment outre mesure, et mes inquiétudes prirent un nouvel accroissement. Au milieu de la nuit, ma tête se monta entièrement, et je formai le projet de me jeter à la mer. Ma résolution était prise; j'en fis part à M. Mexia, près duquel j'étais couché: en vain il essaya de me calmer par toutes les raisons qui se présentaient à son esprit, en vain il me prodigua les exhortations les plus sages. « Mon parti est pris, lui dis-je; dans » un quart d'heure je n'existerai plus. Il ne » m'est pas possible de soutenir plus long-

» temps un pareil malheur. » Plusieurs fois, dans l'agitation extrême qui accompagnait ma funeste résolution, je me levai sur mon séant. J'allais m'élancer dans les flots qui venaient mugir à mes pieds. Rien ne pouvait plus m'arrêter!... Mais la surveillance active de ces barbares devait me conserver la vie ; ils avaient aperçu le mouvement que j'avais fait; ils m'observèrent plus attentivement, et c'est à leur vigilance seule que je suis redevable de ne pas m'être porté à une extrémité d'autant plus affreuse, que mes sentimens la désavouent.

CHAPITRE IV.

Situation malheureuse des naufragés. — Travail auquel ils sont employés. — Chaleur excessive. — Sauvages inactifs. — Leur rigoureuse observance des préceptes de l'islamisme. — Leur horreur pour la chair de porc. — Ils recherchent avidement la farine et le beurre. — Débris de la cargaison sur le rivage. — On sépare les naufragés. — Ils sont obligés d'abattre les mâts du navire. — Ils servent de médecins aux sauvages.

A L'AGITATION douloureuse et fatigante à laquelle je fus continuellement en proie pendant la nuit qui venait de s'écouler, nuit la plus cruelle que j'aie passée, et dont le souvenir laisse encore dans mon âme un sentiment de terreur, succéda un profond abattement qui me procura un instant de som-

meil. De si grandes inquiétudes, jointes à la fatigue de nos travaux, m'avaient épuisé. Ma tête se pencha malgré moi sur le sable, et je m'endormis un moment avant le retour du jour. Ce fut pour jouir passagèrement des illusions les plus trompeuses et les plus chères à mon cœur. Pendant cet instant de repos, un songe me reporta vers ma patrie; je m'y trouvai au milieu de toutes mes affections et de mes habitudes journalières. Entouré de ma famille et de mes meilleurs amis, je croyais être à Paris, dans le quartier, dans la maison même que j'y habite. Cruel réveil! mes yeux s'ouvrirent, et en observant avec étonnement les êtres exécrables qui m'entouraient, je ne vis plus que la triste réalité de ma position. J'étais à plus de sept cents lieues de ce qui venait de m'apparaître, dans un coin ignoré de la terre, sur une plage alternativement humide ou brûlante, mourant de faim, de soif, presque sans vêtemens, et sans autre espoir que celui d'une mort que nous pou-

vions encore attendre trop long-temps au milieu des humiliations de tous genres.

Ce ne fut pas la seule fois que ces illusions se présentèrent à mon esprit. Dans les instans bien rares de repos que nous avons pu obtenir, notre sommeil fut souvent accompagné des idées de bonheur qui nous ramenaient vers l'Europe, et toujours nous avons eu à souffrir le supplice, plus cruel qu'on ne peut l'imaginer, d'être détrompés chaque fois par le spectacle qui s'offrait à nous à notre réveil.

Cependant le retour du jour dissipait aussi une partie des fantômes que l'activité de l'imagination ajoutait à des terreurs trop fondées, et nous rassurait contre les tentatives criminelles de la haine enhardie par une profonde obscurité.

Après les premiers assauts de l'infortune, l'âme s'accoutume aux plus grands malheurs ; une résignation momentanée vint à mon secours. Je conservai cependant l'idée fixe de ma destruction. En effet, com-

ment ne l'aurais-je pas conçue ? nous n'avions aucun motif pour croire à une délivrance future. Aucune relation de malheurs semblables aux nôtres n'était parvenue à notre connaissance. Nous ignorions absolument la marche usitée pour le rachat des esclaves. Notre avenir, dans la supposition la plus favorable, se réduisait donc à une existence avilie, traînée misérablement dans le désert, si nous avions assez de force pour résister à des traitemens et à des privations sans exemple.

Le lecteur prendra sans doute plus d'intérêt à notre malheureuse situation, s'il veut entrer dans la position particulière de chacun de nous, et se représenter une partie de ses sacrifices et de ses peines.

M. Mexia, homme d'un esprit très-distingué, perdait, par l'effet de notre catastrophe, des manuscrits nombreux, fruits d'un long travail en Europe, manuscrits qui lui représentaient une fortune dont il avait été privé par d'autres malheurs. Doué d'une

instruction étendue, rempli de tous les souvenirs que laissent les rapports du monde distingué où il avait vécu, M. Mexia se voyait, à l'âge de près de soixante ans, l'esclave de l'ignorance et de la brutalité. Heureusement il conservait encore l'énergie d'un jeune homme; elle le soutint contre les maux physiques qui l'assaillirent dès le principe de notre malheur. Mais cette énergie, à laquelle je suis heureux de pouvoir attribuer son salut, combien nous aurions à nous en plaindre, si des plaintes pouvaient s'élever contre le compagnon d'une si douloureuse infortune! Ah! si jamais cette relation tombe entre ses mains, qu'il apprenne qu'au moment où je l'écris, j'attribue uniquement, à l'excès des souffrances qu'il eut à supporter, les nombreux différens qu'un caractère extrêmement irritable a trop souvent provoqués entre nous, et que, si j'en rappelle le souvenir dans le cours de cet ouvrage, c'est pour en proclamer l'oubli et donner une idée de nos misères en tous gen-

res. J'espère que, rendu à une position plus tranquille, et délivré de tant d'inquiétudes, il sera revenu de son injustice à mon égard. Moi-même, je ne me crois pas tout-à-fait exempt de reproche. C'est malheureusement l'effet le plus commun de ces positions déplorables, d'engendrer des sentimens d'aigreur entre les victimes du même malheur; chacun paraît en quelque sorte attribuer à ses compagnons l'excès de sa misère, et, au lieu de chercher à en diminuer le poids par des consolations réciproques, on l'augmente par des reproches amers et la plus cruelle division.

Je dois à la justice de dire que M. Scheult montra toujours une douceur de caractère et une égalité d'humeur qui rarement se sont démenties; cependant ses peines n'étaient pas moindres que les nôtres. Marié depuis peu de temps à une femme qu'il adorait, et dont il avait un enfant, il s'en voyait séparé pour jamais. Il avait en outre le désespoir de paraître à ses yeux l'auteur de tous

nos maux. M. Souza, d'origine portugaise, âgé de cinquante-huit ans, laissait à Nantes, où il était naturalisé et marié, une famille nombreuse dont il était le seul soutien. Depuis plus de quarante ans il parcourait les mers, et avait toujours été heureux dans ses fréquens voyages. Il lui était réservé, au moment d'aspirer au repos, de faire son premier naufrage sur une côte où il devait laisser le fruit des économies de toute sa vie. Le désespoir de notre matelot Affilé était vraiment touchant. Ce brave homme pleurait toujours en songeant à sa femme, et en pensant qu'il lui avait enlevé, pour former la pacotille qu'il avait perdue, les faibles ressources qu'elle aurait pu espérer après sa mort.

M. Chalumeau était celui auquel notre triste sort paraissait imposer le moins de sacrifices ; il avait perdu son père et sa mère, et n'était pas marié ; mais il laissait à Nantes plusieurs frères, et la touchante union de cette famille était si connue, qu'on les ci-

tait dans cette ville comme des modèles de la plus tendre amitié. Malheureux jeune homme ! il venait chercher la mort la plus affreuse, loin d'une patrie dont il était idolâtre. A peine sorti des prisons d'Angleterre, où il avait langui huit ans, il devait périr misérablement à vingt-sept, au printemps d'une vie que devaient embellir les qualités les plus rares et les plus distinguées.

Si mes compagnons de malheur devaient se résigner à tant de sacrifices pénibles, les miens n'étaient pas moins douloureux. Je laissais en Europe de nombreux amis et une famille chérie dont la tendresse pour moi n'avait pas de bornes. La nouvelle de mon malheur devait la plonger dans le désespoir, et je ne pouvais pas prévoir alors que celui qu'elle a si violemment ressenti ne servirait qu'à augmenter une reconnaissance que je ne croyais plus susceptible d'accroissement.

Si l'idée d'en être séparé pour toujours me tourmentait cruellement, je n'étais guère

moins affligé par le regret d'avoir abandonné mon premier bâtiment. A cet égard je n'avais pas la résignation que l'on éprouve dans un malheur qui est la suite d'une première détermination. A mes yeux, ma volonté, plus que mon destin, avait décidé de mon sort. Ce bâtiment n'était encore qu'à quelques journées de la côte où nous étions si malheureux, et mon imagination me le représentait poursuivant tranquillement sa route. Je me figurais la famille qu'il transportait et dont je m'étais séparé, s'occupant de moi sans inquiétude, et assurée que je la suivais à une distance qui promettait une prochaine réunion. Je ne l'exprimerai jamais assez, mais on le concevra facilement, ce qui rend une pareille position plus cruelle encore, c'est de penser que les personnes qui peuvent avoir intérêt à s'occuper de vous, en parlent comme si vous étiez dans la situation où elles vous supposent, vous croient heureux, et marchant sans obstacle au but que vous vous êtes proposé ; et c'est au moment

où, parvenu au comble de l'infortune, vous n'avez pas même la consolation, qui en serait une véritable, de pouvoir détromper vos amis, en leur faisant connaître la vérité.

Je n'ai pu omettre ces réflexions et quelques détails qui ralentissent mon récit ; quand on a beaucoup souffert, on éprouve le désir de convaincre les autres d'une partie des sensations que l'on a éprouvées soi-même.

Toutes nos journées, depuis le naufrage, s'écoulaient de la même manière ; toujours en proie aux mêmes vexations, et toujours soumis aux mêmes travaux. Chaque matin, à la pointe du jour, au moment où les Arabes, prosternés sur le sable, adressaient leurs prières à Dieu et au prophète, nous allions chercher sur les bords de la mer les coquillages qui, pendant dix-huit jours, ont fait presque notre unique nourriture. Vers six heures, on nous appelait au travail, et ce travail, aussi long-temps qu'a duré le partage de nos dépouilles, a tou-

jours été le même. A la marée basse, nous transportions les fardeaux du navire au rivage ; et le reste du temps jusqu'au soir, nous nous occupions de différens travaux : c'était entr'autres, d'étendre sur un sable brûlant les toiles qui se trouvaient en quantité à bord du bâtiment, et qu'il fallait faire sécher, parce qu'elles avaient été entièrement mouillées par la mer.

Les partages s'effectuaient tous les soirs, sous la présidence de Fairry, au milieu des hurlemens et des disputes qui faisaient souvent méconnaître son autorité. Chaque propriétaire des effets pillés allait ensuite de son côté dans le désert, et ordinairement au milieu de la nuit, pour déposer dans le sable, en y mettant un signe de reconnaissance, la portion qui lui était échue ou par force, ou par convention. Plusieurs chameaux, que de nouveaux arrivans avaient amenés, suffisaient à ces convois nocturnes ; nous étions obligés de charger sur le dos de ces animaux, quelquefois fort indociles, les

effets que l'on allait enterrer. Pour éviter les surprises que l'on craignait de la part des Monslemines, souvent les Ouadlims se hâtaient d'enfouir, dans l'emplacement même où nous étions campés, les objets d'un transport plus difficile. Plusieurs fois nous fûmes contraints de creuser des trous si profonds, qu'ils purent y déposer jusqu'à vingt et trente barils de farine que nous étions obligés de rouler avec des efforts inouis.

Je ne sais pas comment, dans notre état de faiblesse, nous avons pu résister à un travail si pénible. Sous un soleil vertical, et dans cette atmosphère embrasée, nous étions souvent les seuls êtres agissans. Tout, autour de nous, paraissait frappé de mort : l'excessive chaleur commandait l'immobilité. Nos maîtres se reposaient sous des tentes vers le milieu du jour, et le petit nombre d'animaux qui nous environnaient, quelques chameaux, quelques chèvres maigres et décharnées, fixés, pour

ainsi dire, à la place où ils étaient arrêtés, par l'impossibilité d'agir, paraissaient comme privés de l'existence, et restaient sans mouvement une partie de la journée, la tête inclinée vers un sable brûlant et stérile (1).

Pour nous, étrangers à cette terrible région, nous ne pouvions aspirer au repos, qu'au moment où la fraîcheur de la nuit venait nous rendre de la force pour supporter tant de fatigues ; mais notre maigre nourriture de coquillages pouvait difficilement la réparer.

Les Ouadhims s'étaient approprié toutes les provisions du navire, et rarement il nous fut possible de dérober un peu de notre biscuit. Heureusement une partie de la cargaison consistait en vin excellent. Nous en bûmes quelquefois, et c'est sans doute à

(1) Les racines desséchées qui perçaient le sable de distance en distance, étaient la nourriture insuffisante de ces animaux.

cette liqueur bienfaisante que nous avons dû la force de supporter nos premières fatigues. L'exactitude avec laquelle ces misérables Musulmans suivaient les préceptes de leur loi, les empêchait de boire du vin ; nous dûmes regarder cette circonstance comme très-heureuse. Aussi, M. Chaumeau leur ayant proposé d'en goûter, nous lui reprochâmes cette imprudence, comme pouvant compromettre notre sort.

Mais s'ils ne buvaient pas notre vin, ils prenaient impitoyablement le peu d'eau qui s'était trouvée encore sur le navire, et voulaient à toute force nous réduire à l'eau saumâtre des environs de la mer. Le capitaine Scheult, en versant, sans qu'on le vît, dans quelques dames-jeannes qui contenaient du vin, une partie de cette eau qu'ils voulaient nous disputer, nous en conserva ainsi, en lui donnant seulement une légère teinte de vin.

On ne peut trop remarquer combien des hommes, aussi brutes que les Ouadlims,

sont observateurs rigoureux des pratiques de leur religion. Par exemple, rien n'aurait pu les engager à manger du porc. Il existait à bord quelques barils de viande salée ; mais comme ils ne savaient pas distinguer celle qui était l'objet de leur aversion, ils s'en rapportaient toujours aveuglément à nos décisions, et ils venaient à chaque instant les uns ou les autres nous consulter, et nous demander si c'était bien du porc ou du bœuf. L'impossibilité de se faire comprendre donnait lieu entre eux et nous à un singulier langage. Ils imitaient, en nous abordant, les cris de ces animaux, et nous étions obligés de leur répondre par la même imitation, soit par le mugissement du bœuf, soit par le grognement du cochon. Ils avaient ce dernier animal en si grande horreur, que souvent, dans la crainte de les exaspérer contre nous, nous fûmes obligés de réprimer le désir que nous éprouvions d'en manger.

Ils étaient loin d'avoir la même aversion pour la farine, qu'ils recherchaient presque

aussi avidement que l'argent, et surtout pour le beurre, dont ils étaient si friands, qu'il devenait toujours entre eux le motif de quelques disputes. A la manière dont ils le mangeaient, on concevait la vivacité de leur goût. J'ai vu cinq ou six de ces sauvages mettre dans un pot, avec moins d'une livre de farine, plus de vingt livres de beurre, en faire une pâtée, la manger à pleines mains, et n'en rien laisser. La jolie Mohéléda elle-même n'était pas étrangère à ces sortes de repas, qu'elle savait au contraire fort bien apprécier.

Cependant, il n'était pas étonnant que des hommes plongés dans un état complet de barbarie donnassent, dans le partage de la cargaison, la préférence aux alimens qui devaient les nourrir, et dédaignassent entièrement les objets les plus précieux. Sous un ciel qui ne leur fournit rien, ils sentaient le besoin des choses de première nécessité, et leur inepte ignorance les empêchait de sentir le prix de celles dont ils n'avaient

aucune idée. Un bouton de nos habits avait autant de valeur à leurs yeux que les diamans qu'ils nous avaient ravis, et j'ai vu pendant plusieurs jours traîner dans le sable pour au moins vingt mille francs des plus belles dentelles, qu'ils n'employèrent à la fin que pour lier des sacs.

La description la plus détaillée ne donnera jamais une idée exacte du spectacle que nous présentait cette plage malheureuse, couverte de tant d'objets que nos ravisseurs avaient dédaignés, et qui nous rappelaient si douloureusement tous les souvenirs de l'Europe. Combien de choses précieuses resteront à jamais enfouies dans ce sable, qui, souvent en mouvement, dérobe bientôt à la vue le dépôt fait à sa surface! Combien d'exemplaires d'ouvrages estimés n'auront jamais de lecteurs! J'ai vu des milliers de volumes d'opinions toutes différentes, que le vent emportait également vers l'intérieur du désert. De tous côtés on découvrait une multitude de let-

tres, et les personnes qui les ont écrites laissent, sans s'en douter, dans ces régions inconnues, le signe de leur existence, et le secret de leurs relations. Parmi les sensations que me fit éprouver ce triste tableau, plusieurs me parurent remarquables par leur singularité. J'aperçus dans le sable, où ils étaient déjà à moitié ensevelis, deux journaux épars au milieu des nombreux papiers qui couvraient le rivage. Un mouvement machinal me porta à les lire. L'un discutait froidement les articles d'un budget. Dans d'autres circonstances j'aurais pu prendre à cette lecture un intérêt quelconque; mais je laisse à penser celui que je pouvais y trouver alors. L'autre rendait compte de la belle représentation d'*Athalie*, que récemment on venait de donner avec tant de pompe à l'Opéra. Je me rappelai aussitôt avec douleur qu'un mois s'était à peine écoulé depuis que moi-même j'avais assisté à ce spectacle, dont j'avais admiré la magni-

ficence. Que de réflexions vinrent alors m'assaillir ! Je jetai tristement ces feuilles à mes pieds ; elles me causaient trop de regrets, par les souvenirs qu'elles me retraçaient, et dans ce moment j'étais aussi étranger à une discussion financière qu'aux plaisirs que j'avais échangés contre tous les maux qui font le tourment de la vie.

Ceux que nous avions soufferts depuis dix jours paraissaient nous menacer d'une fin prochaine, et nous ne supposions pas qu'il fût possible d'en appréhender de plus douloureux. Mais le malheur a ses degrés ; et lorsqu'on se croit parvenu au comble de toutes les misères, on doit redouter encore un avenir plus odieux. Nous allions en faire la cruelle expérience. Le 9 juin environ, après avoir terminé le travail de notre journée, et au moment du partage du butin, Fairry nous fit avancer au milieu du cercle d'Arabes qui se forma autour de nous ; et nous annonça durement qu'on allait nous

séparer. A cette nouvelle inattendue, nous nous récriâmes ; mais ce fut en vain. On se disputa la propriété de nos personnes comme celle des marchandises, c'est-à-dire, au milieu des cris et des hurlemens, et on fit de nous un partage, qu'une plus longue résistance pouvait rendre dangereux. M. Mexia, M. Souza et M. Chalumeau restèrent la propriété de Fairry. M. Scheult devint celle d'un Arabe nommé Mohammed ; et moi, ainsi que le matelot, nous tombâmes au pouvoir de celui que je redoutais le plus, de cet Hamet qui m'avait toujours témoigné tant de haine. Il m'emmena tout de suite à sa tente, et la réception que me fit sa famille me prouva d'abord que je devais regretter mon premier maître. La mère de cet Arabe, dès qu'elle me vit, s'élança sur moi, et me passant vingt fois un couteau sur la gorge, elle me témoigna, avec toute l'expression d'une joie féroce, le plaisir qu'elle éprouverait à m'arracher la vie. Mohéléda, en me voyant suivre mon nouveau maître, paraissait plaindre

le sort qui m'était réservé, et me faisait signe de ne pas aller avec lui, en me répétant qu'il était très-méchant. Je ne l'ignorais pas; mais il fallait encore me résigner dans cette circonstance.

Cette séparation accroissait mes inquiétudes. Le bruit d'un prochain départ circulait parmi les Arabes; le terme du déchargement du navire devait nous le faire regarder comme probable. Il ne paraissait pas possible de rester sans motif dans la partie la plus sauvage de la côte. Ma tête s'exalta de nouveau. Je me voyais obligé de suivre presque seul, dans l'intérieur d'un affreux désert, les maîtres odieux auxquels m'avait livré mon fatal destin. Réuni à mes camarades, je me sentais la force de supporter toutes les épreuves; mais séparé d'eux, je n'en aurais pas eu le courage. N'ayant plus pour compagnon d'infortune que ce pauvre matelot, que plus tard on pouvait encore m'arracher, je pris la résolution, et je crois que rien ne m'en eût fait changer, de me

coucher sur le sable au moment du départ, et de me faire tuer plutôt que de consentir à la plus triste des séparations. Heureusement je ne fus pas soumis à cette dernière épreuve : la Providence, au milieu de notre malheur, devait jeter sur nous un regard favorable.

Le désir que chacun de nous montrait d'être réuni aux autres, lorsque nos travaux étaient terminés, nous ramenait tous les jours vers la tente de Fairry, pour y prendre nos détestables repas. A cet égard, nous trouvions peu d'opposition de la part de nos maîtres, et il nous fut permis de nous réunir pour passer les nuits.

S'il m'était possible de ne pas conserver éternellement le souvenir de la triste journée qui nous assigna des maîtres différens, une circonstance qui me fut particulière me la rappellerait toujours. Hamet avait vu tomber dans la mer une poule que les Arabes, qui fouillaient le bâtiment, avaient fait sortir de la cale, où elle

était cachée depuis plusieurs jours. Le désir d'en devenir possesseur s'empare aussitôt de lui. « Vas la chercher, chrétien, » me crie-t-il avec fureur. Je lui représente que, ne sachant pas nager, je ne puis exécuter son ordre sans courir risque de me noyer. En effet, cette poule était à une grande distance de l'avant du navire, et la mer, très-grosse ce jour-là, brisait avec une grande violence. Le poignard d'Hamet, dont je fus menacé à l'instant, rendit mon observation inutile. La mort, sous une forme ou sous une autre, m'était devenue indifférente; j'affrontai donc ce nouveau péril, et, après avoir bu une assez grande quantité d'eau salée, je fus assez heureux pour réussir suivant l'impérieux désir de mon maître. Je lui rapportai cette poule à moitié noyée : il la prit et la tua avec son couteau, en se tournant vers l'orient. Observateur fidèle de sa loi, il n'eût pas souffert qu'un chrétien y portât la main pour l'égorger; mais une fois tuée, il me la jeta avec mépris au visage, en me faisant signe

de la plumer. Il paraît que le Koran était moins sévère pour cette seconde opération, et je m'en acquittai avec une attention qui m'empêcha de songer à la bizarrerie de ma condition.

Une aussi grande soumission de notre part fit espérer aux Arabes que nous pourrions également parvenir à aller chercher les voiles des mâts de perroquets, que depuis long-temps ils enviaient, et qu'ils n'avaient pu encore se procurer. Ils nous donnèrent à l'instant l'ordre de grimper aux mâts pour les en détacher. Ces misérables supposaient qu'aucun de nous ne devait être étranger à toutes les manœuvres du navire. Dans la position où il se trouvait, le plus intrépide matelot n'aurait pu réussir à les contenter; mais ces hommes, qui ne voyaient en nous que les instrumens passifs de leurs volontés, se montrèrent encore insensibles à nos observations, et trouvèrent le moyen d'y mettre un terme par leurs terribles menaces. J'ignore com-

ment, cette fois, nous eussions pu en éviter les effets, sans le parti que nous prîmes, le seul praticable, d'abattre les mâts, pour obtenir les voiles que le vent agitait à leurs extrémités. Pendant plus de deux heures nous employâmes la hache à coups redoublés : ils tombèrent enfin, mais avec un tel fracas, que je fus saisi de l'effet que produisit le bruit de leur chute, longtemps répété au milieu des monticules de sable, par des échos peut-être ignorés jusqu'alors. Sans doute, pour la première fois, ce silence de tant de siècles avait été troublé. Une commotion si violente et si passagère rendit plus effrayant encore le calme qui lui succéda, et dans lequel fut replongé, peut-être pour jamais, cet épouvantable désert.

Cette opération avait prolongé notre travail habituel fort avant dans la soirée. Plus fatigués encore que les autres jours, nous regagnâmes la tente de Fairry, où nous aimions mieux passer la nuit au milieu des

hideuses créatures qui y couchaient pêle-mêle avec nous, et nous couvraient d'une vermine dévorante, que de rester plus long-temps exposés au froid rigoureux que le voisinage de la mer pouvait rendre mortel. Comme je m'approchais de cette tente, M. Scheult, qui m'avait précédé, me cria, avec un air de satisfaction auquel nous n'étions plus accoutumés : « Venez » donc, approchez ; vous allez voir deux » compatriotes, deux jolies Parisiennes » qu'un malheur semblable au nôtre a » aussi jetées sur cette côte. » J'avoue que ces paroles me firent craindre, de la part de mon malheureux compagnon, les premiers symptômes de la folie. Je porte cependant mes regards vers le lieu qu'il m'indique, et, à mon grand étonnement, j'aperçois, couchées près du feu qu'on allumait tous les soirs à l'entrée de notre tente, deux femmes qui paraissaient s'y chauffer. Ce feu, dont la clarté réfléchissait sur elles, me permit de remarquer l'élégance de leur

mise. Cette élégance convenait si peu à des femmes naufragées, et contrastait d'une manière si singulière avec les lieux sauvages où nous nous trouvions, qu'elle devint l'objet de ma surprise extrême. L'une, autant que je puis me le rappeler, avait une robe de crêpe rose, garnie de fleurs; l'autre une robe de satin blanc, brodée en lames d'argent; et toutes les deux étendues sur le sable, en véritable costume de bal, avaient sur leurs têtes des chapeaux d'une fraîcheur remarquable, surmontés de fort belles plumes artistement arrangées. Je n'avais pu voir encore les figures célestes que me faisaient supposer des ajustemens aussi recherchés; je m'approche davantage, et je vois, à mon grand étonnement, sous ces jolis chapeaux qu'avaient sans doute préparés pour d'autres têtes nos marchandes de modes de Paris, l'horrible Sinné avec son affreuse chevelure, et mon maître Hamet, qui n'était guère moins épouvantable. Si je fus étran-

gement surpris en voyant un spectacle qui offrait le bizarre assemblage des nouveautés enfantées par la mode dans un pays civilisé, avec les airs ridicules de pareils singes, elle s'accrut davantage en observant la tranquillité de ces deux êtres singuliers. Ils s'entretenaient sérieusement de ce qui pouvait les intéresser, et n'avaient attaché aucune intention plaisante à cette mascarade extraordinaire, circonstance qui, à nos yeux, en augmentait beaucoup l'originalité. Ils avaient pris ces vêtemens au hasard, uniquement pour se couvrir, comme d'autres avaient pris nos habits que plusieurs boutonnaient derrière le dos, et nos gilets, qu'ils mettaient quelquefois en place de pantalons.

Pendant le reste de cette soirée nous fûmes moins tourmentés qu'à l'ordinaire, et nous dûmes ce repos passager et inespéré au besoin que l'on eut de nous, ou au moins à l'empressement intéressé que nous montrâmes à être utiles aux Arabes. Plusieurs,

en marchant sur les éclats de verre provenant des bouteilles qu'ils avaient brisées, s'étaient fait aux pieds et aux jambes des blessures assez graves. Persuadés, malgré le mépris que nous leur inspirions, de la supériorité de nos connaissances, ils venaient nous prier de leur donner des soins, et cette soirée fut uniquement employée à les panser les uns après les autres; ceux même qui n'avaient absolument rien voulaient passer par nos mains. Ils nous entouraient en criant : *Tabib, tabib* (Docteur, docteur), et nous indiquaient, en faisant des contorsions plus ridicules les unes que les autres, les maux divers qu'ils paraissaient ressentir. Voulant tourner à notre profit cette circonstance, en leur prodiguant des secours dont ils ne furent jamais reconnaissans, nous cherchâmes, avec la qualité de docteur qu'ils nous accordaient si facilement, à nous donner le plus d'importance possible. Chacun de nous faisait sa cure; mais le remède était commun. Une

bouteille d'eau de lavande que l'on trouva sur le rivage, et qu'ils avaient dédaignée, nous parut propre à devenir un remède général. Tant qu'elle dura, elle fut employée pour toutes les maladies, et notre réputation de médecins (1), que nous commençâmes

(1) Non-seulement ces hommes simples voyaient en nous des médecins, mais ils nous donnaient toutes les qualités, suivant leurs besoins. Ils nous croyaient la science infuse. Brisaient-ils une montre, une harpe, ou toute autre chose, ils venaient ensuite nous ordonner tranquillement de rétablir chaque objet dans son premier état, et ils regardaient l'impossibilité où nous étions de les contenter, comme absolument dépendante de notre volonté. Leur ignorance nous rendait les arbitres de la valeur des objets qu'ils venaient à chaque instant nous faire estimer : et leur phrase banale, dont ils nous étourdissaient continuellement, et les enfans surtout à leur exemple, était toujours, en nous mettant sous les yeux ce qu'ils voulaient nous faire apprécier : *Bono o alla fonti* (bon ou mauvais). Ennuyés souvent de ces ques-

dès lors à établir, nous précéda plus tard, et devint, dans une autre position, par des consultations multipliées à l'infini, la cause de bien des ennuis.

---

tions répétées à satiété, nous répondions quelquefois avec indifférence et sans examen; mais plusieurs, malgré leur simplicité ordinaire, eurent la finesse de nous faire observer, après nous avoir représenté différentes fois les mêmes objets, que nos jugemens n'avaient pas toujours été les mêmes.

CHAPITRE V.

Arrivée d'Arabes Bédouins ou Monslemines. — Leur extérieur distingué. — Prière des Musulmans dans le désert. — Les Monslemines prennent part au butin des Ouadlims. — Incendie du navire. — Un bâtiment s'approche de la côte; espoir momentané. — Les naufragés partent avec le chef des Monslemines.

La journée du lendemain devait nous offrir un spectacle nouveau. Le 10 juin, au matin, la scène, relativement aux acteurs, changea en partie. Les premiers rayons du soleil doraient à peine les collines de sable qui formaient la moitié de notre horizon, que nous apercevons des troupes d'Arabes Bédouins qui en descendent et se dirigent de notre côté. Le vif éclat de leurs armes, qui réfléchissent les rayons du soleil, les découvre dans l'éloignement, et la vitesse de leurs chameaux les a bientôt amenés parmi nous.

Chaque chameau portait deux Arabes. Le premier, assis sur une petite selle à la manière des femmes en Europe, conduisait sa monture au moyen d'une corde fixée par un anneau à une narine de l'animal ; le second, dans la position ordinaire d'un homme à cheval, était en croupe derrière son compagnon, et ne s'en trouvait séparé que par son fusil, qu'il tenait horizontalement devant lui. Tous ces chameaux arrivaient successivement au grand trot, s'arrêtaient subitement, et, en s'agenouillant avec lenteur, déposaient leurs maîtres, qui leur mettaient aussitôt des entraves aux jambes pour les empêcher de s'éloigner.

Ces différentes troupes, au nombre d'environ une douzaine, et composées chacune de dix à douze Arabes, prirent position les unes après les autres. Des chameaux de charge arrivèrent ensuite (1), et avant la

(1) Ces Arabes venaient de chercher, pour leurs familles, des graines du désert. Ils avaient été dans

fin de la journée les lieux qui nous environnaient avaient tout-à-fait pris l'aspect d'un camp.

Le sentiment de notre malheur fit place un instant à la surprise que nous causa la vue de ces hommes, remarquables par l'extérieur le plus noble et le plus imposant; et, sans rien préjuger sur le nouveau sort qui pouvait nous attendre, nous les considérions avec la plus grande attention. Leur vêtement, qui consistait dans un haïque, espèce de couverture en laine blanche qui se drapait parfaitement, nous frappa, surtout par la noblesse qu'il donnait à leur maintien. Plusieurs se distinguaient par les traits les plus réguliers, par la beauté de leurs barbes, et celle de

---

les environs du cap Bojador, où on en trouve abondamment. En revenant de leur expédition, la nouvelle de notre naufrage était parvenue jusqu'à eux, et l'espoir d'en partager le profit les avait engagés à se détourner de leur route.

leurs cheveux entièrement semblables aux nôtres ; mais ce qui m'étonna davantage, ce fut leur teint, qui me parut moins basané que celui de la plupart des habitans des provinces méridionales de l'Espagne que j'avais eu l'occasion d'observer.

Ces Arabes, dont la figure contrastait d'une manière si frappante avec celle des Ouadlims, n'étaient autres que ces Monslemines, si redoutés des derniers. Leur arrivée jeta parmi nos maîtres une sombre terreur, mais leur nombre ne permit pas de leur résister ; les Ouadlims leur firent au contraire, malgré la répugnance qu'ils ne pouvaient déguiser, un accueil qui ne laissait pas d'être accompagné des signes d'un certain respect, et du sentiment de leur infériorité. Ils appréhendaient l'obligation d'un partage, auquel pour eux il était douloureux de consentir. Ils furent en effet obligés de s'y soumettre, pour la portion des marchandises qu'ils n'avaient pas eu le temps d'enterrer, et pour celle qui

se trouvait encore sur le navire. Quelques jours auparavant ils se seraient défendus jusqu'à la mort plutôt que d'y consentir ; mais ils devaient éprouver une vive satisfaction d'avoir enfoui dans le désert les trois quarts de la cargaison, et c'est le seul motif, ce me semble, qui peut expliquer une résignation que leurs premières dispositions étaient loin d'annoncer.

Aussitôt que les Monslemines eurent fini les préparatifs de leur installation, ils se disposèrent à faire leur prière. Les diverses troupes se réunirent toutes sur une même ligne, et celui qui paraissait le chef principal s'étant mis à la tête, quelques pas en avant, s'écria plusieurs fois à haute voix : *Allah akbar* (Dieu est grand). Tous les Arabes alors, dans un silence respectueux, firent leurs ablutions avec le sable, et se prosternèrent en même temps vers l'orient. Nos sauvages eux-mêmes, formant une troupe différente, se prosternaient également, leurs femmes, qui ne peuvent

se mêler avec eux, se tenaient à l'écart près des tentes, et s'inclinaient aussi avec recueillement. Ainsi, de tous côtés autour de nous, les hommes les plus barbares adressaient leurs prières à Dieu; et nous, chrétiens et malheureux, nous ne pouvions que prier intérieurement : nous n'osions implorer ostensiblement la Providence, notre unique appui, et nous devions paraître insensibles à la solennité d'un spectacle qui nous touchait si vivement. Aussi long-temps que je vivrai j'entendrai toujours la voix sonore de ce chef des Monslemines, troublant le silence du désert pour appeler à la prière, et le recueillement de ces hommes encore sauvages ne cessera jamais d'être l'objet de mon étonnement. Les hommages rendus à la Divinité sont toujours empreints du caractère de sa grandeur; mais combien ils deviennent plus imposans quand ils lui sont offerts dans les lieux les plus arides de la nature, par des hommes réunis sans

autel, et invoquant respectueusement le nom du Créateur au milieu du vaste temple qui annonce le mieux sa toute-puissance et sa majesté !

Ce spectacle me fit espérer, je l'avoue, un traitement plus favorable de la part des nouveaux venus. Il me sembla qu'une religion, même différente de la nôtre, devait inspirer un sentiment de compassion pour nous. Je fus bientôt détrompé. La prière générale ne fut pas plus tôt terminée, que nous devînmes l'objet de leurs insultes, et nous eûmes une peine infinie à éviter de leur part le dépouillement le plus absolu.

Leur chef, auquel ils témoignaient une grande déférence, interposa cependant son autorité, et nous délivra, pour moment, du supplice que nous faisait éprouver leur présence importune. Ce chef s'appelait Sidy Hamet. Son procédé nous inspira, dans cette circonstance, une confiance qu'une conduite bien différente devait ensuite faire dispa-

raître de notre esprit. Dans les premiers temps de notre connaissance, s'il ne parvint pas toujours à faire cesser les persécutions que nous éprouvions, il se dispensa au moins d'y prendre part.

Sidy Hamet était déjà connu de nos maîtres, et son pouvoir s'étendait au loin dans le désert. La réputation qu'il s'était faite comme *Talbe*, ou prêtre de la loi, par une étude particulière du Koran, lui attirait, même parmi les peuplades les plus sauvages et ennemies de la sienne, les signes d'un respect que les Ouadlims n'avaient pas pour les autres Monslemines. On voulut nous faire sentir que nous lui en devions aussi témoigner davantage; et Mohéléda, qui s'aperçut que nous n'avions pas pour lui la déférence qu'il méritait à ses yeux, trouva le moyen de nous le faire comprendre. Outre la part considérable qu'on lui accorda dans le butin que s'adjugèrent les Monslemines, on s'empressa d'offrir à Sidy Hamet quelques présens, à titre d'hommage. Parmi ces présens

se trouvèrent nos montres, et une très-belle longue-vue qui m'avait appartenu.

Le navire, à peu près vide, ne devait plus beaucoup tenter les Monslemines; cependant ils en écartèrent les premiers possesseurs, et se précipitèrent avec des cris de joie sur les restes de ce malheureux bâtiment, et sur les nombreux débris qui couvraient déjà le rivage. La cale, presque entièrement remplie par l'eau de la mer, contenait encore plus de cinq mille bouteilles de vin; mais aussi insensibles à cette découverte que les Ouadlims, ils résolurent, pour en obtenir le cuivre et les ferremens, de mettre le feu à la carcasse du navire, dont les mâts avaient déjà été incendiés.

Cette dernière et triste expédition devait avoir lieu le lendemain. A la pointe du jour, on nous fit lever, et on nous força de mettre le feu nous-mêmes à notre bâtiment.

Vers le soir, les flammes s'élevèrent en tourbillons de la chambre où il avait été mis, et s'élancèrent dans les airs, au milieu des

cris de joie, que faisait redoubler la douleur que nous ne pouvions déguiser. Quelle fut encore cruelle cette nuit, dont une affreuse lumière éclaira les bruyans transports, et montra à des êtres toujours insensibles les larmes que nous versions ! Ce n'était cependant pas une nouvelle perte à déplorer; déjà nous avions acquis la conviction que ce navire ne pouvait plus nous offrir aucunes ressources, même par ses débris. Mais l'habitude de le voir, nous le faisait en quelque sorte regarder comme un compagnon. Sa vue semblait, par le souvenir d'un trajet assez rapide, diminuer la distance qui nous séparait de notre pays. Quand il eut cessé d'exister, quand tout, jusqu'à la dernière planche, fut devenu la proie des flammes, et qu'il ne resta plus de vestiges de notre naufrage, le retour me parut impossible, et notre perte certaine.

Le jour suivant le navire brûlait encore; l'incendie avait un foyer plus grand que la veille, et avait, à la même heure, gagné l'in-

térieur de la cale. Couché sur le bord du rivage, j'en considérais tristement les progrès. M. Chalumeau, qui était à côté de moi, me prend tout à coup les mains, et, avec une agitation que je ne comprends pas d'abord, me dit à voix basse : « Ne parlez pas, ne » témoignez surtout aucune surprise, mais » regardez. Voyez-vous ce bâtiment qui vient » droit à nous ? » Mes yeux se portent à l'instant sur l'océan, et à travers les tourbillons de fumée qui s'élevaient de notre navire, j'aperçois, à environ deux lieues, un bâtiment qui s'avance à pleines voiles, le cap sur la côte. A cette vue tout mon sang se retire vers le cœur, et un saisissement extraordinaire agite tous mes membres. L'espoir que j'avais perdu rentre dans mon âme, et tous les deux, tremblans d'émotion, nous détournons les yeux vers le désert, pour ne pas éveiller les soupçons, par une attention trop marquée. Sans doute, disions-nous, notre équipage n'a pas péri ; il aura rencontré en mer un navire, il aura parlé

de notre malheur, et on vient nous secourir. Comme on se fait facilement illusion ! comme on est porté à croire ce qu'on désire avec tant d'ardeur ! Si la sensation qui nous reporta si passagèrement vers le bonheur fut un véritable délire, je laisse à penser quelle impression nous causa le moment où nous fûmes détrompés. Non, la mort, ne m'eût pas fait autant de mal !... Ce navire, que nous avions supposé pour nous, changea bientôt de direction, et nous enleva un espoir trop facilement conçu. Il s'éloigna tranquillement avec un vent favorable sans que les personnes qui étaient à son bord, aient pu se douter qu'elles laissaient sur une côte, qu'elles avaient presque abordée, les êtres les plus malheureux, et que ces malheureux, étaient peut-être des compatriotes, et même des amis.

En réfléchissant, nous eussions été convaincus de l'impossibilité d'échapper aux mains qui nous retenaient en leur pouvoir; toutes les flottes du monde n'auraient pu

nous en tirer, puisque la côte, comme je l'ai déjà dit, est presque toujours inabordable.

Il nous semblait cependant que nous devions bientôt voir un terme quelconque à nos incertitudes, ou du moins ne pas rester dans le même lieu. Le motif qui nous avait retenus jusqu'alors sur le rivage n'existait plus, et, à nos yeux, nous ne devenions qu'une charge inutile pour des hommes qui n'avaient plus de travail à nous donner.

Depuis l'arrivée des Monslemines, on nous étourdissait plus souvent encore du mot de *Soueïrah* (1); mais toujours avec tant de fureur, que nous ne pouvions y attacher aucun espoir. Cependant ce mot devenait pour nous le sujet de bien des interprétations; aucune de celles que nous lui donnions ne nous satisfaisait. M. Souza, traduisant littéralement, et supposant

(1) Plus tard on connaîtra la signification de ce mot.

de l'analogie entre ce mot et le français, nous assurait très-sérieusement que *Soueïrah* voulait dire : *Nous partirons ce soir.* Une aussi singulière explication excita parmi nous un mouvement de cette gaieté nationale que nous retrouvâmes quelquefois au milieu de nos plus cruels tourmens. Je me rappelle que, dans le moment de la plus vive douleur, cherchant en vain le moyen d'amener les Arabes à des traitemens moins révoltans, nous dîmes à M. Chalumeau que nous n'avions plus d'espoir qu'en lui, que Mohéléda l'aimait, et qu'il devait la demander en mariage et se faire musulman, pour nous procurer un sort plus favorable.

Mais cette gaieté, qui ne faisait qu'effleurer nos lèvres, était bien loin de se trouver dans nos cœurs. Un instant après avoir fait cette plaisanterie, M. Scheult, ayant trouvé sur le sable une petite bouteille d'opium, provenant d'une pharmacie qui m'avait appartenu, me dit avec un

grand contentement : « Voyez, j'ai enfin » le remède à tous mes maux ; je ne veux » plus m'en séparer, et j'en ferai usage » si on doit m'abandonner dans le désert. » Son bonheur me fit envie. Je réclamai vivement cet opium comme une propriété, et certainement avec plus d'intérêt qu'on n'en met à disputer l'héritage le plus précieux. Sa résistance donna lieu à une querelle qui, pendant notre disgrâce, a été la seule entre nous. Elle se termina par l'accord que nous fîmes de partager, dans l'occasion, un poison qui pouvait diminuer nos souffrances, si on voulait nous donner la mort avec cruauté, ou nous la faire craindre par un horrible abandon.

Nous devions être au 16 de juin. Il y avait dix-huit jours que nous nous trouvions réduits à cet état de misère sur le lieu même de notre naufrage. Il nous semblait que plus d'un mois s'était déjà écoulé. Le calcul du temps nous était devenu si indifférent, que ce n'est que plus

tard que nous avons pu rectifier nos erreurs ; nous n'attachions aucun intérêt à compter des jours marqués seulement par nos douleurs, et que nous devions regarder comme les derniers de notre vie (1). On peut se figurer l'état d'abattement où était réduit chacun de nous ; et, cependant, si on se rappelle nos fatigues excessives, et notre misérable nourriture, on le croira plus grand encore qu'il ne l'était réellement. Le peu de force que nous conservions me paraissait extraordinaire, et je devais surtout m'en étonner pour moi, qu'une santé assez habituellement mauvaise semblait rendre peu susceptible de résister à d'aussi rudes épreuves. M. Mexia seul commençait à nous causer une véritable inquiétude. Il montrait peut-être plus

(1) Dans le cours de cette relation j'indiquerai exactement les événemens de chaque jour ; mais ce n'est qu'après notre délivrance qu'il m'a été possible d'établir cette régularité.

de courage et de résignation qu'aucun de nous ; mais, éprouvant des douleurs qui faisaient craindre qu'il ne pût marcher, je redoutais pour lui le moment, qui pouvait arriver, d'un prochain départ.

Le mouvement qui régnait autour de nous le rendait probable; au moins une détermination allait être prise à notre égard. Une vive agitation, que nous jugions relative à nous par l'attention continuelle dont nous étions l'objet, se manifestait de nouveau parmi les Quadlims. De fréquentes disputes avaient lieu entre eux et les Monslemines. Ces derniers, et particulièrement leur chef, devenaient menaçans, et paraissaient évidemment disputer notre possession. Au coucher du soleil, un moment après la prière, tous les Arabes prirent leurs armes, et, à une certaine distance de la tente qui nous servait d'abri, tinrent un conseil général, qui dura la nuit entière, au milieu des cris et des vociférations de tous genres.

La certitude d'être la cause de ce tumulte augmenta, cette nuit, l'inquiétude qui ne nous abandonnait jamais. Quelle décision allait-on prendre enfin? allions-nous devenir les victimes d'une rixe dont nous serions l'objet? Je ne savais qu'en penser. L'impossibilité de comprendre encore (1) des sons proférés avec l'apparence de la fureur, ne me permettait pas de présager l'avenir qui nous était réservé; mais je le supposais toujours affreux. Je redoutais surtout le partage qu'on pouvait encore faire de nous, et la crainte d'une séparation me glaçait d'effroi. Heureusement il n'en fut rien, et la détermination à laquelle on s'arrêta fut commune à tous.

Le 17, à la petite pointe du jour, les Ouadlims et les Monslemines, qui paraissaient s'être accordés, accoururent en foule à l'entrée de notre tente, et nous annon-

(1) Ce ne fut qu'un peu plus tard que je pus commencer à saisir le sens de quelques mots.

cèrent que nous allions partir avec Sidy Hamet. Ce chef se présenta en effet, quelques instans après, et nous ordonna de le suivre. Étions-nous devenus sa propriété, par l'achat qu'il avait fait de nous, ainsi que plus tard lui-même m'en a donné l'assurance? nous enlevait-il de vive force, ce que je suis assez fondé à croire? A cet égard, je n'ai jamais eu de données bien certaines; mais le résultat pour nous était le même, et nous nous apprêtâmes à un départ dont le souvenir me sera toujours présent, seulement par la singulière facilité avec laquelle nous en fîmes les tristes préparatifs.

Notre plus grand embarras fut assurément de nous mettre debout. M. Mexia était si faible, qu'il pouvait à peine se tenir sur ses pieds. Je vois encore le moment où le barbare Mohiet lui ordonna brusquement de se lever pour se disposer à partir. Il accompagna cette dernière injonction d'un acte de violence, en lui prenant de force un manteau qu'il avait conservé, ce qui le laissa dans un

dénûment presque complet (1). M. Mexia ne paraissait pas en état de supporter la marche; depuis quinze jours il n'avait pas quitté la place où il s'était couché, et, maigri par les douleurs les plus aiguës, il était tellement changé, qu'il nous faisait plutôt l'effet d'un squelette que d'un homme.

Nous avions l'espoir que nous pourrions monter sur des chameaux, mais on ne nous le permit pas. Sidy Hamet partait presque seul avec nous; il devait être accompagné uniquement d'un autre Monslemine, et de trois jeunes gens d'environ quatorze à quinze

(1) Si nous ne fûmes pas entièrement dépouillés de nos habits par les Ouadlims, nous n'avons dû ce bonheur qu'à la quantité de vêtemens de tous genres qu'ils trouvèrent sur le bâtiment. Elle leur parut sans doute suffisante; mais des naufragés qui tomberaient entre les mains de ces sauvages sans offrir le même avantage seraient mis nus immédiatement.

ans. Il laissait sa troupe en arrière, pour terminer, à ce qu'il nous sembla, les partages qui n'étaient pas encore entièrement faits, et n'emmenait avec lui que trois chameaux. L'un était sa monture, et les deux autres étaient destinés à porter les bagages qui lui appartenaient. On nous accorda seulement la faveur de placer, sur un de ces derniers chameaux, deux sacs, qui contenaient quelques débris de biscuit déjà moisi, une petite quantité de farine, et un morceau de lard de deux ou trois livres, que nous trouvâmes dans le sable, où il avait roulé plusieurs jours. Nous pûmes encore charger, mais après de grands débats et de nombreuses prières, deux dames-jeannes, à moitié pleines de l'excellent vin dont l'usage avait pu seul nous empêcher de succomber à tant de privations.

Nous allions donc partir; mais c'était sans savoir le but de notre voyage, et sans connaître les desseins que l'on pouvait avoir sur nous. Toujours l'avenir devait être voilé

à nos yeux, et les incertitudes et les anxiétés devaient accompagner tous nos pas.

Les mauvais traitemens de nos premiers maîtres ne nous empêchèrent pas de leur exprimer nos adieux; au milieu des craintes, que nous avions sur le sort qui nous était réservé, nous cherchions encore à exciter leur intérêt, et nous paraissions en quelque sorte implorer leur pitié pour les détourner, s'ils avaient dû la prendre, d'une résolution qui pouvait nous être funeste. Mais ils reçurent ces adieux avec l'insensibilité qu'ils nous avaient toujours témoignée. Par un rire insultant, ils parurent nous présager de nouveaux malheurs, et Mohéléda elle-même nous vit partir avec une froide indifférence.

Sidy Hamet, n'ayant plus rien qui le retînt, nous donna l'ordre de nous mettre en route. Nous nous éloignâmes donc tristement, en jetant un dernier regard sur cette plage malheureuse, où nous n'avions pas encore épuisé tous les genres de douleurs.

CHAPITRE VI.

Marche dans le désert à peu de distance de la mer. — M. Cochelet retrouve des papiers qui l'intéressent. — Un de ses compagnons est prêt de succomber à ses douleurs. — On le place sur un chameau. — Continuation du voyage. — Fatigues inouïes dans les sables mouvans. — Manque absolu d'eau. — On creuse le sable et l'on trouve une source. — Nouvelles peines ; état inquiétant de M. Souza. — On revient vers la mer.

Notre marche ressemblait au plus lugubre convoi ; incertains sur la direction qu'on allait nous faire prendre, nous avions tous l'attitude du désespoir, et nous observions le plus morne silence. Chacun de nous, à l'exception de M. Mexia, qui n'aurait pas eu la force de les porter, avait attaché à une corde, et suspendu à son cou, deux bouteilles de vin de Frontignan, que nous

avions pu sauver, et qui devaient servir pour les premiers besoins. Nous espérions aussi que ces bouteilles nous seraient utiles plus tard, si nous avions le bonheur de rencontrer de l'eau; aussi nous les portions avec la plus grande attention, ayant bien soin de les soutenir avec nos mains, dans la crainte de les voir se briser en s'entrechoquant. Si nous n'étions pas, en commençant ce pénible voyage, dans un état de parfaite nudité, peu s'en fallait. Ce qui manquait à l'un, l'autre pouvait l'avoir, et entre nous six, je crois que nous aurions eu de la peine à réunir un habillement complet.

Heureusement le dédain qu'on avait montré pour nos chapeaux nous en conservait la possession. Nous ne pouvions trop apprécier un semblable bonheur, lorsque nous allions avoir à braver l'ardeur d'un soleil insupportable. Mais si notre tête se trouvait à l'abri, combien nous avions à regretter, pour nos pieds, le même avantage! Nous

avions tous des chaussures pitoyables, et il était facile de prévoir le moment où elles nous manqueraient entièrement.

A peu de distance du rivage, il fallut d'abord gravir sur une colline; une fois arrivés sur cette hauteur, nous aperçûmes avec effroi la plaine sablonneuse à travers laquelle nous devions nous frayer un chemin. Dans cet endroit Sidy Hamet nous fit faire une halte, et s'éloigna d'environ deux cents toises de nous, pour enfouir, dans un emplacement qu'il remarquait, quelques objets qu'il ne voulait pas emporter avec lui. Je profitai de son absence pour examiner des papiers que le vent avait apportés à la place même où nous étions arrêtés. Quelle fut ma surprise quand j'aperçus parmi eux mon extrait de baptême, mon passe-port, les deux dernières lettres que m'avait écrites ma famille, en faisant des voeux pour mon voyage, et une autre lettre de M. le marquis de Marialva, qui me recommandait, avec un intérêt dont je suis reconnaissant, au premier ministre

du roi de Portugal et du Brésil ! Retrouver mon acte de naissance d'une manière aussi imprévue, n'était-ce pas un présage certain d'échapper à la mort qui menaçait de nous frapper ? C'était, pour ainsi dire, renaître une seconde fois. Momentanément, j'acceptai cet augure favorable, et ramassai avec empressement ces papiers si miraculeusement offerts à ma vue. Dans cet instant tout espoir ne me parut pas perdu. Les vœux de ma famille me parvenaient dans les lieux les plus sauvages du désert, et la lettre qui s'intéressait à l'entreprise que j'avais projetée m'annonçait que je pourrais peut-être un jour la couronner par le succès. Ayant fait un paquet de ces papiers, dont plusieurs pouvaient m'être encore utiles, je le plaçai dans le fond de mon chapeau, ainsi qu'un crayon que j'avais emporté, sans prévoir l'usage que par la suite je devais en faire. Ces objets, et quelques diamans cachés, avec le secours de mes compagnons, dans les vêtemens que nous

conservions encore, étaient tout ce que je sauvai des débris de mon naufrage (1).

Sidy Hamet, qui avait été absent près d'une demi-heure, revint vers nous, et nous fit remettre en marche aussitôt. Il était environ dix heures. Nous continuâmes notre route jusqu'à midi, à une certaine distance les uns des autres, et toujours sans proférer une seule parole. Nous chassions devant nous les trois chameaux dont on nous avait abandonné la conduite, et nos guides chantaient par momens, en prenant des intonations différentes, qui accéléraient ou ralentissaient leur marche. M. Mexia était déjà resté en arrière ; je voyais l'impossibilité où il se trouvait de

(1) Le capitaine Scheult ramassa également dans le désert un morceau de la carte d'Afrique, qui avait été déchirée. Ce morceau de carte représentait les lieux où nous avons fait naufrage. Je l'ai emporté avec moi, et je le conserve précieusement.

continuer une route aussi pénible. Persuadé qu'il allait succomber le premier je n'osais plus me retourner pour le voir, et je craignais de jeter encore mes yeux sur lui. Je l'entends tout à coup s'écrier d'une voix plaintive : « Abandonnez-moi, » mes camarades, il ne m'est plus pos- » sible d'avancer. » Nous nous arrêtons aussitôt, et, en nous retournant, nous le voyons tomber sur le sable, en exprimant les signes d'un violent désespoir. Désespérés nous-mêmes d'un pareil événement, nous allons tout de suite vers lui, et nous l'engageons à faire ses efforts pour se relever. « Comment le pourrai-je ? nous » répondit-il ; je n'ai plus aucune force, » et je souffre des douleurs inouïes. » Il se coucha alors entièrement sur le sable, et, avec une sombre résignation, il ajouta : « Allez, mes amis, je le vois bien, ce » désert sera mon tombeau. Laissez-moi, » éloignez-vous ; évitez, si vous le pouvez, » le triste sort auquel rien ne peut plus

» me soustraire maintenant. Qu'il est af-
» freux de périr dans un pareil pays ! »

Il ne nous était pas possible de consentir à un aussi cruel abandon. Nous nous devions des secours réciproques jusqu'au dernier moment ; mais encore fallait-il trouver le moyen de sortir de l'embarras dans lequel nous plongeait cette affreuse circonstance. Sidy Hamet, qui en était peu touché, voulait aller en avant. Nous le suppliâmes de laisser monter, sur un des chameaux, notre malheureux compagnon. Il refusa d'abord, et n'y consentit enfin qu'à la condition que nous verserions, pour diminuer la charge du chameau, une partie du vin que nous emportions avec nous. Nous ne pouvions alors regarder comme un sacrifice ce qui en était un bien réel, et nous nous empressâmes d'exécuter avec joie ce qu'il exigeait si impérieusement. M. Mexia, placé avec peine sur une monture nouvelle pour lui, eut beaucoup à souffrir, mais il put du moins continuer un voyage dont

le terme nous effrayait pour lui. Nous marchâmes au nord-est jusqu'à cinq heures du soir, et, après avoir parcouru environ six lieues dans toute notre journée, nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, près d'une tente que nous aperçûmes au milieu de quelques broussailles. Ces buissons, les premiers qui s'offraient à notre vue, perçaient le sable avec peine, et s'élevaient tout au plus à un pied et demi de hauteur. La tente, entourée de cinq ou six chèvres qui avaient à peine le souffle, était, à ce que Sidy Hamet me fit entendre, la propriété de Hamet, mon ancien maître. Elle n'était, pendant l'absence de ce dernier, occupée que par des femmes et des enfans qui auraient bien eu le désir de nous maltraiter, mais qui ne l'osaient, parce que nous nous trouvions dans une position à ne pas craindre leurs insultes. Nos conducteurs se couchèrent à quelques pas de la tente, au milieu des sacs et des bâts qu'ils avaient opposés au vent, qui nous promettait une

nuit assez froide. Nous imitâmes leur exemple, après avoir mangé un morceau de notre biscuit et bu un peu de vin. Vers minuit, apercevant que Sidy Hamet avait à la main une écuellée de lait, je lui en demandai. Il consentit à m'en donner ; mais ce fut après en avoir bu à peu près la totalité, et avoir rempli le vase, qu'il me passa, avec l'eau saumâtre que nous connaissions déjà. Cette boisson, que nous avait fait désirer notre altération extrême, fut bien loin de nous paraître agréable.

Le 18, au point du jour, Sidy Hamet nous ordonna d'amener les chameaux, qui, ayant chacun des entraves à une jambe, s'étaient fort peu éloignés. Nous l'aidâmes ensuite à les charger. L'habitude nous avait déjà rendu cette corvée familière ; mais un des chameaux, encore très-jeune, et qui n'était pas complétement dressé, nous donnait une peine infinie. Au moment de lui mettre la charge, il fallait que l'un de nous lui tînt la tête fortement appuyée sur

le sable ; alors souvent il voulait nous mordre, et, quelquefois, il se relevait avec violence et échappait à tous nos efforts. Ce manége, répété à plusieurs reprises, provoquait fréquemment les rires de nos conducteurs ; mais les cris de cet animal étaient si forts, et produisaient un tel effet au milieu de la solitude où nous étions ; que bien sûrement, dans l'éloignement, et sans en connaître la cause, ils auraient inspiré une véritable épouvante.

Il était six heures quand nous nous mîmes en route. Nous suivîmes la même direction que la veille, c'est-à-dire, celle du nord-est, laissant dans l'est, à environ huit lieues, une chaîne de montagnes peu élevées, qui courait du nord au sud. Jusqu'à neuf heures le chemin ne fut pas extrêmement fatigant ; mais alors nous commençâmes à entrer dans le sable jusqu'aux genoux, et, le soleil prenant toute sa force, je vis le moment où il n'était plus possible à aucun de nous d'avancer. Nous ne nous

arrêtâmes cependant que vers midi ; quel horrible repos ! la marche était peut-être encore préférable. Il semblait que le mouvement devait nous procurer un peu d'air ; mais rester immobile sous un soleil vertical, sans pouvoir, par un peu d'ombre, se dérober à l'ardeur de ses rayons ; chercher en vain, en creusant le sable, une fraîcheur qu'on croit y trouver, et n'y rencontrer qu'un brasier ardent, assurément c'était souffrir mille fois la mort.

Une soif dévorante augmentait l'horreur de cette situation. Nous n'avions pas d'eau. Si nos Arabes en supportaient la privation, pour nous elle devenait déjà un supplice. A chaque instant nous avions recours à notre vin de Frontignan, tellement échauffé dans les vases qui le contenaient, qu'il ne pouvait pas satisfaire l'extrême désir que nous éprouvions d'une boisson rafraîchissante. Ce vin liquoreux soutenait nos forces, mais doublait notre altération. Sidy Hamet nous fit comprendre qu'au cou-

cher du soleil nous trouverions de l'eau en abondance. *El má bezzeïf* (beaucoup d'eau), nous disait-il; et en même temps il nous montrait le soleil perpendiculaire sur sa tête; et reportait sa main vers l'horizon, en nous indiquant le côté du couchant. Cette promesse nous conserva le courage, qui était prêt à nous abandonner, et nous rendit la force de nous remettre en route. Sans l'espoir qui nous était donné, nous nous serions indubitablement rebutés à la vue du spectacle effrayant qui ne tarda pas à se présenter devant nous. Vers les deux heures, un immense précipice de sable nous barra le chemin. Tout passage nous paraît interdit, et l'horizon, au delà de cet abîme, est fermé par des montagnes de ce même sable mouvant, qui paraîtraient presque se confondre avec les nuages, si le ciel, par une pureté remarquable, ne faisait ressortir la variété singulière et bizarre de leurs sommités dessinées par les vents. De même qu'ils amoncèlent la neige

dans d'autres climats, ils avaient donné toutes les formes à ces montagnes qui, toujours prêtes à s'écrouler, étaient menaçantes par leur prodigieuse hauteur.

Jamais je n'aurais pu croire à la possibilité de surmonter cet obstacle imprévu. M. Chalumeau imagine pouvoir fouler impunément un terrain aussi mobile. Au moment où il veut descendre dans le précipice, il se trouve entraîné à une certaine distance par des flots de sable qui commençaient à s'agiter autour de lui. Il eut le bonheur de revenir jusqu'à nous; mais il avait éprouvé un tel saisissement, qu'il nous avoua qu'il s'était cru perdu. Il paraît que des vents impétueux avaient accumulé, en plus grande quantité que de coutume, les sables toujours amoncelés dans ce passage dangereux, car nos conducteurs eux-mêmes restèrent étonnés et saisis de frayeur; la nôtre seule pouvait surpasser celle qu'ils ressentaient, et chacun de nous convint qu'aucun événement

de sa vie ne lui avait jamais inspiré un semblable effroi. Nos chameaux étaient arrêtés sur le bord du précipice, et Sydy Hamet, qui regardait de tous côtés, ne savait trop encore comment nous sortirions de l'embarras où nous nous trouvions. Sans doute il pensa devoir appeler de l'orient, à son secours, la lumière qui lui manquait, car nous le vîmes se mettre en prière avec son compagnon, sur un monticule de sable qui dominait l'abîme où nous allions descendre. Leurs prières accoutumées avaient acquis, dans cette circonstance, un nouveau degré de ferveur, et ils y ajoutaient des espèces de cantiques qu'ils chantaient, en se répondant l'un à l'autre avec les éclats de voix les plus perçans, et une volubilité extraordinaire. L'image de ces deux hommes, prosternés et presque tremblans, implorant un passage à travers ce chaos qui me représentait celui de toute la nature, sera toujours présente à ma pensée.

Après s'être ainsi recommandé à Dieu et au prophète, Sidy Hamet s'aventura dans le passage qui lui parut le moins dangereux, et nous ordonna de le suivre avec les chameaux que guidait Ragel, l'autre Monslemine. A la tête de notre petite caravane, Sidy Hamet nous devançait toujours d'environ cent pas, et examinait de tous côtés les endroits les moins difficiles. Il recherchait surtout les traces d'autres chameaux qui pouvaient nous avoir précédés, et, s'il en découvrait, il se laissait guider par l'empreinte de leurs pas. Il nous fallut plus de trois heures pour traverser ces amas de sable prodigieux. Les chameaux s'abattaient si souvent, que, dans ce trajet, nous fûmes obligés de les décharger plus de dix fois, pour leur donner le moyen de se relever. Cependant quelques places balayées par le vent nous offraient un terrain durci, sur lequel nous marchions avec plus de facilité. Mais ces espèces de sentiers, extrêmement étroits, se trouvaient toujours bordés de ces

montagnes effrayantes dont les sommités, souvent suspendues sur nos têtes, paraissaient prêtes à se détacher. La seule commotion qu'elles recevaient de notre marche, et qu'occasionaient les pas des chameaux, suffisait pour ébranler ces masses redoutables dont la superficie, fluide comme celle de l'eau, ruisselait lentement du sommet à la base. Si un vent violent se fût élevé dans ce passage difficile, notre perte était certaine; nous y trouvions le terme de tous nos maux.

Vers six heures du soir nous sortimes enfin d'un aussi imminent péril; mais notre fatigue était excessive. Nous demandions à grands cris du repos. La différence de notre marche nous avait tous séparés : M. Souza et Affilé étaient derrière nous à une grande distance. Cependant rien n'annonçait encore le moment de la halte, et nous entrions dans une plaine dont l'étendue, s'il fallait la parcourir, n'était pas rassurante. Nos conducteurs, déjà bien loin devant

nous, ne paraissaient faire aucune attention à nos plaintes, ni à la difficulté que nous éprouvions à les suivre. A sept heures nous arrivâmes au pied d'une côte assez escarpée. Nous la montâmes les uns après les autres avec une peine infinie ; mais cet effort fut le dernier ; aucune force au monde n'était capable de nous faire avancer davantage. Haletans, et dans un état d'épuisement inconcevable, nous tombâmes sur le sable en jetant un cri de désespoir. Sidy Hamet revint vers nous pour nous exciter à continuer. Il crut pouvoir nous y engager en nous répétant plusieurs fois : *N'sara el mâ ma câne* (chrétiens, l'eau manque), et en nous promettant qu'un peu plus loin nous en trouverions indubitablement ; mais toutes ses exhortations furent sans effet, et il fut obligé de s'arrêter à l'endroit même où nous étions tombés. Dans cette mortelle journée nous supposions avoir parcouru environ onze lieues. Certes, je ne pouvais pas espérer

qu'il nous serait possible de supporter encore de telles fatigues. J'avais les pieds et les chevilles tout en sang, et le sable qui s'était introduit dans les plaies me faisait souffrir horriblement. Mes compagnons étaient à peu près dans le même état ; et nos chaussures, presque entièrement usées, ne tenaient plus à rien. Notre douleur ne nous empêcha pas cependant de faire notre repas accoutumé. Nous eûmes recours à nos insuffisantes provisions, et je me couchai ensuite avec une tristesse que je n'avais pas encore ressentie à ce point, et qui provenait de la crainte de ne pouvoir le lendemain me relever pour continuer un pareil voyage. Les Arabes firent retentir les lieux qui nous environnaient des mêmes chants que nous avions entendus dans la journée. Ils mangèrent ensuite une espèce de bouillie qu'ils avaient préparée avec de la farine d'orge avant de quitter les lieux du naufrage. Cette bouillie refroidie avait acquis la consistance du pain, et pendant

plusieurs jours, réunie à quelques graines, elle fut leur unique nourriture. La sobriété de ces hommes me parut inconcevable, et l'insouciance apparente avec laquelle ils supportaient les privations ne peut être trop remarquée. Je les ai vus passer deux jours sans prendre aucune boisson, et ils ne mangeaient qu'une seule fois par jour, un instant après le coucher du soleil. Le Ramadan, dans lequel nous commencions à entrer, leur en prescrivait l'obligation. *Goyete te coul* (1) (les enfans peuvent manger), disait Sidy Hamet, mais les Monslemines qui ont de la barbe ne le doivent pas : Dieu le leur défend. Et en même temps, pour nous expliquer davantage sa pensée, il prenait sa barbe d'une main, et nous montrait le ciel de l'autre.

La fraîcheur de la nuit, en diminuant notre altération, nous rendit une partie de

(1) Dans le désert, les Arabes appellent les enfans *goyete* ; à Ouadnoun, *tfail*.

nos forces. Cependant le froid et l'inquiétude me privèrent de sommeil, ainsi que M. Mexia. Nous eûmes lieu de ne pas nous en plaindre : Ragel, qui nous croyait endormis, vint doucement prendre une des dames-jeannes qui contenaient notre vin, et eut le temps d'en verser une partie sur le sable ; il l'eût répandu entièrement, sans nos cris et ceux de nos compagnons, qui, réveillés en sursaut, se plaignirent amèrement, ainsi que nous, d'une action qui allait nous priver de la vie, puisque ce vin était notre unique soutien contre tant de fatigues. L'intention de Ragel était de diminuer la charge du chameau qui le portait, et plusieurs fois les jours suivans, malgré la très-petite quantité qui nous restait de ce vin, il renouvela toujours ses tentatives avec le même motif.

29 *Juin.* — Cette circonstance nous tint éveillés jusqu'au jour, qui ne tarda pas à paraître ; aussitôt les Arabes firent leurs prières, et nous nous mîmes en route. Après

avoir parcouru environ deux lieues, nous aperçûmes, dans un fond sur la gauche, une assez grande étendue d'eau. Notre soif ardente, que la chaleur croissante de la journée renouvelait, nous fit doubler le pas; mais nous fûmes, en arrivant, cruellement trompés : c'était un lac d'eau salée. Nous pouvions être alors tout au plus à cinq lieues de la mer, et la direction que nous suivions, et qui fut celle de la journée, nous menait vers le nord. Désespérés de ne pouvoir rencontrer cette eau tant promise et si désirée, chacun se remit tristement en marche. Le terrain que nous parcourions alors était moins sablonneux que celui de la veille : il était au contraire souvent très-dur, et comme calciné par l'ardeur du soleil. Je remarquai une grande quantité de pierres arrondies, dont plusieurs me parurent de la nature de nos pierres à fusil, et nous pûmes en tirer du feu. Celles qui me frappèrent davantage, et qui se rencontraient également en

abondance, étaient noirâtres et me semblèrent volcaniques. Je ramassai une de ces dernières et la conservai quelques instans ; mais je la jetai bientôt. Dans une position comme la nôtre, un intérêt de ce genre, et des observations qui nous paraissaient sans résultat, ne pouvaient nous occuper que bien passagèrement. Pouvions-nous alors prévoir que nous serions rendus un jour au monde civilisé ?

Vers midi nous aperçûmes une couleuvre ; sa vue nous surprit d'autant plus, qu'aucun reptile n'avait encore frappé nos regards au milieu de ces contrées inanimées, où l'on ne voit jamais dans l'air ni oiseaux ni insectes. A une heure nous entrâmes au milieu de nouvelles montagnes de sable moins élevées que celles de la veille, mais cependant assez effrayantes pour nous donner la crainte de ne pouvoir jamais les franchir avec la soif dévorante à laquelle nous ne pouvions plus résister. La mienne était tellement affreuse, que ma langue

en était entièrement desséchée. Un mouvement devenu machinal me faisait continuellement ouvrir la bouche, dans l'espoir de me rafraîchir par un peu d'air ; mais je n'aspirais au contraire, dans cette atmosphère embrasée, que des bouffées d'une chaleur si terrible, qu'elle n'était propre qu'à me suffoquer. Notre vin, réduit à une petite quantité, et pour lequel nous nous étions *mis* à la ration, ne pouvait plus, par sa nature, servir à nous désaltérer. C'était de l'eau qu'il nous fallait ; sa privation allait nous faire périr misérablement. Il ne me fut bientôt plus possible de faire un pas en avant, et, livré au désespoir, je tombai, épuisé de fatigue, entre deux dunes de sable qui paraissaient devoir me servir de tombeau. Eussions-nous pu jamais prévoir que c'était de la place même où j'attendais la mort au milieu de tant d'angoisses, que nous viendrait le secours qui devait, au contraire, nous rendre à la vie?

Dans cet endroit, un des plus arides du désert, où, sans nos guides, nous devions périr si douloureusement, on reconnaissait seulement, à de nombreux excrémens de chameaux, la preuve d'un passage assez fréquent. C'est là même où Sidy Hamet fit arrêter les siens, en nous disant que nous allions enfin avoir beaucoup d'eau. J'avoue que l'aspect des lieux qui m'environnaient, et leur extrême aridité, me firent d'abord regarder son assurance comme une insulte à notre malheur; mais quand je le vis, avec Ragel et ses autres compagnons, s'occuper à creuser un grand trou dans le sable, une lueur d'espoir vint tempérer mon affreuse douleur. Aucun de nous ne songe plus alors à sa fatigue, et tous, nous nous avançons à l'instant vers le puits que l'on creuse avec activité. Il avait déjà plus de trois pieds de profondeur, et rien n'annonçait encore que d'un sable aussi brûlant il pût jaillir une source consolatrice. Les yeux immobiles, nous attendions, avec plus d'anxiété que

d'espérance, un résultat auquel nous ne pouvions jamais croire. Nous retombions déjà dans un désespoir d'autant plus affreux, qu'il avait été suspendu par un instant d'illusion. Mais la Providence devait encore cette fois veiller sur nous, en nous envoyant le secours que nous cessions d'espérer. Quand le trou fut à peu près profond de quatre pieds et demi, nous aperçûmes une humidité presque insensible qui perçait à travers le sable. A cette vue un cri de reconnaissance s'éleva spontanément parmi nous; la joie succéda à la douleur, et nous éprouvâmes, au milieu de ces lieux arides et sauvages, l'enthousiasme d'un bonheur inconnu jusqu'alors. Nous l'exprimions de mille manières, en nous serrant la main, en nous embrassant. Enfin le malheureux qui, prêt à périr sur l'échafaud, reçoit sa grâce au lieu du coup fatal, peut seul éprouver un pareil délire.

Nous ne savions cependant pas encore si cette eau viendrait avec toute l'abondance

que notre extrême altération rendait désirable. Elle filtrait fort peu et très-lentement, mais après avoir creusé davantage, elle vint en plus grande quantité. Alors nous nous précipitâmes tous à l'instant dans le trou, malgré les Arabes qui voulaient boire les premiers, et commençaient déjà à s'y laver les pieds et les mains. Cette eau, devenue de la boue par le sable qui s'y trouvait mêlé, avait un goût fade qui, dans une autre circonstance, l'eût rendue détestable; mais pour nous elle devint la boisson la plus délicieuse, et nous en bûmes une si prodigieuse quantité, que, chacun de nous, dans la crainte du mal que pouvait produire un tel excès, en faisait la remarque à son voisin, sans cesser pourtant lui-même de boire. Je ne crois pas exagérer en assurant que j'en ai bu six à sept bouteilles pour ma part, et mes compagnons un peu plus ou un peu moins, pendant une halte qui dura environ deux heures.

Tant de bonheur fut troublé par le nou-

velles inquiétudes, bien cruelles quoique passagères. Tandis que nous cherchions à apaiser notre soif, nos conducteurs avaient disparu, et l'on n'apercevait plus les chameaux. Pleins d'effroi, nous montons à l'instant sur un monticule voisin, mais nous ne découvrons rien. Voilà donc les craintes que j'avais toujours conçues, réalisées ! nous sommes donc livrés à l'abandon que j'avais toujours redouté ! Depuis plus d'une demi-heure nous parcourions inutilement des yeux l'étendue de notre immense horizon, quand nous aperçûmes, avec une joie égale à notre effroi momentané, Sidy Hamet debout, à une distance d'environ trois cents toises, et arrangeant tranquillement la charge de son chameau. Pendant la halte que nous avions faite, il avait pris une position derrière les dunes de sable, où les chameaux s'étaient couchés, et il s'était montré insensible à tous les cris que nous avions jetés pour l'appeler.

Il revint peu de temps après vers nous,

avec deux outres qu'il nous ordonna de remplir d'eau ; nous lui obéimes avec tout l'empressement que nous devions naturellement apporter à cette opération destinée à nous garantir de la soif à venir.

Nous nous remîmes en marche vers trois heures. A cinq heures, nous arrivâmes sur les bords de la mer. Le plaisir que nous éprouvâmes à la revoir nous rendit un peu de courage. Son aspect nous rattachait en quelque sorte encore à l'Europe, ou du moins nous rassurait sur les inquiétudes que nous concevions quelquefois, lorsque les Arabes prenaient une direction qui nous ramenait dans l'intérieur du désert.

Cependant M. Souza était indifférent à la vue de l'Océan. Sa fatigue était extrême, et il se vit dans l'impossibilité de continuer à marcher. Ses jambes prodigieusement enflées, et ses pieds tout en sang, attestaient l'excès de ses souffrances. Résigné à périr, il se mit à genoux sur le bord du rivage, en joignant les mains, et nous dit, d'une voix faible et

épuisée, qu'il ne pouvait plus faire un pas, et qu'il voyait bien que sa dernière heure était arrivée. Il nous demanda une bouteille d'eau et un peu de biscuit pour prolonger sa triste existence, et nous supplia de l'abandonner. Ensuite, s'adressant à M. Scheult, avec l'expression d'un désespoir qui nous fit verser des larmes, il ajouta : « Capitaine,
» peut-être reverrez-vous un jour ma femme
» et mes enfans. Dites-leur alors combien
» je suis malheureux de mourir loin d'eux!
» dites-leur aussi que je ne mourrai pas sans
» leur donner ma bénédiction. »

Ce spectacle nous brisait le cœur, mais Sidy Hamet y était insensible. Nous le supplîmes de laisser monter notre malheureux compagnon sur un chameau ; nos prières furent sans effet. Il refusa avec opiniâtreté de nous accorder ce que nous lui demandions avec tant d'instances, et nous ordonna d'avancer (1). Pour le toucher, un de nous

(1) Je ne puis expliquer cette insensibilité à

pensa qu'il fallait lui offrir une des pièces d'or que M. Souza conservait sur lui, et qu'il avait pu soustraire à toutes les recherches, en les mettant dans une paire de bretelles, que les Ouadlims avaient dédaignées (1). Comment refuser son consentement à une pareille proposition ? chacun y accéda, et ce moyen toucha notre insensible Arabe. Mais, comme il nous supposait avec raison entièrement dévalisés, cette offre, qu'il eût mieux valu être dans le cas de ne pas lui faire, devait lui donner l'éveil, et pouvait amener par la suite un dépouillement plus complet.

Une considération de ce genre n'aurait jamais pu nous arrêter, et nous nous applaudissions d'une idée qui nous tirait d'un tel embarras. M. Souza monta donc

---

l'égard d'un homme qui était sa propriété. Comment Sidy Hamet pouvait-il consentir à un abandon si contraire à ses intérêts ?

(1) Ces bretelles contenaient treize demi-portugaises, faisant environ 600 francs.

sur un des chameaux; mais ce pauvre homme était si malade et abattu, que sa faiblesse, jointe à son inexpérience, faillit à être cause de sa mort. Au moment où le chameau, qui était d'une hauteur extraordinaire, se releva par saccade, M. Souza, qui ne s'attendait pas à un aussi rude mouvement, fut lancé à terre avec une extrême violence. Nous le crûmes tué; cependant il n'eut qu'un bras et une main foulés. Nous le replaçâmes sur cette monture peu commode, et il put continuer la route, ainsi que M. Mexia, dont les souffrances continuelles nous faisaient croire la fin prochaine.

Nous n'avions que trop à redouter le moment où ceux de nous qui avaient encore la force de marcher seraient, par une plus grande fatigue, obligés de s'arrêter. Tout l'or que nous avions encore n'aurait pu nous servir, puisqu'il n'y avait plus moyen de monter sur les chameaux. Il fallait donc rester et périr à la place même où nous pou-

vions tomber. Cette idée, qui m'affectait si douloureusement, m'a rendu souvent une force qui était prête à m'abandonner entièrement. Combien de fois, accablé par l'excessive chaleur, ne pouvant plus respirer, et au moment de succomber, n'ai-je pas redoublé mes efforts incroyables, seulement en pensant que chaque pas que je faisais vers le nord diminuait la distance qui me séparait de ma patrie! combien de fois n'ai-je pas craint qu'un abattement funeste ne s'emparât malgré moi de mon âme, et ne rendît insurmontables tl'aussi inconcevables fatigues! Souvent aussi je n'ai dû le mouvement qu'à l'excès de ma souffrance; j'avais la plante des pieds tellement brûlée par ce sable de feu, que l'immobilité par moment n'était pas supportable. Je suis véridique en disant que plusieurs fois j'ai dû marcher malgré moi, éprouvant pour ainsi dire le supplice d'un homme qui se trouverait sur un plancher brûlant, et que la douleur mettrait en mouvement contre sa volonté.

A sept heures nous arrivâmes enfin au terme de cette troisième journée. Nous calculions que nous avions fait au moins dix lieues dans la direction du nord.

Sidy Hamet nous fit camper dans un cimetière situé sur le bord de la mer. Des Arabes, morts sans doute dans ces parties du désert, y étaient enterrés. Des amas de pierres formés sur chaque tombe annonçaient que le nombre des Arabes inhumés dans ce lieu était assez considérable ; comme des collines de sable le dominaient, il parut favorable pour y passer la nuit. Nos guides craignaient une surprise de la part d'autres voyageurs campés dans les environs, et ils pensèrent, au moins je le compris ainsi, avoir trouvé un abri où l'on ne songerait pas à venir les inquiéter.

Le voisinage de la mer nous permit d'y prendre un bain, qui nous remit un peu des fatigues du voyage. Cette position, que la nuit seule devait nous rendre désagréable par le froid qui s'y fit sentir, nous

donna aussi la facilité de manger des coquillages que nous y trouvâmes en assez grande abondance. Nous en composâmes notre seul repas de la journée, en y joignant un peu de biscuit, et environ un verre de vin pour chacun, ration à laquelle nous étions réduits, et dont nous devions bientôt éprouver l'entière et douloureuse privation.

CHAPITRE VII.

Vestiges d'autres naufrages. — Cavernes sur le bord de la mer. — Ravin profond et coupure dans la côte. — Souffrances et désespoir de M. Mexia. — Amas de sel. — Illusion causée par le mirage; son effet. — Source d'eau. — On aperçoit le pays des Monslemines. — Darmousses. — Énéfices, ou graines du désert. — Indice d'habitation. — On arrive au camp de Sidy Hamet. — Importunité des femmes et des enfans. — Description du camp. — Occupations des Arabes. — Hospitalité. — On veut séparer les naufragés. — Voyages des Arabes. — Le camp de Sidy Hamet est levé. — Ce chef reste avec les naufragés.

Le 20 juin, le retour du jour nous fit découvrir, près de l'endroit où nous avions reposé, des débris de bâtiment. Plusieurs mâts repoussés par les vagues étaient encore

sur le rivage, et attestaient, par leur état de dégradation, l'époque reculée du naufrage dont ils provenaient. Ainsi, bien avant nous, d'autres infortunés avaient eu également à combattre, sur cette terre de douleurs, les mêmes tourmens et la même adversité. Mais leur sort n'était plus à déplorer; le temps avait apporté un terme à leurs maux; et nous, encore aux prises avec le malheur, nous ne pouvions prévoir s'il nous serait permis de le braver victorieusement. Plus heureux, peut-être avaient-ils péri au moment même du naufrage. Nous devions le supposer; car, dans ces parages dangereux, la côte, située un peu au sud du cap Noun, se présente sous un aspect si effrayant, que l'on doit croire à l'impossibilité de l'aborder par quelque temps que ce puisse être. Malheur au bâtiment qui s'en approche dans les jours de tempête! Lancé par les vagues furieuses au milieu des cavernes qu'elles se sont creusées sur cette côte redoutable, il doit se perdre et périr infailliblement.

Sidy Hamet nous fit comprendre que nous devions la suivre pendant quelque temps ; cette assurance me causa une véritable joie, et, en calmant momentanément mes inquiétudes ordinaires, me donna le loisir de l'examiner.

A six heures nous nous mîmes en marche pour chercher à gagner le point le plus haut de la côte. Il s'élevait à plus de deux cent cinquante pieds au-dessus de la plage où nous avions passé la nuit. Il nous fallut plus d'une demi-heure pour parvenir à cette élévation, qui nous parut toujours à peu près la même, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, dans tout le prolongement de la côte qui courait au nord-est. Un vent assez fort qui s'éleva nous fit espérer que nous allions être moins tourmentés par la chaleur, et l'agitation qu'il causa à la mer augmenta pour nous l'intérêt du spectacle qui s'offrait à nos yeux. La violence avec laquelle les vagues venaient s'engouffrer dans les flancs de la côte occasionait un bruit sourd qui re-

tentissait même sous nos pas ; car, dans beaucoup de passages, les cavernes creusées ont une profondeur telle, que le terrain sur lequel nous marchions, miné anciennement par les flots, n'avait souvent à sa plus grande hauteur qu'une épaisseur de trois à quatre pieds : et cette superficie, sur laquelle passait notre petite caravane, s'avançant hardiment au-dessus des vagues écumantes et furieuses, présentait assez l'image d'un pont sur l'Océan.

Pendant trois heures nous continuâmes à suivre la même route, qui nous offrait jusqu'alors moins de difficultés que celles des journées précédentes. Le terrain, très-dur et pierreux, présentant une surface plane, nous permettait de marcher plus facilement. Son aridité était toujours celle qui depuis si long-temps fatiguait nos regards. Cependant on remarquait çà et là une petite plante grasse et rampante qui s'élève tout au plus à un pouce et demi au-dessus du sol, et produit un fruit rouge et glutineux de la gros-

leur d'un gros pois. Nous voulûmes en manger, mais nos conducteurs s'y opposèrent, en nous assurant qu'il était dangereux. Sidy Hamet, auquel j'en demandai le nom, l'appelait *Asa*.

Rassurés par l'aspect de l'horizon, qui ne présentait devant nous aucun obstacle, nous marchions avec une vitesse qui ne nous était pas ordinaire, et nous nous en applaudissions. Un précipice se trouve tout à coup à nos pieds et nous barre le chemin. Une coupure d'environ trois cents toises de largeur existe dans la côte, et nous sépare du bord où nous devons aller. Le fond qui formait cette séparation, et dans lequel il était de toute impossibilité de descendre à l'endroit où nous étions, paraissait avoir été le lit d'un fleuve desséché, ou plutôt d'un bras de mer retiré. Bordé des deux côtés par des falaises, qui avaient encore plus d'élévation que la côte le long de l'Océan, ce terrain, de niveau avec ses flots, et abandonné par les eaux, s'étendait à perte de vue dans la

direction de l'est-sud. A cet aspect, j'acquis la conviction que la mer avait occupé, dans des temps très-reculés, les lieux qui nous présentaient cet obstacle imprévu. Leurs bords escarpés, formés partout de rochers creusés ou arrondis, offraient les marques évidentes des ravages des flots qui les avaient battus long-temps.

Il fallait trouver un passage qui nous permît de parvenir au bord opposé. Dans cette intention, nos conducteurs nous dirigèrent, toujours en examinant les endroits les moins difficiles, vers l'est-sud. Après plus d'une heure de recherches, on crut avoir trouvé ce passage, et nous nous apprêtâmes à descendre dans cet enfoncement. Sidy Hamet força M. Mexia et M. Souza d'abandonner leurs montures, et leur ordonna de marcher comme ils pourraient. Ragel chercha encore à découvrir plus loin un endroit moins incommode pour les chameaux. Combien je redoutais, à cause de nos malades, ce passage difficile, qui devait être si fatigant pour

ceux qui n'avaient pas les mêmes maux à supporter ! Descendre ne fut presque rien ; mais, quand il fallut remonter l'autre bord, je crus que jamais cette entreprise ne nous serait possible. M. Mexia, à une grande distance derrière nous, jetait des cris de désespoir, et voulait, par des paroles qui sans être comprises exprimaient la menace, forcer Sidy Hamet à s'arrêter. Dans son intérêt, aussi-bien que dans le nôtre, je revins vers lui, et cherchai à calmer une exaspération malheureusement trop fondée. Je lui représentai que nous n'avions aucun pouvoir sur cet homme ; qu'il fallait absolument faire nos efforts pour le suivre, et surtout craindre de l'irriter. Je lui offris, s'il voyait l'impossibilité d'avancer davantage, et l'absolue nécessité d'un repos, de rester avec lui; mais M. Mexia, presque mourant, n'était plus à même de me comprendre ; mes représentations le courroucèrent, et dans un état de souffrances qui eût arraché des pleurs aux coeurs les plus in-

sensibles, il me cria que c'était moi qui lui faisais verser des larmes de sang dans le désert. Le malheur conduit à l'injustice; mais n'est-elle pas excusable chez l'homme aigri par l'excès de ses peines? et, dans une semblable position, chacun de nous n'eût-il pas également éprouvé une irritation qui fournissait une preuve de plus de la grandeur des maux dont nous étions accablés?

M. Mexia parvint cependant, après avoir monté le bord escarpé avec une peine infinie, à se traîner à un quart de lieue plus loin; et là, heureusement, Sidy Hamet s'arrêta, et nous permit de prendre un peu de repos, que nous goûtâmes un instant à l'ombre de quelques rochers. Pour la première fois nous pouvions donc nous dérober aux rayons de ce soleil brûlant, sous un ciel qui ne nous offrit jamais, pendant quatre mois, aucuns nuages précurseurs de la pluie! Un seul se formait-il, par hasard, au milieu de cette voûte toujours azurée, tous nos vœux alors demandaient un orage. Il ne pleuvra donc

jamais, disions-nous ! et jamais, en effet, une seule goutte d'eau tombée du ciel n'est venue rafraîchir nos lèvres brûlantes.

A trois heures, Ragel nous ayant rejoints avec les chameaux, nous nous remîmes en marche, en abandonnant bientôt le bord de la mer, dont nous nous éloignâmes, le reste de la journée, d'environ deux lieues seulement. A six heures, étant à cette distance de l'Océan, nous trouvâmes, dans des fonds bordés de falaises moins élevées que celles que nous avions passées le matin, des amas considérables d'un très-beau sel. Le terrain sur lequel nous marchions alors cédait sous nos pas, en produisant un certain craquement comme la neige durcie par la gelée. Ces tas, d'un sel très-blanc et bien cristallisé, étaient fort nombreux, et rangés avec une espèce d'ordre et de symétrie. Auprès de la plupart se trouvait déposé, pour mesure, un panier fait en roseau, et ayant à peu près la forme d'un picotin. Sidy Hamet me fit entendre que des caravanes, qui allaient dans

le Soudan, passaient quelquefois par les lieux où nous étions, et formaient avec ce sel une partie de leur charge pour Timectou.

Il était nuit quand nous nous arrêtâmes. Nous pouvions avoir parcouru neuf lieues dans cette journée, les deux tiers de ce chemin dans la direction du nord-est, et l'autre, dans celle de l'est et de l'est-sud.

Le 21, de très-grand matin, nous fûmes tirés du sommeil profond dans lequel une grande lassitude nous avait plongés, par les prières des Arabes, et par leurs chants bruyans. Ils nous pressèrent ensuite de partir, en nous annonçant une très-forte journée. Pour nous donner de la vigueur et nous préparer à en supporter les fatigues, nous bûmes, à notre grand regret, et à la satisfaction extrême des Monslemines, le reste du vin qui avait été notre seul soutien jusqu'à ce jour. Privés de cette ressource, comment allions-nous faire désormais pour résister à une marche aussi pénible ? L'eau même nous manquait ;

mais nos guides nous assuraient positivement que nous en rencontrerions avant peu. Jusqu'à midi nous pâmes en supporter la privation ; alors, étant rentrés dans les sables, la chaleur devint si intense, que nous éprouvâmes de nouveau le tourment de la soif la plus ardente, tourment qui fait oublier ce que les autres ont d'affreux, et rend insensible à tout autre genre de douleur. Très-certainement, à aucune époque d'une vie active et mêlée de privations, je ne m'étais fait l'idée d'un pareil supplice. J'étais tellement persuadé que je devais y succomber cette fois, que, ayant laissé tomber sur le sable deux diamans assez beaux que j'avais cachés dans un gilet, l'idée ne me vint seulement pas de les ramasser. Dans le délire d'une souffrance encore inconnue, je continuai mon pénible chemin, sans avoir éprouvé un instant de moindre regret. Que pouvaient être pour nous les intérêts des positions ordinaires de la vie, lorsque j'aurais payé

un verre d'eau de toutes les fortunes de la terre? Mais quel bonheur est le nôtre! Une immense étendue d'eau paraît sur l'horizon devant nous ; nous ne devons pas en être à plus de trois quarts de lieue. Nos forces nous reviennent encore à cette vue qui ranime notre espoir. L'assurance d'un secours équivaut presque au secours lui-même, et nous nous trouvons, pour ainsi dire, désaltérés par la certitude que nous aurons bientôt le moyen d'étancher cette soif qui nous tue. Nous marchons avec activité pendant une heure, mais nous n'arrivons pas au bord de ce lac si désiré, qui semble fuir et se retirer à mesure que nous avançons. Notre ardeur redouble, et bientôt ce lac se présente avec un grand développement, et occupe plus de trois lieues du désert. De tous côtés nous sommes entourés d'eau, mais nous ne pouvons en approcher ; et nous subissons le supplice de Tantale, par le désir le plus vif et l'impossibilité la plus absolue. Enfin, bientôt notre illusion cesse

nous avons été trompés par un effet du mirage. Le chemin que nous parcourons, occupé autrefois par la mer, est imprégné de sel, et recouvert d'une espèce de croûte blanchâtre qui se brise sous nos pas. Les vapeurs salines qui s'en élèvent par la chaleur, combinées avec la réflexion du soleil, ont seules produit, à une certaine distance, l'effet surprenant qui a causé notre erreur.

S'il fut bien cruel d'être détrompés, nous dûmes cependant à une apparence mensongère la force de parcourir une distance que notre faiblesse, sans espoir, nous eût empêché de franchir. Cette illusion nous servait d'appât, et, en soutenant notre courage, nous permit d'atteindre les lieux où nous devions enfin trouver l'eau si désirée. Nous la rencontrâmes, au milieu de nouvelles dunes de sable, dans un trou qui pouvait avoir trois pieds de profondeur et dix de circonférence. Sidy Hamet le chercha longtemps ; mais il en connaissait la position

précise, de même que dans un pays civilisé l'on sait que l'on doit rencontrer telle hôtellerie sur son chemin. L'existence de six personnes avait dépendu d'un demi-pied d'eau croupie trouvée dans un trou. Nous l'eûmes bientôt épuisée, tant par la quantité que nous en bûmes, que par celle que nous emportâmes dans nos outres. Un crapaud, placé dans le fond du trou, paraissait le gardien de cette source précieuse. Nous voulûmes l'écarter pour boire, mais les Arabes s'y opposèrent. Ils le regardaient sans doute comme une divinité protectrice; aussi, à leur exemple, nous le respectâmes, en nous contentant seulement de laisser à sec, dans sa demeure, ce solitaire habitant.

Nous nous remîmes tout de suite en route, et aussitôt Sidy Hamet, en me montrant une montagne qui s'offrit à nos yeux, dans la direction du nord-est que nous suivions, s'écria, avec l'expression d'un sentiment mêlé de joie et d'une espèce de fierté :

« Charles (1), à cette montagne que tu » aperçois devant nous, commence la terre » des Monslemines ; c'est là où Sidy Hamet » a sa famille, et bientôt nous serons au » milieu d'elle. » Je crus aussi entendre qu'il me disait que nous allions quitter tout-à-fait le désert aride, pour entrer dans un pays beaucoup meilleur.

L'aspect de la hauteur qu'il me montrait annonçait en effet une sorte de végétation, par la teinte noirâtre qui la faisait remarquer. Nous nous dirigeâmes vers cette hauteur, en nous rapprochant entièrement du bord de la mer. Nous étions alors dans un fond de sable de niveau avec elle, et ce fond, rempli de coquillages et d'autres productions marines, en s'étendant au loin dans le désert, nous donnait une nouvelle preuve que l'Océan avait occupé

(1) Les Arabes nous ayant souvent demandé comment nous nous appellions, nous leur avions donné nos noms de baptême, qu'ils prononçaient naturellement.

autrefois cette partie du continent. La montagne, assez escarpée, qui servait de limites au pays des Monslemines, et qui bordait cette plage dans le nord-est, n'était aussi qu'une haute falaise semblable à celles que nous avions observées précédemment, et dont la pente, que nous devions franchir, attestait de même qu'elle avait été autrefois battue et dégradée par les eaux.

Sidy Hamet nous fit arrêter au pied de cette falaise, pour y attendre le coucher du soleil. Son intention était de nous faire voyager la nuit, afin d'éviter la rencontre de quelques Arabes dangereux. En conséquence, nous ne repartîmes qu'à six heures du soir, et, à huit, nous étions parvenus au sommet de la falaise. Nous continuâmes ensuite notre route. A onze heures Sidy Hamet ne paraissait pas encore disposé à s'arrêter ; il avait l'espoir de parvenir, dans la nuit même, au milieu de son camp ; mais notre fatigue devint si accablante, que nous lui fîmes encore une fois la loi, en lui expri-

mant, par nos cris habituels, l'impossibilité d'aller plus loin. Nous avions parcouru au moins huit lieues : l'obscurité doublait encore notre lassitude, et la difficulté que nous éprouvions pour marcher était d'autant plus grande, que nos pieds se trouvaient, à chaque instant, embarrassés par une végétation inconnue que nous offrait un nouveau pays.

Nous nous couchâmes donc, sans avoir aucune idée des lieux où nous nous trouvions, à la place où nous résolûmes de nous arrêter ; et Sidy Hamet, qui ne put vaincre notre résistance, prit également le même parti.

Le sommeil ne ferma pas un instant mes yeux ; je passai cette nuit entièrement livré aux tristes réflexions que m'inspiraient le malheur et la bizarrerie de mon sort. Le calme le plus profond régnait autour de moi ; la voûte qui nous couvrait était sans nuages, et la lune, qui vint à paraître, éclaira bientôt d'une lumière pres-

qu'égale à celle du jour les objets qui m'environnaient. A mes côtés je voyais mes malheureux compagnons profondément endormis ; la tête appuyée sur une pierre, ils avaient pu oublier un moment les inquiétudes qui les attendaient au réveil. Auprès d'eux dormaient également les Arabes ; ils étaient enveloppés dans leurs haïques, avec la confiance que leur inspirait, sans doute, la certitude que nous devions les regarder comme les seuls arbitres de notre sort. Mais les rayons de la lune qui, dans le voisinage des tropiques, commence à briller d'un éclat si remarquable, frappaient principalement nos trois chameaux. Ces animaux, arrêtés à trente pas de nous, une jambe relevée par les entraves, et la tête en l'air, étaient dans un état parfait d'immobilité. Leurs formes bizarres les dessinaient de la manière la plus singulière sur notre horizon étincelant d'étoiles, et, par la position dans laquelle j'étais couché, ils me faisaient l'effet d'appartenir

en quelque sorte au ciel brillant que je pouvais apercevoir au-dessous d'eux. Combien je m'étonnai de me trouver un des acteurs de cette scène silencieuse ! Combien surtout alors je regrettai la tranquillité d'une vie sédentaire dont je me faisais l'image dans ma patrie, et que je comparais tristement avec les événemens qui avaient agité la mienne depuis plusieurs années ! Je déplorai dans ce moment le désir ou l'obligation des voyages. Je passai en revue tous les miens, et mes souvenirs me reportaient alternativement vers l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, et dans tous les pays où m'avait conduit le devoir ou la curiosité. Pouvais-je m'empêcher de songer que deux ans auparavant, à la même époque, j'avais passé, dans un autre hémisphère, des nuits semblables au milieu des forêts encore vierges de l'Amérique ? mon sort était alors moins cruel, mais non moins remarquable. Blessé grièvement, porté dans un hamac par des nègres et des

Indiens, je me trouvais au milieu du Brésil, parcourant, avec un seul compagnon, les solitudes du nouveau monde. Alors aussi j'étais dans un désert, mais j'y étais avec toute ma liberté; et ce désert, orné partout de fleurs, couvert d'une végétation dont la richesse inconcevable surprend l'imagination, arrosé par les fleuves les plus majestueux, n'attend qu'une population pour cesser de l'être, et déjà étale, dans ses lieux les plus sauvages, les dons de la nature qui l'a traité avec magnificence et partialité.

Occupé de tels souvenirs, quelle comparaison j'avais à faire avec la triste contrée où, esclave malheureux, j'attendais, misérablement couché sur le sable, le retour du jour qui seul devait mettre un terme à ces douloureuses réflexions!

Il ne tarda pas à paraître; et le soleil, qui seul est aussi beau dans cette partie de l'Afrique que dans les pays de la terre les plus favorisés, se leva en dorant successivement les sommités d'une chaîne de

montagnes peu élevées que l'on apercevait dans l'est. Cette chaîne, située à environ huit lieues de nous, se prolongeait parallèlement à la côte, dont nous étions tout au plus éloignés de trois lieues.

22. — Aussitôt nous nous mettons en marche, en suivant la direction du nord-est, et plus souvent celle de l'est. Le pays avait pris un aspect différent, mais on ne voyait encore aucun arbre ; seulement, de tous côtés, au milieu du sable, on apercevait une espèce d'arbuste qui, multiplié à l'infini, nous offrait, à perte de vue, une plaine de verdure à laquelle nos yeux n'étaient pas accoutumés. La grande quantité de ces arbustes, peu élevés mais très-serrés les uns contre les autres, rendait notre marche pénible, à cause des nombreux détours que nous étions obligés de faire pour les éviter. Sidy-Hamet, qui jouissait de l'idée d'un retour prochain parmi les siens, paraissait nous vanter cette végétation extraordinaire, en nous répétant sans cesse :

N'sara, *Monslemines bezzeïf darmousse*. *Darmousse* est le nom que les Arabes donnent à cet arbuste. Quand on considère avec quelle abondance il couvre le pays des Monslemines, on regrette que, dans ces contrées sans ressources, cet arbuste soit sans utilité comme sans agrément ; sans agrément, puisqu'il n'offre aucun ombrage, sans utilité, puisque la liqueur laiteuse qui découle de ses branches lorsqu'on les casse parait au contraire un poison dangereux. Le darmousse, qui ordinairement sort du sable sur une seule tige élevée tout au plus de cinq à huit pouces, jette de tous côtés une infinité de branches, dont l'assemblage forme, le plus communément, une touffe arrondie ; et chaque branche principale est garnie de rameaux plus petits, d'un vert assez foncé et couverts d'une espèce d'épines. Je ne puis mieux décrire la forme de ces petits rameaux, qu'en la comparant à celle du fruit un peu allongé du bananier. Ces arbustes, devenus secs, servent aux Arabes

à faire du feu, malgré l'odeur désagréable qu'ils exhalent en brûlant (1). La légèreté de ce bois sec est extrême, et, on le casse, avec la même facilité que la moelle d'un roseau.

Une plante, qui était aussi éparse parmi les darmousses, et qui devient plus précieuse par l'usage qu'on peut en faire, se nomme *Ché*. Avec quelques autres, elle sert de pâturage aux troupeaux des Monskemines, qui eux-mêmes l'emploient, à ce que me fit entendre Sidy Hamet, en la laissant infuser dans le lait de chameau, pour lui donner un goût plus agréable. Cette plante, encore peu abondante dans les lieux où nous nous trouvions, ressemblait assez à des pieds de lavande peu élevés, et avait, pour l'odeur, beaucoup de rapport avec le thym.

Au milieu de cette végétation nouvelle, on remarquait des emplacemens où les dar-

(1) Le darmousse doit être une espèce d'euphorbe.

mousses avaient été arrachés et brûlés, et dans ces endroits on voyait aussi, çà et là, des coquilles provenant de moules qui avaient été mangées; une grande quantité de fiente de chameau, enfin tous les signes d'un bivouac et d'un passage fréquent. L'écorce desséchée d'une grenade, que nous trouvâmes dans le sable, nous fit jeter des cris d'étonnement. Qui le croirait? Cette circonstance devint pour des malheureux un grand événement, et le présage de l'abondance que nous espérions plus tard.

Ces diverses remarques nous annonçaient au moins que nous allions entrer dans un pays habité. Si nous avions des raisons de le désirer vivement, la seule idée de nous trouver bientôt au milieu d'une population qui nous détestait, devait, sous quelques rapports, nous faire trembler.

Nous avancions toujours, et Sidy Hamet ne découvrait pas la position qu'avait dû prendre son camp pendant son absence; il commençait à s'en inquiéter. Toujours à une

grande distance devant nous, il cherchait de tous côtés, et examinait s'il apercevrait les traces encore fraîches de ses nombreux troupeaux ; mais en vain ses yeux faisaient le tour de notre horizon ; rien ne s'offrait encore à sa vue. A onze heures, il prit le parti de s'arrêter, et de nous faire décharger les chameaux. Il envoya Ragel, monté sur l'un d'eux, chercher, du côté de la mer, l'eau qui nous manquait. Nos outres avaient coulé pendant la nuit, et nous éprouvions déjà la soif des autres jours. A trois heures Ragel n'était pas encore revenu, et, les yeux fixés avec une attention continuelle dans la direction qu'il avait prise, nous attendions son retour avec la plus vive impatience. Sidy Hamet lui-même, pour la première fois, ne pouvait pas nous déguiser le tourment de la soif qu'il éprouvait aussi. Couché, dans un abattement extrême, sur un sac rempli de graines du désert qu'il avait avec lui, il paraissait souffrir beaucoup ; mais il nous montrait le ciel à tout moment, voulant nous

dire, qu'il fallait se résigner. Je remarquai alors combien le fatalisme peut servir ces hommes; mais combien de fois aussi n'avons-nous pas eu à nous plaindre de ce fatalisme, lorsqu'il leur faisait attribuer à Dieu les maux qu'ils nous infligeaient par leur seule volonté?

Ragel ne revenant pas, je crus que je pourrais calmer mon altération en mangeant des graines du désert. Nous en demandâmes à Sidy Hamet, qui consentit à nous en donner; mais elles doublèrent au contraire notre soif, et la rendirent plus insupportable.

Cette graine, de la grosseur d'une petite cerise sèche, est également ridée comme elle, et conserve sa couleur rouge. Son goût est légèrement pimenté, et laisse momentanément dans la bouche la fraîcheur de la menthe. Elle est connue dans le désert, au moins dans les parties que nous avons parcourues, sous le nom d'*Énéfice* (1).

(1) Il m'est impossible de me rappeler exacte-

L'énéfice ne pourrait remplacer long-temps une autre nourriture; mais elle est souvent d'un grand secours dans les longs trajets, quand toute autre provision vient à manquer. Alors elle devient, pendant quelques jours, le seul aliment des hommes et même des animaux, et, par son transport facile, donne aux Arabes, qui s'en munissent toujours, le moyen de pénétrer dans les parties les plus arides du désert.

---

ment si l'énéfice, qui est plutôt un fruit qu'une graine, a intérieurement un seul noyau ou plusieurs pepins. Je crois pouvoir cependant assurer que c'est un seul noyau.

Les Ouadlims, ainsi que les Monslemines, donnent à cette graine le même nom. Je n'ai pas vu l'arbuste qui la produit, mais j'ai déjà dit qu'il se trouve en grande abondance au sud du cap Bojador.

* J'ai conservé quelque temps plusieurs énéfices que j'aurais voulu rapporter; mais je me suis trouvé dans la dure nécessité de manger ces échantillons.

A cinq heures, nous aperçûmes enfin Ragel qui revenait vers nous. Il arrivait au grand trot, mais ce n'était pas encore assez vite au gré de notre impatience. Nous nous désaltérâmes avec l'eau saumâtre qu'il nous apportait, et nous nous remîmes tout de suite en route.

A notre grand mécontentement, Sidy Hamet nous fit retourner sur nos pas, toutefois en nous dirigeant un peu plus vers l'est. Il envoya les jeunes Arabes à la découverte, et lui-même marcha toujours en avant à la recherche de ce camp introuvable que rien n'annonçait encore.

Au coucher du soleil, un vieil Arabe de mauvaise mine se leva à nos pieds dans un ravin, accosta nos conducteurs avec un air de connaissance, et éclata de rire avec eux en nous regardant. Un instant après, accompagnés de ce vieillard, qui s'était joint à notre petite caravane, nous passâmes au milieu d'environ cinquante chameaux qui paissaient çà et là, sous la garde d'un Arabe

presque nègre. Cet homme, d'une figure qui me rappelait celle des Ouadlims, vint à moi avec insolence, et me prit mon chapeau. Je courus sur lui, et je m'en rendis de nouveau possesseur; mais je payai ma témérité d'un coup de crosse de fusil qu'il me donna dans les reins.

A huit heures, nous nous arrêtâmes dans un ravin pour y passer la nuit, après avoir parcouru dans la journée environ six lieues.

23. — A la pointe du jour Sidy Hamet s'éloigna, avec l'Arabe nouvellement arrivé, pour aller à la recherche de son camp. Ragel, que nous ne revîmes plus, partit de son côté, et nous restâmes dans notre position avec les chameaux et nos jeunes conducteurs, pour attendre des nouvelles. Sidy Hamet ne revint pas; mais, après une attente de plus de six heures, le vieil Arabe vint nous chercher, en nous disant qu'il était rendu dans son camp, et qu'il nous y attendait.

Deux heures après, un mouvement ex-

traordinaire nous annonça que ce camp n'était pas éloigné, et bientôt nous aperçûmes quelques tentes extrêmement basses, entourées de buissons et de nombreux troupeaux. Quel spectacle nouveau pour nous! plus de deux mille animaux nous apparaissaient sur l'horizon ; des Arabes arrivaient dans toutes les directions, et accouraient vers le camp, soit à pied, soit montés sur leurs chameaux. À notre vue les femmes et les enfans, comme saisis d'épouvante, commencèrent à s'enfuir en jetant de grands cris. Cependant une seule femme, celle de Sidy Hamet, moins intimidée que les autres, et remarquable, autant par une espèce de dignité dans ses manières, que par sa taille élevée, vint au-devant de nous. Elle nous indiqua une tente que l'on nous avait destinée, et nous nous y plaçâmes aussitôt, pour nous dérober aux regards du cercle que l'insolence et la curiosité rapprochaient insensiblement de nous.

Nous ne devions pas malheureusement

inspirer toujours la terreur. Ces mêmes femmes et ces cruels enfans qui nous avaient d'abord fuis, se précipitèrent bientôt sur nous, et nous firent tout de suite comprendre dans quelles mains nous étions de nouveau tombés. Il n'est aucun genre de tourment que nous n'ayons éprouvé dans cette soirée. Ces femmes, la plupart d'un extérieur agréable, nous crachaient au visage ; et, si elles nous touchaient par hasard dans leur empressement à nous insulter, elles crachaient à l'instant dans leurs mains, pour les laver, en témoignant le dégoût et l'horreur que nous leur inspirions. Les hommes, qui arrivèrent ensuite de tous côtés, ne tardèrent pas à grossir la foule qui nous étouffait, et, par des menaces d'un autre genre, nous exprimèrent plus froidement, mais d'une manière non moins cruelle, la haine qu'ils avaient pour nous. Sans avoir égard, ni à l'âge, ni aux souffrances de M. Mexia, ils lui tinrent plusieurs fois le poignard sur

le cœur ; et Mr. Chalumeau, qu'un Arabe voulait dépouiller, eut à supporter la même menace. Nous courions risque enfin d'être lapidés, quand par nos cris nous appelâmes Sidy Hamet. Il éloigna de nous cette foule importune ; mais il le fit en riant lui-même de nos tourmens, et ses yeux, qui exprimaient la fausseté, nous annonçaient que le fond du caractère de cet homme était l'hypocrisie, dont nous avions d'abord été les dupes. Cependant il donna l'ordre qu'on nous apportât à manger, et une des négresses qui servaient sa famille vint jeter à nos pieds une gamelle remplie d'une pâtée faite avec de la farine d'orge. Nous en fîmes un excellent repas ; et la nuit étant venue, nous nous endormîmes en oubliant nos douleurs.

Vers minuit, nous fûmes réveillés en sursaut par une trentaine de chèvres qui sautaient sur nous et bondissaient sur nos visages. Nous étions, à ce qu'il nous sembla, usurpateurs d'une tente qu'elles occu-

raient avant notre arrivée, et l'habitude les ramenait à leur gîte. Nous les en éloignâmes comme nous pûmes, et nous essayâmes, mais en vain, d'en retenir quelques-unes pour en obtenir du lait, qu'on nous refusait malgré son abondance.

24. — Le jour ramena les femmes, qui nous entourèrent de nouveau. Les deux filles de Sidy Hamet, surtout, nous importunèrent, et perdirent à nos yeux l'éclat d'une beauté bien remarquable, par une effronterie sans exemple. La plus jeune, dont je me rappelle le nom, parce qu'elle nous le répétait souvent en nous demandant les nôtres, s'appelait Coria. S'il n'est pas possible de se figurer une plus jolie créature dans aucun pays, je laisse à penser combien ses agrémens devaient ressortir par la singularité de cette vie errante et sauvage. En tout, ces deux sœurs ne le cédaient en rien aux plus jolies Espagnoles, et elles avaient entièrement les traits qui caractérisent les femmes de cette na-

tion ; mais, si elles en avaient la beauté, elles en différaient extrêmement par le costume. Au lieu de basquine, une étoffe de laine les couvrait depuis les épaules, où elle était nouée, jusqu'aux pieds, qu'elles avaient nus. Ce vêtement, ouvert entièrement d'un côté dans toute sa longueur, flottait, quand elles passaient devant nous, au gré du vent ou de leur intention. Plusieurs autres femmes, à l'exception de quelques-unes qui étaient vieilles et dégoûtantes de malpropreté, me donnèrent une idée avantageuse de la beauté du sexe dans cette partie du désert. Toutes avaient les dents blanches comme le lait, qui fait leur principale nourriture ; et presque toutes étaient remarquables par la vivacité et l'expression de leurs yeux. Le soin qu'elles ont d'en teindre le tour, par le moyen d'une pierre bleue, en relevait considérablement l'éclat (1).

(1) Cet usage, celui de se rougir les ongles des

La fureur qu'on nous avait témoignée la veille était remplacée par une curiosité fatigante, et par le désir de nous dévaliser entièrement. Toutes ces femmes voulaient savoir si nous étions mariés ; si nous

---

pieds et des mains, et surtout l'habitude d'attacher à leurs cheveux, nattés et graissés, des boutons, des clefs, et d'autres colifichets, distinguent principalement les femmes du désert. Elles ornent aussi leurs cheveux, auxquels j'ai vu plusieurs beaux cachets de montre anglais, attestant d'autres naufrages, d'une espèce de composition qui figure assez un morceau de cire jaune de la grosseur d'une noix. Cet ornement, dont la forme varie, vient de l'empire de Maroc.

Les autres objets plus rares, que nous commencions aussi à remarquer à ces femmes, étaient les agrafes en argent qui soutenaient leurs haïques au-dessous des épaules, près des seins, et les anneaux du même métal qu'elles avaient attachés à leurs jambes au-dessus de la cheville, et qui ressemblaient entièrement aux colliers que nous mettons à nos chiens.

avions des enfans ; quel était leur nombre et leur sexe ; et, en nous questionnant, elles cherchaient à nous enlever les vêtemens qui nous restaient encore. Elles en voulaient surtout à ma redingote, qui, pour mon malheur, était doublée d'une étoffe de soie qui les tentait. Dans la crainte de ne pouvoir résister plus long-temps aux efforts qu'elles faisaient pour me l'enlever, je pris le parti de déchirer cette soie, et d'en faire un hommage volontaire à la femme de Sidy Hamet (1). Elle en orna tout de suite sa tête, mais fut insensible à une action que j'avais faite uniquement pour l'intéresser en notre faveur. Le rôle de père de famille, qui était usurpé par plusieurs de nous, paraissait convenable à notre position. En nous donnant tous un

(1) On ne peut s'imaginer à quel point les étoffes de soie étaient recherchées par les femmes du désert ; elles enviaient principalement les cravates noires.

grand nombre d'enfans, nous espérions exciter la compassion des Arabes, ou les détourner d'un mauvais dessein. Les questions de toutes ces femmes, qui nous parlaient avec une extrême volubilité, étaient quelquefois si absurdes, que plusieurs, oubliant les premières qu'elles nous avaient adressées, poussaient la simplicité ou le bavardage jusqu'à nous demander si nous avions des femmes dans notre pays.

Mais ce bavardage, que je redoutais bien moins que leur méchanceté, m'encouragea, pendant l'absence de la plupart des hommes, à sortir de la tente, où nous avions été comme bloqués jusqu'alors, pour jeter un coup d'œil sur ce camp arabe, dans lequel Sidy Hamet nous annonça que nous ferions un certain séjour, afin de lui donner le temps de prévenir de notre arrivée prochaine le capitaine général des Monslemines. Quelle influence devait avoir sur notre sort ce nouveau personnage, c'est ce que l'avenir devait nous apprendre. Je

m'occupai seulement alors du spectacle qui frappait mes regards.

Le camp pouvait avoir une circonférence d'environ deux cents toises, et son emplacement, dans lequel on remarquait seulement une douzaine de tentes, était privé de la végétation et des arbustes qui couvraient les environs et toute la plaine. La tente de Sidy Hamet et de sa famille, un peu moins basse et plus spacieuse que les autres, occupait le milieu de l'enceinte. La nôtre se trouvait immédiatement derrière, et les autres tentes, qui servaient d'abri à des familles reconnaissant plus particulièrement l'autorité de ce chef, étaient placées aux deux côtés de la sienne. Ces tentes, faites en tissus provenant du poil des chameaux, et qu'un piquet surmonté d'une espèce de panier soutenait dans le milieu, avaient peu d'ouverture; elles étaient fixées de tous côtés par des chevilles enfoncées dans le sol, et ces chevilles recouvertes par des pierres qui les assujettissaient.

Camp de [illegible] dans le pays des [illegible]

L'intérieur de celle de Sidy Hamet se distinguait par un tapis. Quant aux propriétaires des autres tentes, ils n'avaient qu'une natte faite de joncs ou de roseaux. Sur cette natte repose chaque famille ; les hommes, les femmes et les enfans y dorment pêle-mêle. Des espèces de chevalets qui soutiennent des outres remplies d'eau ou de lait, quelques vases en bois, et dont Sidy Hamet avait seulement un plus grand nombre que les autres, forment à peu près le mobilier de cette population errante, qui remplace, par l'indépendance et la liberté, ce qui lui manque des commodités et des agrémens de la vie.

Vers le milieu du jour, l'extrême chaleur, et l'éloignement de la plus grande partie des hommes, enlevaient au camp presque tout son mouvement. On remarquait seulement, à l'entrée des tentes, quelques femmes occupées à broyer, entre deux pierres, l'orge qui devait servir le soir au repas des Arabes : d'autres femmes filaient le poil de chameau,

également à l'abri des rayons du soleil (1). Mais combien cette tranquillité même avait à nos yeux un caractère imposant ; et quel mélange de sentimens et de pensées inconnus jusqu'alors, fit naître en moi l'aspect de ces lieux, si différens de tout ce que l'on peut imaginer ! Qu'on se figure un ciel de feu formant notre horizon ; vers l'est, seulement quelques montagnes d'une couleur assez sombre ; de nombreux troupeaux de chèvres paissant çà et là ; plus de mille chameaux dominant toute végétation, arrêtés, avec la tranquillité naturelle à ces animaux, dans diverses positions, et composant, à une demi-lieue du camp, un cercle presque immobile. Qu'on se figure surtout, au milieu de cette vaste plaine, notre isolement, nos souvenirs, nos regrets, nos incertitudes, et, peut-être, comprendra-t-on une partie de

(1) L'étoffe qui sert à couvrir les tentes des Arabes se fabrique dans le camp même, et c'est le seul produit de leur industrie.

l'émotion qui nous agitait, et des sensations que nous éprouvions.

Le soir, le tableau s'animait davantage. Le coucher du soleil prescrit au voyageur le terme de sa journée, et devient, pour les maîtres d'un camp, le moment de remplir les devoirs de la touchante hospitalité, qui distingue l'Arabe des autres peuples de la terre. Dans toutes les directions nous apercevons des voyageurs ; les uns, réunis en troupes, arrivent légèrement montés ; les autres, souvent en chantant, suivent isolément leurs chameaux chargés. Chaque Arabe agenouille le sien devant la tente de Sidy Hamet, et vient aussitôt, tenant son fusil d'une main, toucher de l'autre, qu'il reporte ensuite à sa bouche, la tête de son hôte, en signe de respect. Sidy Hamet félicite chacun sur son heureuse arrivée, et rend les nombreux salamalecs qu'il reçoit, sans s'informer si le voyageur appartient à une tribu amie ou ennemie : il est Arabe, et cette qualité lui suffit pour avoir des droits

à son hospitalité. Bientôt le camp se change en mosquée, et une prière générale réunit tout le monde. Les voyageurs se forment ensuite en groupe, et s'accroupissent, pour manger en commun, dans une gamelle que l'on met au milieu d'eux, le repas qu'on leur apprête, et dont Sidy Hamet, sans y toucher, fait les honneurs par sa présence.

Le retour des troupeaux augmente encore le mouvement de ce tableau. A l'entrée de la nuit ils se rapprochent du camp, et chaque troupeau, par un instinct particulier, vient se ranger devant la tente à laquelle il appartient. C'est alors le moment d'une agitation bien remarquable; agitation que l'on concevra facilement, si on se représente toutes les femmes mêlées dans la foule de ces nombreux troupeaux, s'occupant à traire les chèvres et les femelles des chameaux. Cette opération a lieu au milieu du bruit extraordinaire dont font retentir les airs plus de deux mille animaux, les uns, par leurs bêlemens répétés, les autres, par les cris

s'ils jettent, lorsqu'on les force à s'agenouiller.

Mais à cette extrême agitation succède bientôt un calme profond. Les habitans du camp rentrent dans leurs tentes. Les voyageurs, groupés en dehors, dorment, enveloppés dans leurs haïques, à côté des feux qui s'éteignent. Les bestiaux, ramassés les uns près des autres, restent immobiles jusqu'au matin. Tout repose enfin ; le silence qui règne dans le désert a pénétré dans le camp, et ne doit plus être troublé qu'au retour du jour.

Il le fut cependant pour nous avant ce moment. A minuit, une femme apparaît dans notre tente, et nous somme de lui donner de l'argent. Bientôt nous reconnaissons l'épouse de Sidy Hamet, qui nous menace de sa colère, si nous lui refusons ce qu'elle nous demande. Nous lui déclarons que nous n'avons plus le moyen de contenter son désir ; et cette femme, qui craint sans doute d'être surprise, s'échappe aussitôt sans

faire de bruit, en concentrant sa fureur et sa rage. Si une telle visite dut nous étonner, combien nous eûmes lieu de l'être davantage quelques heures après, par une circonstance qui fut au moment d'aggraver d'une manière bien cruelle notre fâcheuse position !

25. — Le crépuscule n'éclairait encore que faiblement le camp : quelques Arabes seulement faisaient leurs dispositions de départ, lorsqu'un chef, que nous n'avions pas encore vu, s'approche de notre tente, suivi de sa troupe, secoue brusquement le capitaine Scheult et le matelot Affilé, et leur ordonne, avec le ton du commandement le plus absolu, de se lever, de le suivre, et de partir.

Cette voix inconnue, qui décidait ainsi de notre sort, nous fit lever tous en sursaut. Tremblans du froid du matin, et de l'impression que nous cause un pareil ordre, nous regardons, avec des yeux à peine ouverts, le chef, dont la figure menaçante augmente notre effroi. On voulait nous éloi-

[redacted]r les uns des autres, et deux de nous, sans doute, n'avaient plus le même maître. Mais rien ne peut nous faire consentir à cette nouvelle disposition. En nous tenant par le bras, nous résistons à tous les efforts que l'on fait pour nous séparer, et nous jurons que nous mourrons plutôt, pour avoir tous un sort commun. Sidy Hamet, attiré par notre résistance, veut employer aussi la force pour nous réduire. Nous le prenons aussitôt à part ; et nous lui offrons de l'or s'il veut consentir à nous laisser ensemble. Quel pouvoir ce métal avait sur lui ! une demi-portugaise, que nous lui assurons être la dernière, donnée en secret par M. Souza, nous sauve du danger que nous redoutons. L'effet de cette pièce d'or fut inconcevable. Sidy Hamet la prit en nous regardant avec étonnement, et les Arabes, qui ne virent pas notre action, cessèrent, d'après ses ordres, leurs persécutions. Comment Sidy Hamet, qui devait encore nous supposer de l'or, n'en fit-il pas, dans ce moment, la recherche sur nous ?

la crainte d'être obligé d'en faire le par[illegible] avec des Arabes étrangers à son camp, et l'éloignement de presque toute sa troupe, furent, je dois le supposer, les seuls motifs qui ont pu le faire hésiter à nous fouiller immédiatement.

Le soleil venait de paraître : les Arabes voyageurs s'éloignèrent du camp sans rien dire, et sans prendre congé de qui que ce soit. Ils se dirigeaient, la plupart, vers les lieux de notre naufrage, ou allaient, dans une autre direction, chercher un nouvel accueil hospitalier pour la nuit. Qu'elle est étonnante et admirable cette vertu devenue un usage, et quelle facilité elle donne à ces hommes pour parvenir au terme de leurs voyages d'une longueur effrayante ! Un Arabe doit-il partir ; ce ne sont pas les préparatifs qui l'arrêtent. Il monte sur son chameau, et ne prend souvent avec lui que son poignard et son fusil. Quelques graines et une petite quantité d'une espèce de beurre clarifié, qu'il emporte dans une outre, de-

viennent ses uniques provisions. Le seul vêtement qu'il a sur lui suffit pour le garantir des nuits les plus froides. Si dans sa marche il soupçonne, au milieu des montagnes de sable, une tente isolée, habitée par la plus pauvre famille, il examine de tous côtés, il la cherche, et, s'il la découvre, il reçoit de cette famille perdue dans le désert, et qui se lève à son approche, l'accueil que lui ferait l'Arabe enrichi par de nombreux troupeaux. Les lieux qu'il doit traverser sont-ils trop arides et sans habitans, n'offrent-ils absolument aucune nourriture pour lui et sa monture, alors il double, il triple la marche de son chameau, fait, s'il le faut, jusqu'à quarante lieues en un jour; et cet animal, sacré dans ces climats, franchit les grandes distances dénuées de végétation, le transporte, sans s'arrêter, dans des lieux moins sauvages, et le conduit ainsi, d'une tente à une autre, jusqu'aux limites les plus reculées du désert.

Le camp de Sidy Hamet était réduit à ses

seuls habitans, lorsque, à notre grande surprise, nous voyons les femmes en baisser les tentes et faire elles-mêmes les préparatifs d'un départ. Sidy Hamet avait donné l'ordre de lever le camp, et en moins d'une demi-heure ces tentes furent roulées et placées sur des chameaux, ainsi que les ustensiles et tous les bagages. D'autres chameaux, sur lesquels sont fixés, comme des selles, des espèces de paniers faits en cuir et en osier, portent les enfans et les femmes. Quelques-unes de ces dernières les suivent à pied, et tout le cortége, précédé par les troupeaux, se met bientôt en mouvement, en se dirigeant vers le sud, pour y chercher de nouveaux pâturages. Allions-nous retourner sur nos pas par un déplacement aussi inattendu, et perdre l'espoir de nous rapprocher du nord ? c'est la crainte que nous inspira d'abord ce départ précipité ; mais bientôt cette inquiétude cessa. Le convoi s'éloigna lentement, et, dans l'emplacement du camp, où un instant auparavant on remarquait

le plus grand mouvement, nous restâmes seuls avec Sidy Hamet, un autre Monslemine qui arrangeait deux chameaux, et un jeune homme qui, debout à côté de nous, nous regardait avec une grande attention. Ce jeune homme, qui avait sur son haïque un sabre suspendu par un cordon de soie amaranthe, paraissait devoir nous accompagner; il tenait à la main un cheval assez joli quoique maigre. La vue de ce cheval qui était le premier que nous apercevions dans le désert, nous causa, pour cette raison, la plus vive impression.

CHAPITRE VIII.

Continuation du voyage. — Seïd. — Les naufragés montent alternativement le cheval de cet Arabe et le chameau de Sidy Hamet. — Autruches dans le désert. — Tentes d'Arabes. — Puits très-fréquenté. — Vue de nouveaux arbustes. — Entrée dans une vallée desséchée. — Arrivée au camp de Seïd.

Il était environ dix heures du matin quand Sidy Hamet nous ordonna de partir. Lui seul pouvait savoir où nous allions. Cependant comme il nous entretenait toujours du grand capitaine des Monslemines (*Akbar Reis*), nous devions supposer que nous nous dirigions vers l'habitation de ce personnage important. Seïd, le jeune homme propriétaire du cheval, se mit en marche avec nous. Sidy Hamet nous répéta plusieurs fois que ce nouveau compagnon était son *beurmane*, expression qui, par les gestes

dont il l'appuyait, paraissait signifier son frère de lait, et il nous assura surtout qu'il était d'une grande bonté; *seen bezzeïf* (bon beaucoup), nous disait-il. Il me parut véritablement tel au premier abord, et pendant les premiers jours; mais son extérieur, plus encore que celui de Sidy Hamet, devait nous tromper. Ce dernier nous avait déjà joués par de fausses promesses. Il nous avait toujours dit, dans les momens où il nous voyait prêts à succomber dans nos marches pénibles, que, parvenus dans son camp, nous aurions tous des chameaux pour continuer le voyage. Cette assurance nous avait rendu le courage : cependant nous étions de nouveau en marche, ayant au contraire un chameau de moins. MM. Mexia et Souza, montés sur celui qui les avait déjà portés, et sur lequel étaient placées également nos faibles provisions, marchaient en avant; mais ceux de nous qui étaient à pied ne pouvaient suivre que difficilement : nous serions probablement restés en route si nos

conducteurs ne nous eussent permis, en alternant avec eux, et entre nous, de profiter quelquefois de leurs montures.

Nous eûmes la facilité de monter par intervalles le chameau de Sidy Hamet et le cheval de Seïd. Ce ne fut qu'en tremblant que nous osâmes d'abord nous placer sur le chameau, qui était à peine dompté : souvent nous ne pouvions l'arrêter, et il nous emportait en jetant de grands cris. Il eût été alors sans doute curieux de nous voir cramponnés à la petite selle sur laquelle nous avions craint de nous mettre, et surtout de voir les soubresauts que nous fesions sur la bosse du chameau, sur laquelle, par prudence, nous avions préféré nous placer. Mais ce fut presque avec un sentiment de fierté que, pour la première fois, je me trouvai sur un cheval barbe, que je sentis mes pieds appuyés sur des étriers arabes, et qu'il me fut possible de prendre quelquefois le galop dans le désert de Sahara. De toutes manières, ce cheval devenait cu-

rieux pour nous ; nous n'avions encore vu que des chameaux, et nous n'ignorions pas l'impossibilité où l'on est de se servir des chevaux dans les parties très-sablonneuses du désert. C'était donc un motif de plus pour concevoir l'espérance d'entrer bientôt dans un pays cultivé.

Dans notre position, chaque chose nouvelle acquérait à nos yeux un grand intérêt. Une paire de babouches, que Seïd avait à ses pieds, attira mon attention. Elle était, par son utilité, l'objet de notre envie, et annonçait des rapports avec un peuple plus civilisé que celui au milieu duquel nous nous trouvions.

Seïd marchait souvent avec moi, bien en avant de notre petite caravane. Il était bavard, mais, comme je l'ai déjà dit, me paraissait assez bon homme. Je mettais son bavardage à profit, et ce fut par mes fréquentes questions, que j'ajoutai la connaissance de quelques mots arabes à ceux que je comprenais déjà quoiqu'imparfaitement.

A tout moment il me demandait le nom, dans ma langue, des choses que nous aperçevions, et il me l'apprenait dans la sienne. Sa formule était toujours, en me désignant chaque objet, *asmo* (son nom). Si je lui disais sable, il me répondait : *raml*; si je disais chemin, il me criait aux oreilles : *elmégebète* (1), et ainsi de chaque objet. Tout à coup, à cent pas sur notre gauche, cinq à six autruches passent avec la rapidité de l'éclair, au milieu des darmousses, qui couvraient la plaine que nous traversions. Aussitôt Seïd, surpris de l'impression que me causa cette vue inattendue, me cria en riant, *asmo, asmo.* Je lui dis le nom en français, et il m'assura que ces énormes oiseaux abondaient dans les cantons où nous étions.

A six heures du soir, nous nous arrê-

(1) Expression usitée dans le désert pour dire chemin. Ce n'est qu'en arrivant parmi les Maures indépendans que je l'ai entendu remplacer par le mot *fteregue.*

tâmes auprès de trois ou quatre tentes perdues dans les sables. Nous avions parcouru environ six lieues dans plusieurs directions, mais principalement dans celle du nord-est. Les familles qui habitaient ces tentes étaient dans la dernière misère. Nous en obtînmes cependant un pot, dans lequel nous fîmes cuire une espèce de pain que nous étions parvenus à fabriquer avec notre farine et de l'eau saumâtre qui était devenue encore plus détestable par son transport dans une outre goudronnée. Avec quel bonheur, on retrouve, après en avoir été si long-temps privé, ce premier de nos alimens! Ce pain, qui ne pouvait en avoir que le nom, et dont le petit volume pesait un poids énorme, nous parut excellent. Nous le mangeâmes tout chaud, en buvant un peu d'eau par-dessus, et je ne me souviens pas d'avoir jamais fait un aussi bon repas.

26. A la petite pointe du jour, nous nous remîmes en chemin. Le pays toujours couvert de darmousses et de ché offrait aussi

quelques buissons nains, appelés par Seïd, *ramâda*. Notre plus grand désir était de rencontrer le moindre filet d'eau courante. Nos conducteurs, auxquels nous le fîmes comprendre, nous annoncèrent qu'au milieu de la journée, nous ferions une halte dans un endroit où nous trouverions beaucoup d'eau. Leurs démonstrations exagérées nous promettaient au moins une rivière, et nous arrivâmes à midi, auprès d'un puits, d'où sortait seulement une source, mais avec assez d'abondance. L'activité qui régnait autour de cette eau était inconcevable. De tous les points environnans du désert, peut-être à dix lieues à la ronde, les Monslemines venaient y abreuver leurs troupeaux. Nous y arrivâmes au milieu d'une multitude étonnante de chameaux, de moutons et de chèvres. Une partie de ces animaux, avancés sur le bord du puits, buvaient dans des bassins ronds, formés chacun par une peau attachée autour d'un cercle en bois, et suspendue par le moyen d'une

espèce de chevalet. Des Monslemines et des nègres puisaient l'eau avec des sacs de cuir tenus par des cordes, et la versaient continuellement dans les bassins, qui étaient aussitôt vidés que remplis. Les animaux qui avaient bu étaient sur-le-champ remplacés par ceux qui attendaient impatiemment leur tour. De tous côtés on voyait, à de grandes distances, venir les troupeaux haletans, qui se dirigeaient vers ce puits si précieux. Ceux qui avaient déjà bu, retournaient à leurs pâturages, et se croisaient avec eux. On pouvait juger facilement, par l'abattement des animaux qui arrivaient, et par la vivacité de ceux qui bondissaient après avoir été abreuvés, combien il leur était nécessaire de satisfaire à ce besoin pour reprendre la force et la vie.

Un mouvement si extraordinaire ne pouvait manquer de nous intéresser, mais nous ne pouvions faire de nouvelles connaissances sans être aussitôt l'objet de nouvelles insultes. L'insolence des nègres qui gardaient ces

troupeaux était surtout portée au comble. Heureusement Sidy Hamet nous en débarrassa, en nous faisant continuer notre route jusqu'au pied d'une côte élevée qui bordait, vers le nord-est, la vallée où nous étions. Dans cet endroit nous trouvâmes également de l'eau dans un trou, et il nous fut permis d'en boire à notre aise, à l'abri des mauvais traitemens.

Pendant ce moment de repos, M. Mexia se traîna jusqu'à moi, malgré ses douleurs, et me dit que, dans l'intention d'exciter à notre égard l'intérêt de Sidy Hamet, il avait essayé de lui faire comprendre que Charles (c'était moi) était fort riche, et que s'il pouvait nous rapprocher de notre patrie, il devait compter sur de grands avantages. M. Mexia m'engagea à soutenir ce qu'il avait avancé. Non-seulement je n'y voyais aucun inconvénient, mais je pensais, comme lui, qu'il nous convenait de flatter la cupidité de ce chef, et je commençai, dans l'intérêt commun, à lui vanter mes richesses.

Cette opinion de mes richesses confirma sans doute les Monslemines dans l'idée qu'ils paraissaient déjà avoir conçue que j'étais le chef de notre petite troupe ; et cette suprématie, aussi usurpée que ma prétendue fortune, me valut depuis, de leur part, un titre beaucoup trop pompeux. Quand ils me désignaient, ils ne manquaient plus de dire : *addé sultân* (voici le chef). Je n'étais pas, on doit le penser, dans une situation à être flatté de cette ridicule dénomination ; elle me rappelait seulement que les animaux auxquels nous la donnons quelquefois avaient, parmi ces hommes, un sort que nous pouvions envier.

Nous nous étions arrêtés à midi ; à une heure, nous montâmes la côte près de laquelle nous avions fait halte. Immédiatement au pied de cette côte on remarquait un ruisseau d'eau salée, et nous pouvions être alors à environ huit lieues de l'Océan. Sur les bords de ce ruisseau croissaient quelques petits arbustes ressemblant assez à nos sau-

les, et nous offrant les premiers végétaux un peu élevés que nous eussions aperçus depuis notre naufrage. Les environs de ce ruisseau n'étaient pas non plus dénués tout-à-fait de verdure. Seïd, voyant que l'excès de la fatigue mettait son cheval dans l'impossibilité d'aller plus loin, prit, à notre grand regret, le parti de l'abandonner dans cet endroit. Comptait-il le retrouver un jour? je n'ai jamais pu comprendre l'explication qu'il me donna à cet égard.

Il était cinq heures quand nous nous arrêtâmes chez un parent de Seïd qui habitait, avec sa famille et quelques autres Arabes, plusieurs tentes entourées de buissons. La direction que nous avions suivie avait toujours été celle du nord-est, mais avec de nombreux détours, dont nous ignorions la cause, tantôt vers l'est, tantôt vers l'ouest.

27. — Jusqu'à midi notre marche ne nous offrit rien de remarquable; mais alors nous eûmes à surmonter de nouveau les difficultés que nous présentait une autre coupure dans

la côte. Quoique nous fussions encore à six lieues de distance de la mer, nous apercevions aisément dans l'ouest, l'intervalle qui existait entre les deux bords élevés, qui semblaient former auprès de l'océan l'embouchure d'un fleuve. Nous marchions dans le lit desséché de ce fleuve, ou du moins dans la vallée étroite qui se prolongeait dans l'est-sud, à perte de vue, et qui en offrait bien l'apparence. Deux mamelons s'élevaient au milieu de cette vallée, à la distance seulement de deux cents pas l'un de l'autre. Leur élévation égale, leur figure semblable et parfaitement arrondie, enfin leur entière conformité, auraient pu les faire considérer plutôt comme deux forts construits par la main des hommes, que comme le résultat d'un jeu de la nature. Ces deux mamelons, qui avaient dû jadis être des îles, présentaient, à environ vingt pieds au-dessous de leur plus grande hauteur, des marques certaines des eaux qui les avaient baignés autrefois: le terrain, qui entourait leurs bases,

et qui ne changeait pas de nature dans le reste de la vallée, paraissait une vase desséchée, recouverte, çà et là, d'un sable mouvant sillonné par les vents.

Le soleil quittait l'horizon, lorsque Seïd me fit remarquer devant nous, entre plusieurs collines de sable, un camp composé d'un assez grand nombre de tentes : c'était le sien. Un quart d'heure après, nous y fûmes rendus, et on nous annonça que nous y séjournerions en attendant le capitaine général des Monslemines. On nous plaça sous une tente, et nous eûmes aussitôt à éprouver, de la part des femmes, une réception à peu près semblable à celle que nous n'avions pu éviter dans le camp de Sidy Hamet ; mais l'habitude de l'insulte exerçait déjà sur nous son empire, et nos souffrances physiques, que je ne puis pas toujours retracer, nous occupaient souvent plus que la fureur de nos hôtes. Au terme de ces journées si fatigantes, MM. Mexia et Souza, transportés presque mourans sur leur cha-

meau, obligés de tomber à terre quand ils en descendaient, ne devaient-ils pas paraître quelquefois insensibles à des injures qui ne pouvaient plus rien ajouter à des tourmens déjà excessifs?

CHAPITRE IX.

Occupation des naufragés dans le camp de Seïd. — Vengeance d'une femme. — Arrivée du cheik Beïrouc; son portrait. — Honneurs qui lui sont rendus. — On lui vend les naufragés. — On les fouille ensuite. — Nouvelles inquiétudes de ceux-ci. — On les mène dans un autre camp.

28 *Juin.* — Le repos nous était devenu si nécessaire, que nous dûmes regarder comme un événement heureux, le séjour auquel on nous obligeait. Nous l'employâmes en partie à faire du pain avec notre farine. M. Chalumeau s'était constitué le boulanger, et, devant notre tente, il pétrissait la pâte dans un vase de bois, tandis que mes autres compagnons et moi nous étions occupés à repousser les femmes, qui diminuaient considérablement notre petite provision de farine par leurs vols successifs. Elles nous indiquèrent cependant le

moyen que nous devions employer pour faire cuire le pain quand il fut pétri, et ce moyen est celui dont elles se servent toujours, dans les occasions bien rares ou elles en font. Il consiste à creuser un trou dans le sable, et à y poser la pâte sur des pierres placées dans l'intérieur, après avoir été chauffées. Ensuite on recouvre le trou avec du sable également chaud, et on a soin d'entretenir au-dessus de ce four peu commode, jusqu'au moment de l'entière cuisson, un feu assez vif : nous trouvions les moyens d'en faire en arrachant quelques buissons qui entouraient le camp.

Vers le soir, les familles Arabes, chez lesquelles nous avions passé la nuit précédente, arrivèrent avec quelques chameaux qui portaient leurs tentes et leurs bagages. Décidées à nous suivre, par l'inconstance naturelle à ces peuples errans, ou par leur curiosité insurmontable, elles venaient prendre position dans le camp, dont la tranquillité fut momentanément troublée le

lendemain, par une des femmes appartenant à ces nouvelles familles.

Cette femme, animée d'une rage incroyable, accourt subitement vers notre tente, un sabre à la main. Nous pensions avec quelque raison que nous étions les objets de son animosité, lorsque nous la vîmes s'élancer sur une vieille arabe mêlée dans la foule qui nous environnait, et la frapper plusieurs fois sur la tête de l'arme qu'elle agitait avec fureur. Sidy Hamet interposa tout de suite son autorité, et nous apprit que la vieille arabe habitait un camp voisin, et avait, les jours précédens, tué le fils de l'autre qui voulait se venger. Cette scène causa une vive agitation, et pouvait avoir des suites, par les partis différens que les hommes commençaient déjà à embrasser. Enfin on parvint heureusement à séparer ces deux femmes, et la vieille, s'éloignant précipitamment à travers les monticules de sable, où on la poursuivait en la couvrant de huées et en

lui jetant des pierres, alla rejoindre son camp.

Le calme était à peine rétabli dans le nôtre, lorsque nous y vîmes arriver deux voyageurs, montés sur un chameau d'une hauteur extraordinaire. Aussitôt qu'on les aperçut, Sidy Hamet, Seïd et presque tous les Monslemines, se levèrent, et allèrent à leur rencontre. Seïd approcha le chameau de la tente où nous étions, et l'ayant agenouillé, ces deux hommes en descendirent, en nous examinant avec attention. Le plus jeune, qui pouvait avoir trente-quatre ans, et qui était celui auquel s'adressaient toutes les démonstrations de respect, était vêtu avec bien plus de recherche que Sidy Hamet et les autres Monslemines. Son haïque, beaucoup plus fin que les leurs, et d'une blancheur extrême, se drapait parfaitement au-dessus d'un autre vêtement bleu de ciel, qui, de chaque côté, était orné sur la poitrine, de broderies en soie de diverses couleurs. Des bottes en maroquin rouge, sur

lesquelles figuraient des dessins, ajoutaient encore à l'élégance de son habillement, et, sans qu'il eût précisément un turban, on remarquait autour de sa tête, entièrement rasée, une bandelette d'une étoffe bleue qui paraissait un signe de distinction. Ce nouveau personnage était de moyenne taille, bien fait, et d'une structure athlétique; il avait la figure très-mobile, les yeux vifs, le menton dégarni de barbe, et son teint basané et presque noir annonçait que dans ses veines coulait le sang maure mêlé à celui des nègres du soudan. Cet inconnu n'était autre que le chef des Monslemines qu'on nous annonçait depuis si long-temps, et nous avions devant les yeux le cheik Beïrouc.

Seïd s'empressa de lui faire les honneurs du camp. On plaça un tapis où nous étions, et on nous rejeta les uns sur les autres dans un des coins de la tente. Beïrouc s'étendit sur le tapis, fuma la pipe qu'on lui alluma, en nous regardant dédaigneusement.

puis avec un air de dignité qui en imposait à tout son entourage, et qui nous paraissait nouveau, commença, avec des éclats de voix incroyables, une conversation dont nous fûmes constamment l'objet, au milieu du rire immodéré de tous les Arabes courtisans qui l'écoutaient. Beïrouc, séparé d'eux seulement par la largeur du tapis, avait à côté de lui son poignard et son fusil. Ces armes étaient très-remarquables par leurs garnitures en argent. Il me donna à examiner le fusil, pour avoir mon avis, en me demandant s'il était anglais ou français. Non-seulement je le reconnus pour un très-beau fusil de chasse français, mais ma surprise fut extrême lorsque je lus sur les batteries : *Manufacture d'armes de Charleville.* Quelle sensation n'éprouvai-je pas en voyant le nom d'une ville qui était le lieu de ma naissance, et en me rappelant que mon père avait eu autrefois un intérêt considérable dans cette manufacture !

Le festin que Seïd avait préparé pour son

hôte se prolongea jusqu'à la pointe du jour. Alors on fit la prière, et un instant après, le cheik Beïrouc, suivi d'un Arabe d'une figure sinistre, nommé El-Abaïd, qui avait précédé son arrivée et qui paraissait être son parent, s'avança à environ cent pas de notre tente, et se plaça auprès d'une colline de sable. Sidy Hamet, Seïd et une douzaine d'Arabes le joignirent bientôt, et une discussion assez vive s'engagea immédiatement. Beïrouc et Sidy Hamet la soutenaient principalement, nous regardaient avec attention, et comptaient souvent sur leurs doigts. Il était évident que nous étions encore l'objet de ce nouveau conseil. Je n'en doutai plus, quand on nous donna l'ordre de venir, les uns après les autres, subir l'examen du chef redoutable qui nous toisait depuis les pieds jusqu'à la tête. Beïrouc nous regarda long-temps d'un œil extrêmement curieux, nous retourna brusquement dans tous les sens et examina particulièrement la paume de nos mains. Il était facile de voir qu'il s'agissait d'assi-

gner une valeur à nos personnes, et cependant, ce n'est que long-temps après ce singulier examen que j'ai su positivement qu'on trafiquait alors de nous à la honte de l'humanité, et que le dédain exprimé par la figure de Beïrouc, et l'empressement que Sidy Hamet mettait au contraire à nous faire valoir, provenaient seulement de la différence de leurs intérêts, qui agissaient dans un sens opposé.

L'assurance d'être devenus la propriété de ces hommes, en vertu d'un marché, nous eût cependant enlevé de douloureuses inquiétudes. Les sacrifices qu'ils avaient pu faire pour nous obtenir nous auraient donné lieu de croire à l'intérêt qu'ils devaient apporter à notre conservation. Mais un bandeau impénétrable nous cachait notre véritable position : nous n'avions encore qu'une idée vague et incertaine du traité qui venait de se conclure, et qui, en nous abaissant au rang des animaux, nous livrait à un autre maître.

Au milieu de l'incertitude que nous faisaient éprouver les nombreux pourparlers qui avaient lieu entre les Arabes, Seïd-Ahmé dit d'entrer dans sa tente. Au moment même, il s'élance sur moi le sabre à la main, et me demande de l'argent. Je n'en avais plus, mais je craignais que ses recherches ne lui fissent découvrir quelques diamans que j'avais pu cacher. Persuadé d'ailleurs que ce furieux, dont les bonnes dispositions apparentes changeaient si subitement, avait l'intention de me dévaliser à l'insu du cheik Beïrouc, je pris le parti de lui résister, et je m'emparai de son arme. Notre démêlé n'avait pu avoir lieu sans quelques cris, qui attirèrent à l'entrée de la tente tous les Arabes, et Beïrouc lui-même. Aussitôt ce dernier donna l'ordre de nous entraîner hors du camp et de nous fouiller. Cet ordre est exécuté à l'instant même. Mais quelle fut la surprise de Sidy Hamet, qui avait été sans doute le provocateur de cette scène; lorsqu'il vit enlever à M. Souza une bretelle

remplie d'or ! Il nous regarda avec des yeux menaçans, et jeta une exclamation mêlée d'étonnement et de rage. La joie de Beïrouc put seule égaler la fureur de Sidy Hamet : elle nous annonçait que ce dernier n'avait plus aucun droit à nos dépouilles, et aurait dû nous prouver dès lors que d'autres mains que les siennes nous retenaient en leur pouvoir.

La découverte inattendue de cet or engagea à de nouvelles recherches, et à nous dépouiller entièrement de nos vêtemens. Je tremblai pour une très-belle bague en diamant, que son volume m'avait empêché de bien cacher. Je ne songeais guère à sa valeur, mais je préférais la perdre dans les sables, à la voir devenir la proie des Arabes. Dans cette seule intention d'abord, je la laissai donc tomber à mes pieds, et je l'enfouis aussitôt dans le sable, pour la dérober entièrement à la vue : l'idée qu'on avait pu apercevoir mon action me fit demeurer un instant immobile ; mais je n'a-

vais pas été observé. Je fis alors une remarque avec mon pied, de manière à pouvoir rentrer dans la possession de ce bijou, si une occasion favorable se présentait.

Lorsque nous fûmes revenus de la surprise où nous avait jetés cette dernière scène, après laquelle on nous rendit cependant une partie de nos vêtemens, j'envoyai Affilé à la découverte de la bague, qui pouvait devenir par la suite une ressource dans notre infortune. Il eut le bonheur de la retrouver. Mais quels moyens avions-nous de la dérober à de nouvelles perquisitions ? Un seul, et le moins supposable : une des joues d'Affilé, creusée par l'habitude de mâcher du tabac, lui permit de mettre la bague dans sa bouche, au lieu de ce qu'il appelait une chique dans son langage marin. Ce brave homme, que sa probité et des sentimens bien au-dessus de son état nous fesaient apprécier, m'assura même que ce serait un plaisir pour lui, par l'illusion qu'elle lui causerait. Pouvais-je

cependant m'imaginer qu'il la conserverait, aussi long-temps qu'il l'a fait, dans une pareille position ? Pendant environ quatre mois, il la garda le jour comme la nuit, ne l'ôta jamais de sa bouche qu'avec la plus grande précaution, et dans les seuls momens où il s'y trouvait obligé, pour pouvoir manger (1).

Le traitement que l'on venait de nous faire éprouver aurait dû cependant nous empêcher de nous occuper de l'avenir. Jamais à nos yeux il n'avait été plus sinistre, et la colère de Sidy Hamet, qui était toujours la même depuis la découverte de l'or, redoublait la terreur qui s'était emparée de nous. Elle s'accrut surtout, quand à l'approche de la nuit, sans avoir fait aucuns préparatifs, et sans que nous eussions pris la moindre nourriture de toute la journée,

(1) Cette bague, par les secours que nous avons reçus, nous étant devenue inutile, j'ai pu la conserver et la rapporter en France.

on nous ordonna de partir. Nous n'avions pas de chameaux, et nos malades mêmes devaient aller à pied. Il était donc certain qu'on ne pourrait nous mener loin. Il n'y eut pas un de nous qui ne fût persuadé alors que nous allions être fusillés entre quelques dunes de sable. L'obscurité qui commençait à régner, et la direction du sud qu'on nous faisait prendre mettaient le comble à notre inquiétude. Beïrouc et Sidy Hamet marchaient à notre tête, leurs fusils à la main, et une douzaine de Monslemines, également armés et devenus menaçans, nous chassaient devant eux. Nous pensions qu'on allait décidément nous sacrifier à la haine des musulmans contre les chrétiens : mais il n'était question que d'un changement de position pour la nuit. Après avoir marché seulement un quart d'heure, nous arrivâmes dans un autre camp, voisin de celui de Seïd, que Beïrouc avait quitté sans que j'en pusse comprendre le motif. Il fut décidé que nous resterions dans le nouveau camp

jusqu'au lendemain matin, et le traitement plus favorable que nous y reçûmes nous rendit un peu de tranquillité.

Nous passâmes la nuit sous la tente de nos conducteurs, et, à une heure du matin environ, ils nous donnèrent le reste d'une pâte de farine d'orge, qu'ils avaient mangée en partie, et une écuellée de lait dont ils avaient bu les trois quarts. Nos organes étaient si faibles et nos esprits si abattus, que la moindre menace de ces hommes nous faisait penser aussitôt qu'ils agitaient notre mort; tandis que l'attention la plus simple, et souvent la plus grossière de leur part, nous transportait de la joie la plus vive, et rallumait notre espoir.

CHAPITRE X.

Départ avec le cheik Beïrouc. — L'aspect du pays change. — Canton peuplé. — La petite troupe rencontre fréquemment des Arabes. — Vallée cultivée. — Moissons. — Rivière de Noun. — Autre partie du désert. — Premier palmier aperçu par les voyageurs. — Ils arrivent à Ouadnoun. — On les met dans une espèce de cachot chez Beïrouc. — Le cheik Ibrahim vient les visiter.

1er, *Juillet.* — Au lever de l'aurore le cheik Beïrouc donna l'ordre du départ. On fit avancer plusieurs chameaux devant la tente, et on nous désigna à chacun nos montures. Un chameau fut destiné pour M. Mexia et pour moi. M. Scheult monta sur un autre avec M. Chalumeau, et un troisième porta également M. Souza et Affilé. Nous partîmes au grand trot, et cette allure, qui ne convenait nullement à notre

extrême faiblesse, ni à notre inexpérience de cette manière de voyager, nous donnait, sur ces animaux, une tournure si ridicule, qu'elle excitait parfois la gaieté de nos guides. Le cheik Beïrouc, qui avait un autre Arabe en croupe, était constamment à côté de nous. Sidy Hamet, resté à une certaine distance en arrière, fermait la marche avec El-Abaïd : ils s'entretenaient en nous regardant, et semblaient comploter contre nous. Seïd ne nous accompagna pas, il retourna dans son camp ; mais nous devions le revoir encore, et son intention était de nous rejoindre plus tard.

Tant que nos chameaux trottèrent, pas un de nous, secoué comme il l'était, n'aurait pu prononcer un seul mot. Nous n'avions rien de mieux à faire que de nous cramponner, soit à nos selles, soit à nos camarades, pour éviter une chute qui n'eût pas été sans danger. Mais dès que notre marche se ralentissait, Beïrouc, avec sa volubilité ordinaire, entamait avec nous une

conversation sur tous les objets qui frappaient sa vue. Mes faibles connaissances en arabe, qui s'augmentaient chaque jour, me permettaient déjà de le comprendre un peu, et de lui répondre. Il me vanta plusieurs fois la bonté des chameaux, que nous ne semblions pas apprécier autant qu'elle le méritait à ses yeux. *Djemel sefinet Sahara* (le chameau est le vaisseau du désert), me disait-il; et il ajoutait en riant, et avec une sorte d'emphase: Celui-là n'a jamais fait naufrage.

En continuant une conversation dont j'espérais d'heureux résultats, parce qu'elle établissait entre nous et l'arbitre de notre sort une plus grande familiarité, nous entrâmes, en suivant la direction de l'est, dans un pays dont l'aspect offrait du changement à mesure que nous avancions. Nous commencions déjà à découvrir un peu de terre végétale susceptible d'être cultivée. Les éternels darmousses la couvraient encore; mais on y remarquait, outre le *che*

qui s'y trouvait en plus grande abondance, beaucoup de buissons et quelques plantes qui donnaient à la plaine une apparence moins sauvage. A onze heures environ, nous gravîmes sur de hautes montagnes couvertes de bruyères. Leur pente rapide nous offrit les premiers sentiers battus que nous eussions aperçus jusqu'alors. Ils étaient le signe certain d'un passage habituel. Mais, parvenus sur la sommité de ces montagnes, que nous devions descendre de l'autre côté, de quel coup d'œil surprenant nous fûmes frappés ! Le pays avait complétement changé d'aspect ; nous laissions derrière nous l'aridité monotone et fatigante du désert, pour entrer dans une contrée habitée. De toute part l'œil découvrait des camps considérables, et plusieurs formaient, au milieu d'une plaine immense, des enceintes circulaires composées de soixante à quatre-vingts tentes.

Dans cette plaine on apercevait des chevaux, des mulets, et un grand nombre

d'Arabes occupés à divers travaux. Déjà quelques vestiges de culture se faisaient remarquer, et les terrains autour des camps, qui avaient été semés d'orge, étaient déjà moissonnés.

Nous continuâmes alors notre route dans un chemin battu et très-bien frayé. Ce chemin, des deux côtés duquel on voyait à chaque instant partir des lièvres et quelquefois même des perdrix (1), nous présenta un mouvement qui nous était inconnu. Pour la première fois, à nos yeux, l'Arabe suivait une ligne tracée pour aller à son but, et n'était plus errant au hasard dans l'immensité d'un désert qui n'offre le vestige d'aucun passage. Des voyageurs nous croisaient continuellement dans notre marche; les uns étaient montés comme nous sur des chameaux, mais le plus grand nombre sur des chevaux d'une petite taille, re-

(1) Les perdrix étaient rouges, et les lièvres me parurent d'une très-petite espèce.

marquables autant par l'élégance de leurs formes, que par leur extrême agilité. Tous ces voyageurs étaient armés. Dès qu'ils nous apercevaient, ils lançaient leurs chevaux sur nous au galop, en criant *ha ! ha ! ha !* et en faisant une espèce de *houra*. Les uns n'étaient que curieux ; d'autres, plus mal disposés, nous menaçaient et cherchaient à nous intimider. Plusieurs, en passant à côté de nous, se bornaient à rire aux éclats : quand nous étions à quelque distance, ils s'arrêtaient, se retournaient pour nous voir encore, et reprenaient ensuite leur course rapide en jetant les mêmes cris. Au milieu de tous ces curieux importuns, il fallait faire la moins mauvaise contenance possible. Nous répondions quelquefois assez brusquement à ceux qui nous questionnaient avec insolence ; nous prenions le parti de rire avec ceux qui se contentaient de se moquer de nous : mais souvent nous n'osions regarder quelques figures plus atroces et plus impudentes que les autres,

et c'était en baissant les yeux que nous poursuivions notre chemin.

A une heure, nous arrivâmes auprès d'un puits semblable au premier que nous avions vu les jours précédens. Plus de trois mille animaux, chameaux, chèvres, etc., arrêtés dans les environs, et mêlés les uns avec les autres, en rendaient l'abord très-difficile. Notre soif ardente, causée par l'extrême chaleur du jour, put seule nous engager, pour arriver jusqu'au puits, à percer cette foule d'animaux, et ce ne fut pas sans exciter le mécontentement des nègres qui les gardaient. La présence de Beïrouc put à peine nous servir de sauvegarde contre leurs insultes. Pour puiser l'eau, dont nous sentions l'invincible besoin, et parvenir à abreuver nos montures, nous éprouvâmes les plus grandes difficultés.

On ne pourra jamais croire la quantité d'eau que burent nos chameaux. Celui que je montais en but, sans exagération, plus

que n'en aurait contenu une barrique. Je puis du moins assurer, qu'au moment où je me plaçai dessus pour nous remettre en marche, je fus tout étonné, tant son ventre s'en trouvait arrondi, de ne pouvoir plus l'embrasser avec mes jambes, comme je le faisais auparavant, et d'être dans l'obligation de m'asseoir sur son dos, en les mettant du même côté (1).

L'horizon brillait des derniers feux du jour, et le soleil, qui baissait sensiblement, n'éclairait plus les objets que par une teinte de pourpre, lorsque nous entrâmes dans une vallée, bordée au nord et au sud par deux chaînes de montagnes. Cette vallée, d'environ une lieue de largeur, était encore

(1) Beïrouc me fit comprendre que les chameaux pouvaient demeurer vingt jours sans boire, et qu'on restait ordinairement six ou huit jours sans les abreuver, quand même on avait la possibilité de leur procurer de l'eau sans se déranger beaucoup.

plus cultivée que la plaine que nous avions parcourue le matin, et, bien que l'on n'y vît pas un seul arbre, elle était plus riante et plus animée. Il est des époques de la vie que la mémoire ne montre à notre esprit qu'avec un vague indéfinissable, quoique rempli d'intérêt. Un spectacle nouveau s'est offert passagèrement à nos yeux : la pensée n'en conserve pas les détails, et le souvenir s'en compose uniquement de l'impression générale qui nous a charmés, ou nous a été désagréable. Je ne rendrai donc que bien imparfaitement celle que me fit éprouver cette soirée, qui nous transporta subitement au milieu de la scène la plus animée. Le chemin que nous suivions partageait la vallée dans la direction de l'ouest à l'est. Des deux côtés, et très-rapprochés du pied des montagnes, s'élevaient les camps circulaires des Arabes. La plus grande partie de la plaine avait été cultivée ; elle était déjà, comme les portions de terrain que nous avions remarquées précédemment, dégarnie de l'orge,

qu'on venait de couper, et qui, de toutes parts, était réunie en tas pour être battue. Cette dernière opération se faisait principalement sur les bords du chemin, et par le moyen des chevaux, des mulets ou des ânes qu'on y employait. A chaque instant nous passions auprès des emplacemens où ces animaux, attachés au nombre d'environ huit ou dix à une plate-longe fixée à un pieu, trottaient sur l'orge coupée que l'on jetait sans cesse sous leurs pieds. Des Arabes et des nègres tournaient avec eux en les frappant avec des bâtons; mais un chant continuel et monotone, que trois notes pourraient rendre, augmentait, bien plus que les coups, l'ardeur incroyable de ces animaux.

Après avoir fait environ une lieue dans la vallée, nous nous arrêtâmes à une tente qui appartenait à Beïrouc. Cette tente pouvait être regardée comme une espèce de ferme, au milieu des champs d'orge qui l'entouraient, et qui étaient aussi une propriété de ce cheik. Des Arabes, sous sa

dépendance immédiate, et plusieurs très-beaux nègres, ses esclaves, étaient venus faire la moisson dans cet emplacement, où nous devions passer la nuit. Nous nous couchâmes en dehors de la tente, et Beïrouc nous annonça que nous n'étions plus éloignés de la ville qu'il habitait que d'une seule journée, et que le lendemain, bien avant la nuit, nous arriverions dans sa maison, où nous ferions un séjour.

L'assurance de voir bientôt des maisons, au lieu de tentes, ne laissait pas de nous être agréable. Nous quittions des peuples tout-à-fait errans, pour arriver parmi les Arabes qui ont des demeures fixes; ou plutôt, nous abandonnions entièrement le pays des Monslemines pour entrer dans celui qu'habitent les Maures indépendans (1).

---

(1) La distinction entre la dénomination de Maures indépendans et celle de Monslemines est assez difficile à établir; les uns et les autres se donnent quelquefois indifféremment l'une ou l'au-

Le 2 juillet, à six heures du matin, nous nous mîmes en route après avoir changé nos montures. Un mulet portait Beïrouc et le capitaine Scheult, qui était en croupe derrière lui : j'en avais un pour moi et M. Mexia, et nos autres compagnons, juchés tous les trois sur un énorme chameau, nous suivaient avec peine. Ces derniers, fortement secoués, risquaient à chaque instant d'être précipités à terre. Sidy Hamet et son confident El-Abaïd continuaient à nous accompagner. Leur présence, et le changement du premier à notre égard, nous remplissaient d'inquiétude. Leurs rires, constamment ironiques, annonçaient qu'ils étaient plus que jamais indisposés contre nous.

A midi, nous traversâmes le lit desséché

---

tre de ces deux qualités. Cependant il m'est bien prouvé que la portion du désert habitée que nous avons parcourue, appelée pays des Monslemines, cesse d'être ainsi nommée dans l'endroit où nous avons rencontré les demeures fixes.

d'une rivière ; cependant un peu d'eau restait encore dans plusieurs rochers creux qui en formaient le fond. Je sautai de mon mulet pour en boire ; mais son amertume ne me le permit pas, parce qu'elle était croupie entièrement. Le lit de cette rivière courait de l'est à l'ouest. Des rochers en garnissaient les rives, et quelques-uns, qui s'élevaient dans le milieu, devaient figurer de petites îles, quand il était occupé par les eaux. Entre ces rochers croissaient des touffes de laurier rose couvertes de fleurs, et la rivière, aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, n'était indiquée, dans tout son cours, que par ces masses de fleurs, dont l'effet était extrêmement agréable, par le contraste de l'aridité qui régnait partout aux environs.

Le pays était bien loin de nous présenter un aspect aussi riant que la veille. Cette nouvelle partie d'un désert que nous nous imaginions avoir quitté pour toujours, n'offrait plus qu'un terrain couvert de pierres ;

on n'y voyait absolument aucune trace de culture. Cependant quelques murs en terre, à moitié écroulés, annonçaient que cette contrée ingrate avait eu autrefois ses habitans. Nous marchions assez vite au milieu de ces ruines qui nous inspiraient de la tristesse, lorsque, frappés simultanément de la même vue, nous nous écrions tous à la fois : *Voilà un palmier !* Ce palmier dont l'aspect nous causa une joie si vive, est le premier arbre que nous ayons vu en Afrique. Il s'élevait isolément à une grande hauteur, auprès d'un mur détruit, et dominait seul la vaste plaine qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Le saisissement que j'éprouvai à la vue de ce palmier solitaire est difficile à concevoir, et il m'apparut, si je puis m'exprimer ainsi, comme la sentinelle avancée des grands végétaux que nous devions rencontrer plus tard. Nous continuons notre chemin ; partout des ruines, et pas un habitant. On ne voyait plus de voyageurs ; on ne découvrait aucun être vivant dans toute l'é-

tendue de la contrée que nous traversions, et que paraissaient avoir ravagée la guerre et tous les genres de fléaux. Le silence que nos conducteurs observaient avec nous, rendait plus sinistre à nos yeux cette scène de désolation, et les fréquens pourparlers à voix basse de Sidy Hamet et d'El-Abaïd, nous donnaient de nouveau le sujet de faire encore de tristes conjectures. Tout à coup Beïrouc s'arrête, et nous fait mettre pied à terre. Quels projets a-t-il sur nous? nous sommes supérieurs en nombre, mais ces hommes sont armés, et n'ont pour témoin de leurs actions, que le soleil qui nous brûle de ses rayons. Sidy Hamet et El-Abaïd nous font bientôt connaître leur intention, en nous dépouillant de nos vêtemens. Le désespoir d'avoir été privé de l'or qu'on avait trouvé sur nous, rongeait Sidy Hamet, et, dans l'idée d'en découvrir encore, il avait sollicité de Beïrouc la permission de nous fouiller une autre fois à son profit; l'ayant obtenue, il fit des recherches

jusque dans un sac qui contenait notre farine.

Trompé dans son attente, il reprit sa monture, et on nous donna l'ordre d'en faire autant. Nous avançons encore, et bientôt Beïrouc nous montre de la main son habitation. Nous cherchons d'abord longtemps sans rien apercevoir ; mais enfin, après avoir mieux regardé, nous découvrons vers l'est, au bas d'une chaine de montagnes, une enceinte de murs rougeâtres comme ceux que nous avions vus détruits, et nous distinguons, au milieu de cette enceinte, une tour qui la domine à une assez grande hauteur. Le soleil, frappant peu après sur cette tour, la fit ressortir sur un fond de verdure formé par une forêt de palmiers qui, du côté opposé à celui par lequel nous arrivions, garnissaient la plaine au pied des montagnes. Malgré cette décoration agréable à la vue, ce lieu, que Beïrouc nous avait tant vanté, me parut un repaire de brigands, et cette

impression se fortifia davantage à notre arrivée, quand les hommes qui l'habitaient frappèrent nos regards.

A notre gauche, une vingtaine de nègres se baignaient dans un bassin, situé au milieu d'un grand nombre de rochers entourés de lauriers roses. A notre droite, nous laissions les palmiers que nous avions aperçus, et quelques jardins cultivés. Dans un nouveau chemin où nous étions entrés arrivaient, en même temps que nous, des Arabes à pied armés de fusils ou de lances et suivant des chameaux chargés. Ce chemin pierreux, où l'on voyait plusieurs carcasses de chevaux en putréfaction, nous conduisit sur une espèce de place voisine de la tour que nous avions découverte de loin. Sur cette place, et le long des murs en partie éboulés, nous aperçûmes une grande quantité de Maures couchés nonchalamment. Quelques-uns étaient assez bien mis, mais la plupart étaient déguenillés et inspiraient l'effroi par leurs figures mena-

çantes. Dès qu'ils nous virent, ils se levèrent précipitamment, prirent leurs armes et nous entourèrent. La nouvelle de notre arrivée circula bientôt au milieu des huttes de terre qui composent cette ville singulière ; et de tous les points nous vîmes accourir les hommes, les femmes et les enfans, curieux de voir des chrétiens qu'ils regardaient comme des bêtes fauves. Suivis de cette foule, Beïrouc nous fit entrer dans l'enceinte où était établie sa demeure. Après avoir passé à travers des décombres de toute espèce, par trois ouvertures, dont la première avait une porte qui fermait la maison, nous arrivâmes dans une cour d'environ quarante pieds de longueur sur douze de large. Au milieu était étendu un mauvais tapis rouge, et dans un des murs, on remarquait deux petites portes extrêmement basses fermant l'entrée de deux tanières qui n'étaient réellement que des trous creusés en terre. La plus inhabitable de ces deux tanières nous fut destinée, et on nous y fit

entrer. L'obscurité qui y régnait, et que l'éclat du jour extérieur rendait encore plus sensible, nous empêcha d'abord de rien distinguer : mais qu'on juge de notre épouvante, lorsque nous découvrîmes quelques instans après, suspendues au mur de ce cachot, plusieurs chaînes qui en formaient le seul ameublement ! Cette nouvelle terreur se dissipa néanmoins, lorsque nous eûmes reconnu que ces chaînes devaient servir uniquement à entraver des chevaux. Mais il nous était toujours réservé d'ajouter à des douleurs trop réelles celles qui résultaient sans cesse de nos fatales suppositions.

Beïrouc nous annonça que nous resterions quelque temps chez lui : il nous parlait de trois jours, et ces trois jours nous effrayaient et nous semblaient des siècles. Malheureux que nous étions ! c'était pendant trois mois entiers que nous devions éprouver dans cet horrible cachot, qui m'a fait envier mille fois les prisons les plus affreuses de l'Eu-

rope, des tourmens qu'un miracle seul a pu nous donner la force de braver. Jusqu'alors nous avions eu à nous plaindre de maux qui nous paraissaient inouïs : hélas ! pouvions-nous savoir qu'ils n'étaient que le prélude de ceux que nous avions désormais à supporter ?

Les Maures nous étouffaient par leur présence dans notre cachot, lorsqu'un nouveau personnage parut sur la scène, et vint s'asseoir sur le tapis qui était dans la cour, précisément en face de notre tanière. Il nous fit signe avec la main de nous approcher de lui. Ce personnage, qu'une très-belle figure, une taille élevée et un air sévère rendaient imposant, était le cheik Ibrahim, frère aîné de Beïrouc. Il exercait de concert avec ce dernier, sur une tribu de Maures indépendans, l'autorité qu'ils devaient tous les deux à l'influence de leurs richesses. Le pouvoir d'Ibrahim était cependant supérieur à celui de son frère ; il commandait en chef dans la ville où nous venions d'ar-

river ; et cette ville, qu'un commerce assez considérable rend moins célèbre que les malheurs de quelques chrétiens, était celle d'Ouadnoun (1).

Le reste de la soirée fut employé à répondre à toutes les questions ridicules que ne manquèrent pas de nous adresser le cheik Ibrahim, et tous les Maures qui l'entouraient. Il fallut acheter, par les

(1) En arabe وادنون (écrit par Sidy Hamet lui-même).

Ouadnoun, que j'appelle ville, ressemble à la plus misérable des bourgades; mais je lui ai conservé la première qualité à cause de son importance commerciale. Sa population ne doit pas s'élever à plus de 800 habitans. Ainsi, les personnes qui, sans y avoir été, mais par des rapports, l'ont présentée comme plus considérable, ont propagé une erreur. Mais si la population de Ouadnoun est peu nombreuse, il n'y règne pas moins une très-grande activité, par les marchés qui s'y tiennent régulièrement, et le passage continuel des voyageurs.

importunités d'usage, le plaisir de faire leur connaissance (1). Cependant à minuit les curieux s'éloignèrent. On nous apporta à manger, et on consentit à nous laisser un peu de repos. Mais il fallait pou-

(1) Le cheik Beïrouc ayant donné à son frère la longue-vue qu'il avait reçue de Sidy Hamet, il fallut absolument lui en montrer l'usage; mais je l'essayai en vain : Ibrahim la portait à ses yeux et ne pouvait rien voir. Tous les Maures faisaient tour à tour le même manége sans y voir plus que lui, et sans comprendre à quoi servait cet objet qui leur paraissait si étrange. Une montre à répétition les étonna plus encore. Ils se la passaient de main en main, la portaient à l'oreille, en la faisant sonner et en riant comme des fous. Chacun voulait l'examiner, et aucun n'aurait pu concevoir qu'elle marquait le temps, qui s'écoulait si lentement pour nous au milieu d'un pareil entourage. Mais parmi les objets de notre naufrage qui parvinrent jusqu'à Ouadnoun, ce qui charma davantage les Maures fut un parapluie. Ibrahim l'ouvrit sur sa tête,

voir le goûter ; et était-il permis de l'espérer dans l'affreux cachot où nous rentrâmes pour passer la nuit ?

---

avec une satisfaction qui nous donna à penser qu'il n'ignorait pas que, dans l'empire de Maroc, le parasol est un des signes distinctifs de la souveraineté.

CHAPITRE XI.

Maison de Beïrouc. — Hamar. — Bienveillance de ce Maure pour les naufragés. — Ces derniers parcourent Ouadnoun avec lui. — Aspect de cette ville. — Son marché. — Importunité des Arabes pour obtenir des médicamens. — Les naufragés écrivent des lettres à Mogadore. — Ils sont maltraités par Beïrouc. — On les laisse un jour entier sans nourriture.

Comme nous l'avions supposé, le sommeil n'approcha pas de nos paupières jusqu'au retour du jour. Couchés sur un terrain inégal, au milieu d'ordures de toutes sortes, sans rien pour nous couvrir, comment eussions-nous pu dormir, lorsque des milliers d'insectes couraient autour de nous, et que nous étions dévorés par la vermine la plus dégoûtante?

Sidy Hamet et El-Abaïd avaient passé cette première nuit sur le tapis dont j'ai déjà

parlé, et qui restait constamment étendu dans la petite cour attenante à notre demeure. Cet endroit de la maison de Beïrouc était celui où tous les étrangers trouvaient l'hospitalité, et recevaient leur nourriture pendant leur séjour. Sidy Hamet, pour notre malheur, devait y être retenu long-temps par rapport à nous; ainsi nous l'eûmes continuellement sous les yeux. Le voisinage de cette cour, qui à l'approche de chaque nuit nous faisait connaître les voyageurs arrivant journellement du désert, aurait pu intéresser notre curiosité si nous n'eussions pas été sans cesse l'objet de leurs importunités.

Parmi les Maures attachés spécialement au service de Beïrouc, se trouvait un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, dont la figure, dès que nous le vîmes, nous frappa par sa douceur, et surtout par une expression bienveillante à notre égard. Le sentiment d'une compassion réelle perçait dans ses regards, et l'expérience devait plus tard nous apprendre que ce sentiment, de la

part d'Hamar, était sincère, et partait d'un naturel bon et sensible. Hamar était né à Tétouân, loin d'Ouadnoun ; ses yeux, dès l'enfance, avaient donc pu apercevoir les côtes de l'Europe : peut-être, en voyant aussi quelquefois des chrétiens, ou seulement à la vue imposante de leurs flottes, avait-il appris à les juger avec moins de défaveur que des hommes qui ne nous connaissaient que par le sentiment de la haine que leur inspire le fanatisme religieux.

A la satisfaction de chacun de nous, notre surveillance, d'après les ordres de Beïrouc, fut confiée à Hamar. Il nous fut permis de sortir, et il nous accompagna. Sous sa sauvegarde, nous nous aventurâmes à traverser Ouadnoun, et il nous protégea, autant qu'il fut en son pouvoir, contre les insultes du cortége qui ne manqua pas de se former à notre suite. Notre premier désir, dans l'intention de nous débarrasser de la vermine qui nous couvrait, fut d'aller nous laver. Depuis un mois, l'eau nous avait paru trop précieuse

pour être employée à cet usage. Environ à trois cents pas à l'ouest de la ville, passe la rivière de Noun, que nous avions déjà traversée. Le lit en était généralement desséché; mais dans quelques endroits, ainsi que je l'ai déjà dit, des bassins naturels, au milieu des rochers et des lauriers roses, conservaient une assez grande quantité d'eau. C'est dans un de ces bassins que nous éprouvâmes la sensation délicieuse que procure un bain si long-temps désiré.

Hamar, voulant ensuite nous donner une idée des lieux qui environnaient notre nouvelle habitation, nous mena vers les jardins qui bordent la ville du côté de l'est. Les plus considérables et les plus soignés appartiennent, comme de raison, aux deux cheiks qui commandent à Ouadnoun : les autres sont cultivés, en commun, par un certain nombre d'habitans. Des haies ou des murs peu élevés en forment les séparations, et des chemins étroits, au milieu desquels sont creusés des ruisseaux qui servent de canaux

d'irrigation, circulent entre tous ces jardins. Quand nous passâmes, quelques Maures se promenaient isolément. Leur longue draperie, dont la blancheur ressortait au milieu des arbres et de la verdure, prêtait à l'illusion, et aurait donné l'idée d'ombres errantes dans les champs Élysées.

Le terrain que les jardins occupent a, tout au plus, trois quarts de lieue de circonférence, et n'est qu'une oasis dans le désert; au delà, de tous les côtés, se montre l'aridité qui le caractérise. Mais le contraste de cette aridité, avec une culture très-soignée, rendait plus surprenante et plus agréable la vue de ces jardins, ornés partout de grenadiers, d'orangers et de figuiers de plusieurs espèces. Au milieu de ces arbres, parmi lesquels se faisait remarquer le *henné*, si précieux aux Mauresses par la couleur qu'elles retirent de son feuillage, et dont elles croient s'embellir, on voyait des champs de tabac et de maïs de la plus grande beauté. La verdure, l'ombrage, et un peu de frai-

cheur, attiraient dans les vergers une multitude de petits oiseaux, et c'était principalement sur les champs de maïs qu'ils se précipitaient en nombreux essaims. Mais des enfans, montés sur des échafaudages en bois, exerçaient une surveillance active, pour empêcher leurs ravages; continuellement ils jetaient des cris pour les écarter, et leur lançaient des pierres avec des frondes. La vue de cette végétation me paraissait admirable, après le spectacle prolongé d'une triste aridité; mais ce qui lui donnait à mes yeux un caractère particulier, c'était les palmiers isolés qui s'élevaient de toutes parts comme des espèces de colonnes, et dominaient majestueusement, par leurs cimes touffues et disposées en éventails, les nombreux lauriers roses qui croissaient naturellement à leurs pieds. L'ensemble des jardins d'Ouadnoun présentait, pour ainsi dire, l'aspect d'un bouquet de fleurs et de verdure parmi des ruines. De tous côtés, autour de nous, ces ruines frappaient

nos regards ou se rencontraient sous nos pas. La moitié de la ville, vers le nord-est, avait été entièrement détruite, pendant une guerre que les cheiks avaient eue, quelques années auparavant, avec leurs voisins, et durant laquelle, à ce que nous dit Hamar, Beïrouc avait tué de sa propre main douze Arabes ennemis. Dans cette partie de la ville, on ne voyait plus que des décombres parmi lesquels s'élevaient encore les restes d'une mosquée en terre. Deux ou trois Maures, en prières au milieu de ces ruines, animaient seuls avec nous ce théâtre de destruction.

Sur une colline située au nord de la ville, et tout au plus à deux cents pas du terrain habité maintenant, on apercevait aussi les débris d'habitations abandonnées. Mais, parvenus au pied de la colline, nous fûmes frappés d'étonnement, par le mouvement qui y régnait, et qu'occasionaient plus de trois mille personnes armées, qui circulaient dans tous les sens. Cependant notre sur-

prise cessa quand nous apprimes que nous étions sur le marché d'Ouadnoun, et que ce marché, qui avait lieu précisément le lendemain de notre arrivée, se tenait tous les huit jours, et attirait beaucoup de monde (1). Précédés d'Hamdan, et sous ses auspices, nous essayâmes de passer à travers la foule qui encombrait la place; mais dès que nous fûmes aperçus, un cri général s'éleva de toutes parts; chacun abandonna ses affaires, et se pressa autour de nous. Nous n'eûmes que le temps de retourner bien vite sur nos pas, et d'échapper, en fuyant, à cet empressement de nous voir, empressement que des démonstrations peu amicales, quoique probablement sans danger, ne laissaient pas de nous faire paraître

(1) On vend au marché d'Ouadnoun une très-grande quantité d'orge. On y trouve des bestiaux, et on y débite aussi la viande des animaux qu'on a tués la veille. Les autres marchandises consistent en haïques, poudre à tirer, etc.

effrayant. De tous les côtés, dans l'intention de nous intimider, on nous couchait en joue; et nous ne pûmes nous éloigner sans avoir reçu, malgré la protection de notre guide, quelques coups de crosse de fusil. J'eus cependant le temps de me faire une idée de la manière dont les affaires se traitaient à ce marché. Marchands et acheteurs, tout le monde était armé; chacun s'abordait le fusil ou le poignard à la main. Cet appareil militaire, qui me présenta plutôt l'aspect d'une place d'armes que d'un marché, me fit supposer que, dans les discussions qui s'élevaient entre les parties contractantes, l'une d'elles pouvait bien obtenir quelquefois un rabais par la menace, ou bien en couchant en joue son vendeur (1).

(1) Cette habitude de marcher armés est tellement générale parmi les Maures indépendans, que presque toujours, quand ils sont assis devant leurs maisons pour prendre l'air, ils ont leur fusil sur les genoux.

Pour regagner notre demeure, Hamar nous fit passer entre deux murs parallèles, qui formaient, derrière la maison de Bïrouc, la principale rue d'Ouadnoun, appelée *Tassouca*.

Mais en vain nous cherchions à échapper à une curiosité importune; elle nous poursuivit jusque dans notre cachot. Nous le trouvâmes rempli de figures inconnues. Les deux cheiks, leurs enfans, Sidy Hamet, et Seïd lui-même, qui avait rejoint ce dernier, s'y étaient également installés. On ne nous laissa pas un seul instant de repos; et, lorsqu'il nous était à peine possible de respirer, on nous força, au milieu des insultes les plus révoltantes, à répondre à mille questions fastidieusement répétées. Notre position nous commandait la patience; cependant, au lieu de montrer la parfaite résignation qu'elle exigeait, nous nous livrâmes quelquefois à des emportemens déplacés; ce fut, je n'en doute pas, à ces emportemens, qu'il eût mieux valu pouvoir

réprimer, que nous dûmes la plus grande partie des mauvais traitemens que nous éprouvâmes par la suite. Mais pouvions-nous toujours être maîtres de nous? On en jugera par le trait suivant, qui n'a cependant que le caractère d'une importunité ridiculement plaisante. Mille autres du même genre étaient répétés journellement, et avec une insolence qui rendait plus intolérable l'ennui que nous avions à dévorer.

Les Maures, qui avaient entendu parler de nos talens comme médecins, venaient à chaque instant nous consulter. Les remèdes nous manquaient, et n'ayant plus la ressource de la bouteille d'eau de lavande, qui avait si malheureusement établi notre réputation, nous jugeâmes à propos de prescrire le lait pour toutes les maladies. C'était au moins un remède fort doux. S'il n'assurait pas la guérison, il nous garantissait de toutes les inquiétudes qu'aurait entraînées un traitement hasardé; et il nous importait surtout d'être sur nos gardes avec de pareils ma-

lades. Nous prescrivions donc le lait de chameau en boisson, pour les douleurs intérieures, et nous conseillions, autant pour pouvoir en manger nous-mêmes une partie avant de les employer, que comme un moyen salutaire, des cataplasmes de farine et de lait, pour les contusions, et généralement pour tous les maux extérieurs sans exception.

Mais voyant, comme on le pensera facilement, l'insuffisance de nos moyens curatifs, je m'avisai un jour, et je m'en suis bien repenti depuis, d'essayer de faire comprendre à El-Abaïd, que nous avions eu sur le navire un remède général auquel nulle maladie n'aurait pu résister; et je lui parlai de la pharmacie que les Ouadlims avaient brisée. Pour lui donner une idée des drogues que contenait cette pharmacie, je lui avais montré les grains d'un chapelet qu'il tenait habituellement à la main, en lui indiquant qu'une partie de ces drogues avait la même forme: je voulais lui désigner les pillules;

et je lui avais dit, en lui exprimant le regret de n'être plus possesseur de ce remède précieux : *El-Abaïd, pharmacie ma câne* (il n'y a pas de pharmacie). Depuis ce moment, cet homme s'empara de ma phrase et de mon idée, et toutes les fois qu'il arrivait un étranger dans la cour, où il était toujours couché sur le tapis, je l'entendais m'appeler aussitôt. Je me rendais à son appel ; il me montrait alors les grains de son chapelet, et contrefaisant l'homme bien malade, il me disait, avec l'air du monde le plus piteux et en traînant le ton : *pharmacie ;* je lui répondais, *pharmacie ma câne*, et je m'en allais. Un instant après il me rappelait encore pour un autre arrivant, me faisait la même question insipide, et je m'en tirais avec la même réponse. Ce manége peu amusant se renouvelait cent fois dans la journée. Toujours il voulait obstinément que son chapelet fût une pharmacie, et je lui répétais jusqu'à satiété le mot *ma câne* (il n'y en a pas), sans pouvoir convaincre cet original opiniâtre.

Dans d'autres circonstances, son importunité devint encore plus grande. Elle n'était plus tolérable, et l'impatience s'emparait tellement de nous, que nous prîmes à la fin le parti de ne plus l'écouter, et même de le brusquer. Cet homme, déjà mal disposé à notre égard, se vengea de notre conduite. Il se lia davantage avec Sidy Hamet, et les rapports qu'ils commencèrent à faire l'un et l'autre, au cheik Beïrouc, dans l'intention de nous nuire, contribuèrent beaucoup, j'en suis persuadé, à exciter celui-ci contre nous.

Pendant les premiers momens de notre séjour à Ouadnoun, nos plus grandes souffrances provinrent de nos cruelles insomnies; nos yeux ne pouvaient se fermer un seul instant pendant la nuit. La terre, sur laquelle nous cherchions en vain le repos, était couverte de milliers de puces qui nous dévoraient. Les tourmens inconcevables que nous en éprouvions nous obligeaient sans cesse à nous relever, et c'était

au milieu des plaintes que nous arrachait la douleur, que nous attendions impatiemment le retour du jour. Quant à la nourriture qu'on nous accorda, elle nous parut suffisante pendant les premiers temps, et nous eussions été entièrement satisfaits à cet égard, si on eût persévéré à nous traiter de la même manière. A midi, une négresse nous apportait dans un vase de bois, appelé *legda* (1), une pâtée de fleur de farine d'orge, au milieu de laquelle on fesait un trou, qui renfermait une petite quantité d'huile ou de miel. Cette pâtée, nommée *laïche* (2) par les Arabes, était abondante et nous permettait d'attendre le repas de la nuit. Alors, on nous servait le manger ordinaire des Maures ; c'est-à-dire le couscoussou, fait avec de la farine d'orge, et ar-

(1) Le même vase en bois qu'on appelle *legda* à Ouadnoun, se nomme *cassah* dans l'empire de Maroc.

(2) En arabe العيش (écrit par Sidy Hamet).

rosé d'un bouillon de viande de chameau ou de chèvre.

Le troisième jour de notre arrivée à Ouadnoun commençait à peine à paraître, lorsque Beïrouc, accompagné d'un chef inconnu, vint nous visiter. Ce chef nous demanda à quelle nation nous appartenions, et ses nombreuses questions nous prouvèrent qu'il n'était pas dépourvu de notions sur l'existence en Afrique de quelques agens des puissances chrétiennes. Il nous parla plusieurs fois de Mogadore et de Soueïrah. Ce mot de Soueïrah ne manqua pas d'attirer mon attention, et je me rappelai à l'instant le cri continuel des Ouadlims. Bientôt il ne nous fut plus possible de douter que ces deux noms ne désignassent la même ville; cette heureuse découverte nous fit concevoir, seulement alors, le premier espoir un peu fondé de pouvoir donner de nos nouvelles et d'informer des Européens de notre malheur (1).

(1) Ne doit-on pas désirer que les noms des

Nous n'en pouvions douter, malgré l'incertitude de notre position, l'intérêt devait exercer plus d'empire sur Beïrouc que la haine, car l'argent qu'il pourrait obtenir de nous devait seul contenter ses désirs. Nous lui donnâmes donc, sans trop oser l'espérer nous-mêmes, l'assurance qu'il en recevrait à Mogadore, s'il consentait à nous laisser la liberté d'y écrire et d'implorer des secours. Il parut douter d'abord de nos promesses, mais il finit cependant par accéder à notre proposition. Une feuille de papier sauvée du naufrage, qu'il nous donna, et le crayon que j'avais conservé si heureusement, devinrent nos premiers moyens de salut (1). Soixante-dix lieues seulement

---

villes, tels qu'on les prononce dans le pays même, se trouvent indiqués sur les cartes? Si nous eussions su que Souëirah était Mogadore, combien d'inquiétudes douloureuses nous eussent été épargnées, et à d'autres avant nous!

(1) Probablement, à défaut de mon crayon,

nous séparaient de Mogadore ; mais cette distance, à ce qu'on nous disait, devenait prodigieuse par les difficultés des communications. Nous n'avions d'ailleurs que des données très-confuses sur les rapports actuels de l'Europe avec cette ville, et, je le répète, nous étions surtout dans une ignorance absolue de la marche qu'on avait pu déjà suivre dans des malheurs pareils aux nôtres. Tout devenait donc pour nous le sujet des inquiétudes les plus grandes, et l'existence de l'agent européen auquel nous allions nous adresser était elle-même un problème.

A tout hasard, M. Mexia conjectura, par le commerce qu'avait fait anciennement Lisbonne avec Mogadore, qu'il pouvait se trouver encore dans ce dernier port un consul portugais, et il prit le parti de lui

---

on nous eût donné, comme à d'autres naufragés, une plume de roseau ; mais ce moyen ne nous fut pas même offert.

écrire. De mon côté, craignant que des relations maritimes moins étendues que celles de l'Angleterre, ne permissent pas à la France d'y entretenir également un agent, je ne balançai pas à m'adresser à celui dont la présence me paraissait la plus certaine. Dans notre terrible position, il ne fallait pas se tromper, et les secours devenaient pressans. J'écrivis donc à la hâte au consul anglais, qui pour moi n'était qu'un être imaginaire, la lettre suivante que je tracai au crayon :

MONSIEUR LE CONSUL,

« Le brick français *la Sophie*, parti de » Nantes pour le Brésil, a fait naufrage sur » la côte d'Afrique. Depuis plus d'un mois » deux Portugais et quatre Français, qui » faisaient partie de son bord, souffrent dans » le désert des privations et des tourmens » impossibles à décrire. Je réclame, en leur » nom et au mien, le secours que votre humanité ne peut manquer de leur accorder

» dans leur affreux malheur. L'argent qu'on » exige paraît seul devoir nous sauver, et » je me rends garant pour tous mes infor- » tunés compagnons des avances que, j'es- » père, vous consentirez à faire. J'ai pu » soustraire quelques valeurs à nos dévali- » seurs, et elles serviront en partie au rem- » boursement. Je me réclame auprès de » vous de M. Labouchère, beau-frère de » MM. Baring de Londres, et de la maison » Delessert de Paris. Si j'avais pu supposer » dans votre ville l'existence d'un agent de » mon pays, naturellement je lui aurais » écrit de préférence; mais mon incertitude » à cet égard a déterminé mon choix, en » m'adressant à vous.

» Nous sommes tous persuadés, mon- » sieur le consul, que notre position fera » excuser notre démarche; et six malheu- » reux mettent leur espoir et leur confiance » dans la générosité anglaise. »

Ma lettre et celle de M. Mexia étant ter- minées, Beïrouc nous assura, mais [illegible]

rire ironique qui nous fit douter de son intention, qu'il allait charger un Maure de nos porte à leur destination, et il nous annonça qu'il fallait seulement dix jours pour obtenir une réponse, si nous avions réellement à Souefrah des personnes qui voulussent s'intéresser à nous. Ainsi notre séjour à Ouadnoun se trouvait encore prolongé, et une attente de dix jours pouvait devenir mortelle. Beïnbuc nous avait déjà trompés en nous disant que nous ne resterions que trois jours chez lui; ne pouvait-il donc pas nous tromper encore en nous promettant l'envoi de nos lettres? D'ailleurs n'avions-nous pas lieu de craindre que ces lettres, écrites au crayon et n'étant pas cachetées, ne parvinssent entièrement effacées dans les mains des personnes dont nous sollicitions des secours? Cette inquiétude devint encore un de nos tourmens, et nous parut trop fondée lorsque les dix jours se furent écoulés sans recevoir les nouvelles promises.

Un marchand qui arrivait du désert, avec des objets qui nous avaient appartenu, me fournit le lendemain l'occasion d'entretenir Beïrouc dans l'idée que nous avions de l'argent à notre disposition à Mogadore. Parmi les choses que ce marchand offrait, je reconnus comme ayant été ma propriété une chaîne en cheveux garnie d'un peu d'or, dont il demandait seulement quatre piastres. J'engageai Beïrouc à l'acheter à ce prix, en lui en promettant vingt à mon arrivée à Mogadore. Il prit aussitôt la chaîne en riant, et me la donna en m'annonçant qu'il comptait sur ma promesse. Cette circonstance, qui paraît insignifiante par elle-même, et dont j'ai dû parler, parce qu'il en sera question plus tard, ne laissa pas de lui faire croire davantage aux ressources que nous pouvions avoir. Elle devint favorable dans le moment même à mes compagnons ainsi qu'à moi, par la gaieté qu'elle inspira à Beïrouc, et à laquelle nous dûmes le premier morceau de viande que nous

ayons mangé, et qu'il nous apporta lui-même.

Mais cette bonne humeur ne fut que bien passagère. Nous étions au douzième jour du départ du Maure qu'avait dû expédier Beïrouc, et aucune réponse à nos lettres ne nous était parvenue. Nous commençâmes à regarder nos craintes comme réalisées, et nous pensâmes qu'on avait sur nous des intentions que nous ignorions. On redoubla de sévérité et de mauvais traitemens envers nous. Notre nourriture devint moins abondante, mais surtout plus mauvaise. La pâtée d'orge que nous recevions n'était plus assaisonnée qu'avec l'eau de quelques figues vertes que l'on mettait par-dessus. Une pareille nourriture répugnait extrêmement à quelques-uns de mes compagnons. M. Mexia et M. Souza n'en mangeaient presque plus; et M. Chalumeau, si résigné jusqu'alors, commença à s'en dégoûter tout-à-fait. Nous adressâmes nos [illegible] à Beïroue; elles furent inutiles:

nous nous récriâmes de nouveau ; notre mécontentement excita la gaieté de Sidy Hamet et celle de ses compagnons, et, au lieu d'attirer sur nous la pitié, nous valut le redoublement d'une rigueur injuste. Un jour entier nous attendîmes vainement cette détestable nourriture dans le tourment d'une faim dévorante. Au milieu de la nuit, les yeux fixés sur la porte de notre sombre cachot, nous l'attendions encore. Nous comptions les heures, les minutes, et les Maures et les Arabes, qui mangeaient dans la cour, riaient d'entendre nos plaintes. La nuit entière se passa, et notre maître inhumain se fit pour la première fois un jeu cruel de nous livrer à ce nouveau supplice.

CHAPITRE XII.

Les naufragés sont visités par des juifs.— M. Chalumeau tombe en démence.—Réponse reçue de Mogadore ou Soueïrah. —Joie des naufragés.—Le juif Amenahem est chargé de négocier leur rachat. —Méprise des naufragés sur le terme de leur captivité. — M. Cochelet écrit une nouvelle lettre à Mogadore.—Amenahem s'éloigne.

Le lendemain seulement, nous reçûmes notre ration de la veille; et ce jour, que je ne puis oublier, devint encore remarquable par l'arrivée de quelques Juifs. Beïrouc les amena dans notre cachot, et ils nous examinèrent avec une grande attention. Cette visite, et l'examen que ces Juifs firent de nos personnes, donna à plusieurs de nous l'idée qu'on allait nous vendre. Cette idée frappa principalement M. Cha-

lumeau, et il m'exprima la crainte qu'il en ressentait, en me disant qu'il redoutait, après avoir été vendu, d'être mené à Alger. Cette appréhension, et surtout la manière dont il me la fit connaître, m'étonna de sa part. M. Chalumeau avait toujours montré une résignation et un courage au-dessus de toute épreuve, et ce jour-là seulement je crus découvrir, à travers un air égaré et un extrême abattement, les signes certains d'un dérangement dans ses organes intellectuels.

Le jour suivant me donna l'assurance trop malheureuse que je ne m'étais pas trompé. M. Chalumeau, profitant de la liberté qu'on nous accordait quelquefois de sortir seuls, avait été se promener le matin à l'ardeur du soleil. Son absence prolongée nous inquiéta, et M. Scheult sortit pour aller à sa recherche. Il le trouva et revint avec lui; mais il était dans un état de faiblesse extraordinaire, et il fit à toutes les questions qu'on lui adressa les réponses

les plus incohérentes. Il alla ensuite s'asseoir tristement sur le seuil de la porte de notre cachot. Le soleil y entrait un peu alors, et frappait obliquement sur sa tête. Dans ce moment nous avions autour de nous notre cercle habituel de curieux; Sidy Hamet, El-Abaïd et Beïrouc en faisaient partie. Sidy Hamet était à deux pas du pauvre Chalumeau. Tout à coup ce jeune homme jette sur lui des yeux hagards, pousse un cri horrible, et reste immobile en le regardant. Sidy Hamet s'éloigne épouvanté, et tous les Maures également effrayés se lèvent aussitôt, et partent précipitamment.

Nous volons à l'instant au secours de notre malheureux compagnon qui vient de tomber à terre; nous le relevons inutilement : il pâlit, chancelle et retombe dans nos bras. Nous nous persuadions que son mal provenait uniquement de sa faiblesse; mais un moment après, ayant repris ses sens, il se [illegible] force, et, par ses paroles et ses

actions, nous prouva entièrement qu'il avait perdu sa raison, sans avoir perdu le sentiment de son malheur.

Au milieu de notre cachot se trouvait une élévation en terre qui figurait un lit de camp. M. Chalumeau y monte subitement, et, nous tendant les bras avec l'expression d'une joie mêlée de douleur, il nous regarde les uns après les autres, et s'écrie : « Mes » chers amis, enfin nous sommes délivrés, » et demain nous partons pour Mogadore. » Dieu nous protége, mon cher Scheult ; je » viens de voir à l'instant M. Lequen, votre » armateur, et j'ai pu lui parler. Ne croyez » pas au moins que je sois devenu fou ; non, » mes amis, j'ai tout mon bon sens. » Malheureusement le pauvre jeune homme ne l'avait plus. Après qu'il eut parlé, un égarement inconcevable s'empara de lui, et il tomba à terre, livré aux plus violentes convulsions. Quels secours pouvions-nous lui donner ? nous n'avions que de l'eau à lui offrir.

Il paraît que cet affreux événement toucha momentanément le cœur de Beïrouc, car, un instant après, il nous apporta lui-même un gigot de mouton, en nous disant de le faire cuire. C'était la seconde fois, depuis notre arrivée, que nous allions manger de la viande, et le plus grand contentement que nous en éprouvions était pour nos malades. On consentit à nous fournir un pot; Affilé alla chercher du bois parmi les palmiers, et M. Scheult prépara, au milieu de la cour, le repas, dont nous nous promettions surtout un heureux effet pour M. Chalumeau.

Vers quatre heures du soir, il reprit l'usage de ses sens, et, sans nous parler, témoigna le désir de se promener dans la cour. Nous l'y conduisîmes, en le soutenant par le bras. L'éclat du jour lui fit mal; mais la vue de Sidy Hamet, qui était couché sur le tapis, lui en fit bien davantage. Une fureur concentrée s'empara de lui quand il l'aperçut, et il promena de nouveau ses yeux hagards

et menaçans sur l'homme qu'il regardait comme l'auteur de tous nos maux. Il marcha à grands pas, renversa d'un coup de pied le pot qui contenait notre viande, et devint effrayant pour nous-mêmes. Beïbouc, qui survint dans l'instant, le poussa rudement pour le faire rentrer dans le cachot. En vain nous le supplîâmes de respecter le malheur qu'il avait causé; ces hommes, qui chez eux accordent presque un culte à la folie, ne voyaient qu'avec horreur le spectacle de celle qui était le résultat de leurs épouvantables traitemens. Obligé de rentrer malgré lui, M. Chalumeau n'écouta plus que son désespoir; il nous échappa, et en courant s'élança, la tête la première, contre la muraille.

Il ne se fit, malgré la violence du coup qu'il reçut, qu'une faible blessure; mais cette action nous détermina à prendre à son égard les plus grandes précautions, et nous fûmes obligés, en surmontant la répugnance que nous éprouvions, à nous porter à l'extrémité rigoureuse de le lier et de le garrotter.

avec des cordes, dans une couverture que l'on nous donna. Pendant plusieurs jours il demeura dans cette affreuse situation, privé de toute connaissance, et ayant les dents extrêmement serrées. Ses souffrances étaient inouïes, et il ne pouvait plus les exprimer que par d'horribles contorsions.

Si un événement avait pu tirer, par son influence bienfaisante, notre malheureux compagnon d'un état aussi affligeant, c'eût été la nouvelle qui nous parvint quelques jours après.

Le 19 juillet, vers dix heures du matin, j'étais, avec M. Scheult et Affilé, dans la cour; nous nous entretenions, au milieu d'un groupe de Maures, qui nous écoutaient sans nous comprendre, des inquiétudes que nous causait la maladie de nos autres compagnons, lorsqu'un Maure, couvert de sueur et de poussière, entre inopinément, et remet trois lettres à Beïrouc. Ce cheik les examine, en garde une pour lui, donne la seconde à un [illegible] Juifs qui étaient à ses côtés, et m'appelle

pour lire l'adresse de la troisième, à laquelle il ne comprend rien. Qu'on juge de mon bonheur ! Cette adresse est la mienne, et elle est écrite en français !

Un cri de joie et de surprise, proféré au milieu des larmes que nous versons, est entendu de MM. Mexia et Souza. Ils quittent à l'instant leur lit de douleur, et se traînent péniblement jusqu'à nous. Alors, avec une agitation que je n'avais pas encore ressentie si vivement, je déchire l'enveloppe de la lettre qui va sans doute mettre un terme à nos maux. Elle était, non pas du consul anglais, mais de l'agent même de la France à Mogadore. La voici :

Mogadore, 13 juillet 1819.

A Monsieur COCHELET, *à Ouadnoun.*

MONSIEUR,

« M. Willshire, vice-consul anglais en » cette ville, m'a remis la lettre que vous

» avez écrite le 4 du courant, par laquelle,
» dans la supposition qu'il n'existât ici au-
» cun agent français, vous l'informez du
» triste événement qui vous a plongé, vous
» et vos compagnons d'infortune, dans l'es-
» clavage. Je m'empresse, monsieur, d'é-
» crire à Tanger, et d'en faire part, par
» exprès, à M. Sourdeau, consul général
» et chargé d'affaires du roi dans l'empire
» de Maroc, en lui demandant ses instruc-
» tions et ordres pour votre rachat et celui
» des trois autres Français. En même temps
» je vais aussi participer cet événement à
» M. le consul général de Portugal, dont je
» suis également l'agent, afin qu'il me donne
» ses ordres pour la rédemption des deux
» Portugais qui se trouvent avec vous. Ce-
» pendant, comme je souhaite contribuer
» pour ma part, autant qu'il est en moi, à
» votre prompt rachat, et que je me fie en-
» tièrement à votre parole, et aux respec-
» tables références que vous donnez dans
» votre lettre à M. Willshire, je vais charger

» une personne de ma confiance de tâcher,
» sous main, d'obtenir votre rachat en masse
» à des termes raisonnables. Je n'aurai pas
» de difficultés de faire les avances néces-
» saires pour cet effet, même avant de re-
» cevoir l'autorisation de M. le consul gé-
» néral. Je vous prie cependant, messieurs,
» d'avoir un peu de patience, car vous
» pouvez concevoir les difficultés que l'on
» éprouve pour passer des contrats avec de
» pareils gens, et en même temps, je vous
» prie instamment, pour votre intérêt,
» de prendre bien garde de participer au
» cheik Beïrouc, ni votre état, ni ce que
» je viens de vous écrire. S'il vous questionne
» sur le contenu de ma lettre, vous devez
» répondre que je vous ai écrit que j'allais
» communiquer votre événement au consul
» général, et que je ne puis rien faire sans
» recevoir ses ordres.

» Je vous prie, monsieur, de vouloir bien
» présenter mes salutations à vos compa-
» gnons, en les assurant que je vais faire

tout mon possible pour vous tirer de » l'état pénible où vous vous trouvez. »

Recevez, etc.

A.-B. CASACCIA,
Agent du consulat général de France.

« P. S. Je ne vous envoie pas quelques » petits objets qui pourraient vous être uti- » les, parce que cela serait nuisible à votre » rachat. »

Cette lettre seule nous fit connaître notre véritable position : en effet, avant de la recevoir, nous ne nous étions jamais imaginés, quoique prisonniers, être réellement esclaves. Mais en même temps nous obtenions l'assurance qu'on allait travailler à nous rendre à la liberté. Le Juif, auquel Beïrouk avait remis aussi une lettre, nous confirma bientôt cette assurance. Après l'avoir lue, il nous regarda avec un air qui annonçait l'intention de nous parler. L'éloignement de notre maître, lui en donna bientôt le moyen. Alors Amenahem

(il se nommait ainsi) s'approcha de nous mystérieusement, et par un mélange de mots arabes et anglais, nous fit entendre, en nous enjoignant de garder le secret, que c'était lui que M. Casaccia chargeait de faire des propositions pour notre rachat. Je crus comprendre aussi, qu'il nous assurait, les choses s'arrangeant comme il l'espérait, que probablement nous partirions dans deux jours, sous sa conduite, pour Mogadore.

L'intérêt que l'on nous témoignait, nous fit oublier tous les maux que nous avions soufferts, et dans ce moment ils ne nous furent plus sensibles que par rapport à M. Chalumeau. Je concevais cependant l'espoir, si nous parvenions à lui faire entrevoir notre prochaine délivrance, que cette nouvelle opérerait en lui une heureuse révolution. Dans cette intention, je mis sous ses yeux la lettre que je venais de recevoir; et, par tous les signes imaginables, je tâchai de faire passer dans son âme le bonheur qui bouleversait la mienne. Mais il était déjà trop

tard ; l'infortuné ne me comprit pas. Il me regarda avec des yeux hagards qui cherchaient en vain à me reconnaître, et, en exhalant de sa poitrine un profond soupir, sa tête retomba sur la terre mouillée de la sueur que lui causait une fièvre dévorante.

Amenahem, touché de l'excès de notre misère, nous fit cuire un peu de viande, et nous donna quelques biscuits, reste de ses provisions. Il poussa même la bonté jusqu'à nous faire du thé. Nous sûmes apprécier un pareil secours, mais nous ne pûmes le partager avec notre malade. Sans la douleur que nous causait son état, cette journée, après tant de privations et de tourmens, nous eût offert tous les genres de délices. Cependant elle ne devait pas se terminer à notre satisfaction, et une douce illusion allait nous être enlevée. Lorsque Amenahem m'avait parlé le matin, j'avais cru comprendre que peut-être nous ne resterions plus que deux jours à Ouadnoun ; ce temps, qui devait s'écouler si rapide-

ment, nous avait paru encore trop long, par l'extrême désir que nous éprouvions de nous éloigner de cet odieux séjour. Que devins-je, quand reprenant le soir ma conversation avec Amenahem, il m'annonça froidement qu'au lieu de deux jours, il avait dit deux mois, et me convainquit qu'un désir impatient avait causé mon erreur! L'abattement que jeta parmi nous cette explication désolante fut égal à celui que produirait l'arrêt irrévocable de la mort. Si notre désespoir ne peut se dépeindre, rien ne peut rendre non plus l'imperturbable tranquillité de notre bon Juif, à la vue de l'impression que nous causa sa triste nouvelle. Son sang-froid était inconcevable. Sans s'émouvoir, ni changer de visage, il nous exhorta à la patience, et nous répéta vingt fois, pour essayer de nous calmer, son mot favori, *choui*, *choui* (doucement, doucement).

Cependant, comment pouvait-on supposer que durant deux mois entiers, il nous

serait possible de supporter des privations que l'on n'ignorait plus, et qui pouvaient chaque jour mettre un terme à notre existence ! Il n'y avait pas à hésiter. Je pris le parti d'écrire immédiatement à M. Casaccia. Amenahem devait, pour les affaires de son commerce, envoyer le lendemain matin un Juif à Mogadore. Je pensai que cet émissaire pouvait également se charger de mon billet.

Il était onze heures du soir. Tous les Arabes, à l'exception d'Hamar, étaient endormis. Amenahem nous apporta une lampe ; et, à la faible lueur qu'elle jetait dans notre cachot sur mes camarades désolés, j'écrivis, toujours avec mon crayon, la lettre la plus pressante et la plus forte. Je dépeignis de nouveau à M. Casaccia l'excès d'une misère qu'il ne pouvait peut-être pas supposer aussi grande. Je m'engageai personnellement, par l'honneur, à lui rembourser toutes les avances qu'il serait dans le cas de faire d'abord pour nous soustraire à

notre triste sort. Enfin, je le conjurai de nous écrire, et, sans attendre les nouvelles incertaines de Tanger, de rapprocher, par tous les moyens en son pouvoir, le terme de notre captivité.

Au lever de l'aurore, Menahem fit partir, accompagné d'un Maure (1), le Juif porteur de mon billet. Lui-même se mit également en route, mais en nous promettant qu'il reviendrait dans quelques jours, et qu'il resterait dans les environs d'Ouad-noun, pour veiller sur nos intérêts.

(1) Les Juifs, pour leur sûreté, ne voyagent jamais qu'accompagnés d'un Maure, dont ils doivent payer la protection.

CHAPITRE XIII.

Découragement des naufragés après le départ d'Amenahem. — Fêtes du bairam chez les Arabes. — La maladie de M. Chalumeau s'aggrave. — Il expire. — On force les naufragés à l'enterrer aussitôt.

Avec Amenahem s'éloigna toute notre consolation ; son départ nous replongea dans de nouvelles inquiétudes. Avant d'obtenir l'espoir qui nous avait été donné, la mort seule nous avait paru désirable ; mais à présent, instruits que l'on cherche à nous rendre à la liberté, nous devons redouter de n'avoir pas la force de supporter le poids de tant de maux, jusqu'au jour d'une délivrance qui peut encore être éloignée.

Trois d'entre nous étaient mourans, et on faisait à Ouadnoun les apprêts d'une fête. Le ramadan venait de finir, et pour en célébrer le terme, on tua une grande quan-

tité de moutons. Les Maures qui, pendant la durée du jeûne, n'avaient mangé qu'une fois par jour, et seulement après le coucher du soleil, purent, à leur grande satisfaction, à dater de cette époque, faire deux repas. Des courses à cheval eurent lieu, et on les fit dans la Tassouca, cette espèce de rue longue et étroite qui passait, comme je l'ai déjà dit, derrière notre cachot. Bientôt nous entendîmes le galop rapide des chevaux et de nombreux coups de fusil. Chaque détonation saisissait M. Chaumeau, qui n'était plus à lui, et le malheureux bondissait sur la terre, et jetait un cri d'effroi. Ces courses duraient depuis une demi-heure, lorsque Beïrouc, qui était vêtu ce jour-là, ainsi que ses enfans et un grand nombre de Maures, avec une extrême recherche, vint à moi, et m'excita à courir avec eux, désirant savoir si un Français les égalait en agilité. J'avoue qu'au risque de me tuer, j'aurais été tenté de chercher à lui en donner la preuve; mais notre position pouvait-elle s'accorder avec

ce qu'il me proposait ? Et était-ce lorsqu'on nous traitait aussi indignement, et lorsque nous étions réduits au dernier degré de la misère, que nous pouvions consentir à nous donner en spectacle ? Je repoussai donc les instances du cheik Beïrouc, et je consentis seulement à devenir un moment spectateur de leurs jeux, sans y prendre part.

L'adresse et la témérité de ces hommes furent l'objet de ma surprise. Montés sur des chevaux fougueux, trois Maures seulement partent au grand galop, en jetant leur cri d'habitude *ah ! ah ! ah !* L'un des cavaliers précède les deux autres. Le terrain qu'ils parcourent est inégal, et tellement étroit, que les deux murs de la Tassouca sont effleurés par chaque cheval, qui passe avec la rapidité d'un trait. Les cavaliers intrépides étaient presque déjà rendus au but formé par un autre mur qui se trouvait devant eux, sans que leur course fût ralentie. Ils paraissaient devoir renverser ce mur ou le franchir, lorsque ces Maures, tirant,

chacun en même temps, d'une main un coup de fusil, de l'autre arrêtent subitement leurs chevaux, qui restent immobiles, au moment même où ils sont lancés de la manière la plus effrayante.

Ces courses durèrent jusqu'au soir. J'y assistai seulement quelques instans, avec le capitaine Scheult, et nous cherchâmes tous les deux à y faire bonne contenance. Nous n'avions rien à gagner dans ces grandes réunions. La moitié des coups de fusil qui s'étaient tirés en notre présence, l'avaient été à nos oreilles; les Maures s'en faisaient un jeu pour nous intimider, et ils s'élançaient sur nous avec l'expression d'une rage, que plusieurs pouvaient feindre, mais que le plus grand nombre ressentait réellement.

La joie bruyante qui régnait autour de nous augmentait le deuil que nous avions dans le cœur. La fin prochaine de M. Chalumeau nous présageait le sort funeste auquel chacun de nous devait s'attendre. Son

mal avait fait de nouveaux progrès. Les liens qui le garrottaient ne pouvaient plus le contenir. Dans les accès d'un délire sans exemple, il se traînait dans tous les coins de notre affreuse prison; se frappait la tête contre la terre qu'il creusait avec ses dents, et nous présentait pendant le jour, le spectacle horrible de son visage ensanglanté et couvert de sable. Pendant la nuit, le silence même n'était troublé que par ses gémissemens douloureux; et ceux de nos camarades, qui pouvaient se livrer au sommeil, étaient souvent réveillés par les convulsions de ce malheureux jeune homme qui se roulait sur nous, et nous faisait sentir ainsi les derniers momens de sa cruelle agonie.

Je ne puis me rappeler sans attendrissement la veille du jour qui devait terminer tant d'affreux tourmens. Une faible clarté commençait à peine à éclairer notre obscure demeure, lorsque nous l'aperçûmes à genoux, et les mains jointes, auprès de M. Mexia. Il avait pu se traîner jusqu'à

lui, et un instant de calme, au milieu de ses cruelles douleurs, lui avait rendu une partie de la connaissance qu'il avait si longtemps perdue. Depuis six jours il n'avait pu proférer une seule parole : quelle fut notre surprise lorsque nous l'entendîmes, avec une voix presque éteinte et un air encore égaré, articuler ces paroles, qui furent les dernières de sa vie : « Monsieur, » puisqu'il faut que je meure, dites-moi » du moins quelle espèce de supplice je » dois subir ? » En prononçant ces mots, qu'à peine nous entendîmes, son attitude était suppliante, et on voyait, qu'en se rappelant que M. Mexia était ecclésiastique, il cherchait à obtenir de lui les consolations réservées au chrétien mourant.

Mais, hélas ! ces consolations, il ne pouvait plus les recevoir. Le délire le plus violent s'empara de lui immédiatement ; et, d'ailleurs, il s'adressait à un autre mourant, qui n'était plus lui-même en état de l'entendre. M. Mexia, qu'affaiblissaient cha-

que jour les souffrances les plus aiguës, devait regarder sa mort comme certaine. L'état de M. Souza était aussi très-inquiétant : depuis près de deux jours il n'avait plus sa connaissance, et nous devions craindre de le perdre.

M. Chalumeau lutta contre la mort jusqu'au 30 juillet, à huit heures du matin. Au moment de son agonie, Sidy Hamet et Beïrouc pensèrent qu'on pouvait encore le sauver ; et une vieille femme, attirée auprès de l'infortuné par son râlement, voulut, malgré notre vive opposition, lui faire prendre de la graisse fondue, qu'elle parvint à lui introduire dans la bouche en lui desserrant les dents. Cette graisse brûlante acheva notre malheureux compagnon, qui rendit presque à l'instant le dernier soupir.

Ses lèvres s'agitaient encore, quand Beïrouc nous ordonna impérieusement d'aller l'enterrer. Le spectacle d'une mort aussi horrible excitant en nous l'indignation la

plus prononcée contre les hommes qui en étaient les auteurs, nous nous refusâmes d'abord à exécuter sur-le-champ cet ordre inhumain. Mais ce chef impitoyable ajouta la menace à l'insensibilité, et crut sans doute nous décider, en nous criant avec fureur : « Pourquoi hésiter ? allez, des chré-» tiens avant vous ont été enterrés à Ouad-» noun, et des Anglais, des Espagnols, et » bien d'autres, y ont déjà leurs tom-» beaux. »

Nous n'étions plus que trois en état de rendre les derniers devoirs à notre infortuné compagnon; M. Scheult, Affilé et moi; encore notre faiblesse était si grande, que nous désespérions de pouvoir le porter. Je demandai pour nous aider quelques-uns des serviteurs de Beïrouc, mais tous reculèrent d'horreur à la vue du corps inanimé d'un chrétien. Un nègre cependant consentit, quoiqu'avec répugnance, à nous prêter son secours.

Arrivé au moment le plus affreux de cette

terrible catastrophe, les expressions me manqueront pour rendre toute la vérité ; les larmes seules me resteront toujours pour en déplorer le douloureux souvenir. Quel lecteur assez insensible n'en versera pas lui-même, en se représentant notre lugubre convoi descendant en silence les rues d'Ouadnoun, au milieu d'une foule que nous écartions avec peine sur notre passage, et qui ne répondait à nos pleurs que par des rires insultans ! Hamar seul paraissait touché de notre affliction. Accompagné d'un Arabe, il marchait devant nous, portant une pioche sur son épaule, et nous guidait aux lieux de la sépulture. Un épuisement excessif nous forçait à chaque instant à nous arrêter, et par le moyen des cordes qui avaient servi à le garrotter, nous traînions, bien plus que nous ne le portions, le corps défiguré d'un compagnon que nous avions aimé. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à l'emplacement où nous devions l'inhumer. C'était sur un monticule peu élevé, au nord-ouest de la

ville, et voisin du lit desséché de la rivière de Noun. Plus de cinquante tombeaux de chrétiens s'offrirent à notre vue. Les amas de pierres qui les couvraient les faisaient seuls distinguer, et étaient l'unique ornement de ces sépultures. Cette fois, notre cruel maître ne nous avait pas trompés, et nous avions sous les yeux les demeures de ses premières victimes.

Si leurs ombres pouvaient implorer la vengeance, à quelle nation civilisée ne s'adresseraient-elles pas? Sûrement chacune avait payé son tribut douloureux à cette terre ingrate, et un Français seul manquait peut-être encore à ce cimetière européen en Afrique.

S'il en était ainsi, notre triste destin nous imposait l'obligation d'y déposer le premier. Nous creusâmes, avec un sombre désespoir, la fosse qui devait le contenir, et Hamar nous aida à remplir ce pénible devoir. Quel autre pouvions-nous rendre encore à notre infortuné camarade ? nous n'avions plus

qu'à prier sur son tombeau, et tous les trois, avec un profond recueillement, nous nous y prosternâmes, en l'arrosant de nos pleurs. Ah! sans doute, dans ce terrible moment, nos prières s'élevèrent jusqu'à la Divinité, et elle daigna jeter sur nous un regard favorable. Quels êtres, en effet, plus infortunés, pouvaient mériter davantage sa protection et son secours? Le spectacle de trois malheureux, à genoux au milieu des tombeaux, ayant devant les yeux l'effrayant aspect d'un désert immense, et pour avenir la presque certitude d'être ensevelis bientôt eux-mêmes à la place où ils prient, ne dut-il pas offrir à Dieu le tableau le plus touchant de l'homme aux prises avec l'adversité? Le compagnon que nous pleurions n'était plus à plaindre; le sort de ceux qui lui survivaient n'avait jamais été plus digne de pitié. Nous savions maintenant dans quels lieux sauvages, si nous succombions, devaient reposer nos dépouilles mortelles; nous savions quelles angoisses il fallait éprouver

avant de mourir ; nous savions surtout, et cette idée nous glaçait d'effroi, que le dernier de nous qui périrait, ne trouvant plus de mains chrétiennes pour l'ensevelir, serait abandonné sans sépulture, comme un objet d'horreur et d'exécration.

Agités par ces tristes pensées, nous allâmes rejoindre MM. Mexia et Souza, qui paraissaient alors désignés, par le sort, comme de nouvelles victimes. Pendant le reste de la journée, le plus morne abattement régna parmi nous, et nous honorâmes, par le silence, la mémoire d'un compagnon qui méritait tous nos regrets.

CHAPITRE XIV.

Sidy Hamet reçoit le paiement du prix des naufragés. — Il part avec deux autres Arabes. — Effet de ses calomnies sur l'esprit de Beïrouc. — Ce cheik redouble de rigueur pour les naufragés. — Le retard de leur délivrance l'irrite et les décourage. — M. Cochelet essaie de calmer Beïrouc. — Changement subit de ce cheik. — Il montre de la bienveillance aux naufragés. — Il recommence ses rigueurs. — Arrivée de deux marchands maures. — Nouvelle lettre écrite à Mogadore. — Un Maure parle de Napoléon à l'auteur. — Arrivée d'un voyageur venant de Timectou.

C'est au milieu des larmes que nous versions encore sur le sort de M. Chalumeau, que Sidy Hamet reçut de Beïrouc le prix convenu avec ce dernier pour notre achat. Le soir même du jour qui avait été témoin

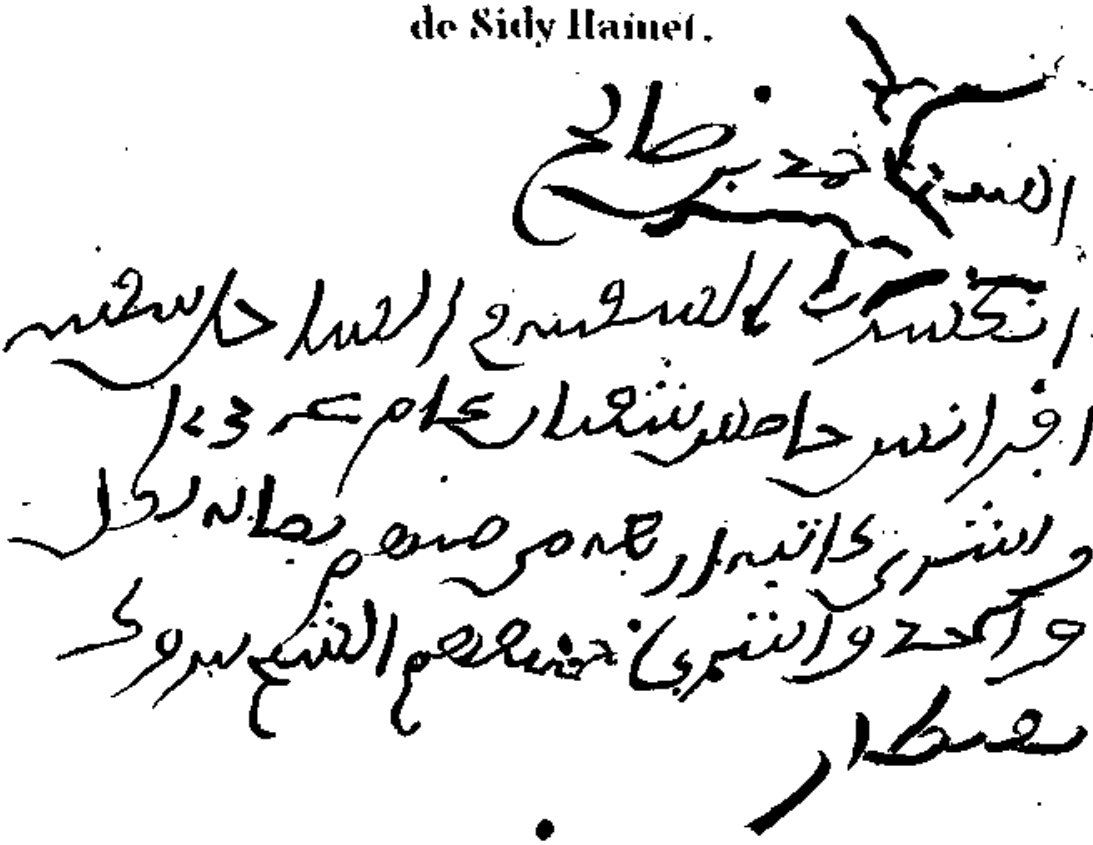
d'une mort dont nous étions si cruellement affectés, l'avide Sidy Hamet eut soin de fermer la porte de la cour; et, n'ayant que nous pour spectateurs, s'occupa en riant, et avec l'aide de Seïd et d'El-Abaïd, qui en avaient leur part, à compter l'argent qu'il venait de recevoir. Ainsi, lorsqu'il n'existait plus, M. Chalumeau devint encore l'objet de leurs débats, et le son de cet argent, froidement calculé, frappa douloureusement nos oreilles (1).

(1) Sidy Hamet et ses deux compagnons reçurent de Beïrouc, en paiement de nos personnes, quelques chameaux, plusieurs haïques, et environ la somme de deux mille francs en petites pièces d'argent. Il paraîtrait, par le sens de quelques lignes que Sidy Hamet, à ma prière, écrivit un jour, qu'il n'était propriétaire que de quatre de nous; les deux autres avaient sans doute un maître différent, dont Seïd et El-Abaïd étaient les représentans.

Je joins ici le *fac simile* du billet de Sidy Hamet, qui a été écrit avec mon crayon, et dont

FAC-SIMILE DU BILLET

de Sidy Hamet.



Traduction littérale du billet.

Esseïd Ahmed fils de Salèhh. (1)

Le Navire, Navire Français, s'est brisé sur la Côte, le cinq de Cha'ban 1254. (2) L'écrivain (du présent billet) a acheté quatre d'entre-eux (les Naufragés) de ses propres deniers, pour chacun, et le Cheïk Beïrouc Monétar les a achetés tous.

(1) Comme ce personnage est déjà désigné dans une autre relation sous le nom de Sidy Hamet, on s'est conformé à cette dernière manière de l'écrire.

(2) Il y a ici une erreur de date. (Note de l'auteur).

Je compris seulement alors que ces hommes n'avaient prolongé leur séjour auprès de nous, que parce qu'ils attendaient leur paiement. Le désir de s'éloigner, et de regagner son camp, égalait, chez Sidy Hamet, celui que nous avions de le voir partir. Il tremblait, non sans quelque raison, que si la mort enlevait encore un de nous, ce ne fût pour Beïrouc un motif d'éluder ses engagemens. La vue des souffrances de MM. Mexia et Souza le faisait frémir d'inquiétude, et il pressa vivement son paiement. Heureux de pouvoir emporter le prix de ce marché inhumain, et tremblant de joie et d'impatience, il monta donc sur son chameau, et reprit le chemin du désert, en

---

je n'ai appris le contenu que par la traduction que M. Amédée Jaubert a eu l'obligeance d'en faire.

Ce billet, qui constate notre achat primitif, ne change pas l'idée que je conserve, et que je crois probable, d'avoir été enlevés sans paiement des mains des Ouadlims.

jetant sur nous, sans nous parler, un dernier regard, qui exprimait son indifférence et son mépris.

Le départ de cet homme, ainsi que celui de Seïd et d'El-Abaïd, qui l'accompagnèrent, nous soulagèrent d'un poids énorme. Mais leur redoutable influence demeura parmi nous; par leurs faux rapports, ils avaient trouvé le moyen de nous perdre dans l'esprit du maître au pouvoir duquel nous restions. Beïrouc ne nous regardait plus qu'avec une sorte d'horreur; et il évitait presque toujours de se rencontrer avec nous. Ni ce cheik, ni les autres Maures ne nous visitaient plus; ou s'ils venaient quelquefois encore, attirés par une curiosité irrésistible, ce n'était plus qu'en exprimant le dégoût que nous leur inspirions, et la crainte de nous approcher. Depuis la mort de M. Chalumeau, ils paraissaient redouter jusqu'à l'air qui nous entourait, et ceux qui surmontaient leur répugnance, par le désir insatiable de nous témoigner leur aversion, restaient à

l'entrée de notre tanière, pour nous regarder, affectant de se cacher la bouche dans leur haïque, pour ne pas respirer notre atmosphère.

Le retard que l'on mettait à nous racheter portait Bëïrouc à redoubler ses mauvais traitemens. La certitude de recevoir une rançon aurait pu seule l'entretenir dans des sentimens plus humains; et nous avions au contraire tout à redouter de l'abandon dans lequel on paraissait nous laisser. Amenahem nous avait promis qu'il ne serait que quatre jours absent, et il s'en était déjà écoulé plus de quinze dans l'attente pénible d'un retour qui faisait notre unique espoir. Dans notre impatience nous comptions le temps par minutes. Chaque journée, dont le terme nous paraissait toujours impossible à atteindre, était marquée avec du charbon sur le mur de notre triste demeure. Le mois d'août se passa entièrement sans nouvelles, et l'annonce de la délivrance qu'on nous avait promise dut nous paraître alors l'effet d'une illusion,

qui avait abusé la faiblesse de nos esprits. Notre sort devint insupportable; l'excès de nos maux passa les bornes du courage le plus éprouvé. Hamar seul, toujours bon et sensible, essaya de le soutenir par la pitié qu'il nous témoigna; mais que pouvait cette pitié, dont nous étions reconnaissans, lorsque, tourmentés sans cesse par la faim la plus affreuse, nous étions réduits à implorer des alimens que les animaux eussent refusés.

Notre nourriture n'était plus celle des premiers temps. Une négresse, qui partageait la mauvaise humeur de ses maîtres, venait nous jeter à terre, quelquefois dans le jour, mais ordinairement pendant la nuit, et à des heures toujours différentes, la gamelle qui contenait une pâtée dégoûtante, faite avec autant de paille que de farine. Cette femme, furieuse de nous servir, nous criait : *Te koul, n'sara* (mange, chrétien), et s'éloignait bien vite, en riant de nos plaintes, et des cris que nous arrachait l'indignation que nous éprouvions. C'était

alors, que nous cherchions, en étendant les mains de tous côtés, à rencontrer dans l'obscurité le vase qui contenait ce détestable reptile. Souvent, la crainte d'être privés de nourriture le lendemain, nous fit faire des approvisionnemens de précaution. Nous formions alors des boulettes du reste de notre pâtée, et nous les cachions dans les trous du mur. Cette pâtée, bientôt aigrie par la chaleur, et couverte d'insectes, a plus d'une fois contribué à soutenir nos forces défaillantes; et plus d'une fois aussi nous n'avons pu y parvenir qu'en allant dérober à deux mulets, nos voisins, une partie de l'orge qu'ils recevaient tous les jours, et que nous mangions comme eux.

Il était impossible de résister long-temps à un semblable traitement. M. Mexia, surtout, ne pouvait plus approcher de ses lèvres des alimens aussi répugnans. J'essayai de faire des représentations à Beïrouc, mais ce chef évitait de plus en plus notre présence. Deux jours de suite je me tins à la porte de sa

maison pour l'attendre au passage, et, malgré ses efforts pour m'échapper, je parvins cependant à le joindre, et à lui faire connaître le désespoir que répandait parmi nous son inhumanité : « Qu'espères-tu, lui dis-je, » en nous traitant avec tant de rigueur ? » déjà un de nos camarades a péri misérablement ; et deux autres, avant peu, » échapperont de même par la mort à ton » pouvoir. Ton intérêt t'engage à nous conserver la vie. Laisse-toi toucher au moins » par cette considération, si le spectacle de » notre misère ne peut attendrir ton cœur » sans pitié. »

La manière dont Beïrouc reçut ces représentations, dictées par une juste douleur, me glaça d'effroi et de surprise. En m'écoutant avec impatience, son sang s'alluma dans ses veines, ses traits se décomposèrent, et cet homme s'offrit à mes yeux sous un aspect effrayant. Il s'approcha de moi d'un air menaçant, me regarda un moment avec mépris, et s'écria ensuite,

avec l'accent de la fureur la plus violente, et en me montrant alternativement de la main le ciel et la terre : *Eh bien ! si vous mourez, on vous enterrera ; ce sera alors la volonté de Dieu.*

Irrité moi-même d'une réponse aussi barbare, je m'éloignai sans déguiser l'horreur qu'elle m'inspirait. Mais cet homme était inconcevable ; les variations de sa conduite envers nous égalèrent quelquefois la mobilité de ses traits. Peu de temps après cette scène, qui me faisait redouter son courroux, il nous envoya un morceau de chameau, et me fit dire par Hamar d'aller le joindre dans son jardin. Je m'y rendis ; et ma saprise fut extrême quand Beïrouc m'engagea à venir, avec lui et ses fils, cueillir du raisin sous une treille qui formait un berceau à trois pieds seulement au-dessus de la terre. Il fallait nécessairement s'y tenir à genoux, et presque couché. C'est dans cette position qu'un instant après l'accès de la plus grande colère, je me

trouvai tranquillement à côté de l'homme redoutable qui pouvait décider notre mort par un effet de son caractère fougueux, comme il pouvait nous conserver la vie par un caprice de bienveillance. Beïrouck me permit de rapporter à mes compagnons une partie du raisin que j'avais cueilli, et nous éprouvâmes un véritable plaisir à en manger. Jamais je n'en avais goûté d'aussi succulent; le poids de chaque grappe était extraordinaire, et je n'ai vu, dans aucun pays, des raisins aussi beaux que ceux d'Ouadnoun, où cependant il n'en vient qu'en très-petite quantité.

Le même jour, le cheik Ibrahim nous accorda aussi la faveur d'entrer dans son jardin, et nous y mangeâmes à loisir, sans nous inquiéter des suites qui pouvaient en résulter pour nos estomacs exténués, une grande quantité de figues du nopal, appelées à Ouadnoun *tacnaré*. Une invitation si peu attendue de la part du cheik Ibrahim était dûe uniquement aux soins que nous pre-

nions d'une montre à répétition, qu'il avait achetée sans en connaître l'usage. Son bonheur était de la faire sonner, et il éprouvait, en l'écoutant, la joie d'un enfant.

Un motif aussi léger nous fit perdre, le lendemain, les bonnes grâces trop passagères de Beïrouc. Le désir d'avoir une montre comme son frère, l'engagea à en acheter une d'un Arabe qui passait à Ouadnoun, et qui provenait, ainsi que l'autre, de nos dépouilles. Il me demanda mon avis sur sa bonne qualité. Par malheur je lui donnai, sans examen, l'assurance qu'il pouvait y compter. Il manquait une clef à cette montre; un Arabe industrieux, qui était au service du cheik, lui en fit une. Quand la clef fut finie, Beïrouc voulut remonter la montre; il ne put y parvenir, le grand ressort se trouvant cassé. Le vendeur était parti; sa colère retomba sur moi; il entra dans une fureur extrême, en m'accusant de l'avoir trompé; et, dans l'inconstance de ses dispositions à notre égard, cette circonstance suffit pour

qu'il nous imposât de nouvelles privations.

A cette époque, deux riches marchands de l'empire de Maroc arrivèrent à Ouadnoun. Le soir même de leur arrivée, Beïrouc, qui les logea chez lui, leur donna un festin sur l'espèce de terrasse qui couvrait notre cachot, et ce festin qui se composait de viande de mouton que l'on fit cuire de toutes les manières, fut suivi d'une danse que le cheik fit exécuter par ses nègres. Cette danse, qui était remarquable par son mouvement bien mesuré, et le chant monotone qui l'accompagnait, ayant lieu au-dessus de nos têtes, nous obligea, par les éboulemens qu'elle causait, à abandonner momentanément notre gîte. Au milieu de leur allégresse, les Maures feignirent de nous oublier. On ne nous donna pas à manger, et nous passâmes cette nuit, comme tant d'autres, dans les angoisses d'une douleur qu'augmentait encore la joie bruyante de notre maître et de ses hôtes.

Cependant le lendemain, à la pointe du

jour, on parut prendre pitié de notre faim excessive, et on nous jeta du haut de la terrasse quelques restes du festin de la veille. Mais un sentiment de fierté, que l'on peut conserver encore dans le malheur, nous fit rejeter avec orgueil ce don qui provenait d'une tardive compassion. Cet effort de notre part fut surnaturel, et nous n'eûmes pas plus tôt prononcé unanimement notre refus, que chacun de nous eût volontiers tendu la main pour recevoir avec reconnaissance les alimens que nous avions repoussés par un mouvement de hauteur déplacé.

Les deux marchands, qui étaient les premiers Maures auxquels nous remarquions des turbans, nous parurent avoir avec Beïrouc des relations de commerce assez étendues. Ces rapports seuls expliquaient la bonne réception qui leur fut faite ; car ils avaient pour leur hôte la haine qui existe généralement entre les Maures soumis à l'autorité de l'empereur de Maroc, et ceux qui vivent

indépendans dans le désert. Ce fut sans doute cette raison qui les engagea à nous témoigner une commisération feinte ou réelle, mais qui me parut dans tous les cas favorable à nos intérêts. L'un d'eux devait partir le lendemain, pour aller dans les environs de Mogadore. Je profitai de cette occasion et de l'offre qu'il me fit de porter ma lettre, pour écrire encore en secret à M. Casaccia. Pouvions-nous ne pas nous étonner d'un silence gardé si long-temps, après les promesses qui nous avaient été faites? Savions-nous alors que dans l'intérêt du rachat des captifs, on doit feindre d'abandonner des malheureux qui luttent contre la mort, se garder de leur témoigner ostensiblement une compassion nuisible, et ne leur envoyer aucun des secours qui donneraient lieu à des prétentions plus élevées? Mais s'il fallait absolument écrire à Tanger pour obtenir notre délivrance, ne devions-nous pas au moins compter sur des nouvelles qui nous auraient assurés de notre véritable si-

tuation, et nous auraient surtout enlevé ce tourment cruel de tous les momens qui naît d'un espoir journellement trompé? Un mois auparavant nous avions dépeint notre affreuse misère; que devait-elle être un mois plus tard? Le plus grand désespoir dicta ma nouvelle lettre, et les expressions les plus fortes parurent encore trop faibles à mes camarades, pour représenter l'urgence des secours que nous attendions. « Monsieur, mandai-je en leur nom et au » mien à M. Casaccia, je vous apprends » moins la mort affreuse de M. Chalumeau, » que celle trop prochaine de MM. Mexia » et Souza. C'est le sort qui nous attend » tous; heureux si un seul de nous peut y » échapper, pour aller un jour vous con- » vaincre verbalement à Mogadore, de l'é- » tendue des maux que nous aurons souf- » ferts. Il est pénible de penser que notre » position s'est aggravée depuis le moment » où nous sommes en rapport avec l'agent » de notre gouvernement. »

Ces reproches injustes, M. Casaccia ne les méritait pas. Mais nous ignorions alors les difficultés que présentait notre rachat, et qui étaient indépendantes de sa volonté.

Un des deux marchands arrivés récemment chez Beïrouc se sépara de son camarade, avec l'intention de faire une course dans le désert. On parlait d'un nouveau naufrage ; peut-être espérait-il en retirer quelque profit, en se dirigeant vers la côte. On nous annonça, pendant plusieurs jours, l'arrivée à Ouadnoun de l'équipage naufragé; cependant la nouvelle fut reconnue fausse, et je ne sais pourquoi on nous l'avait débitée.

Le second marchand, celui qui se chargea de ma lettre, habitait la ville de Tarodant, et y retournait. Cet homme avait quelques notions confuses des affaires de l'Europe, mais il attribuait à un pays les événemens qui s'étaient passés dans un autre, et il était aussi complétement ignorant de leur position géographique. Il avait partagé l'effroi qu'avait répandu dans les camps

maures le succès des armes de l'empereur Napoléon, dont la renommée, à l'époque de l'occupation de l'Espagne, avait franchi les hautes montagnes de l'Atlas, et était venue retentir jusque sur la lisière du grand désert. Mais le bruit de cette renommée avait produit sur ce Maure l'effet du tonnerre, que nous entendons souvent sans savoir de quel point de l'horizon il est parti. De même il ignorait quel peuple Napoléon avait si long-temps conduit à la victoire. Me l'ayant désigné sous le nom de Parte, qui pour lui voulait dire Bonaparte, je fus quelque temps sans pouvoir le comprendre. Cependant l'événement qui l'avait frappé davantage, et dont il paraissait encore irrité, était le bombardement d'Alger. Comme il confondait dans une seule toutes les nations de l'Europe, j'eus soin alors de lui faire connaître, dans l'intention de le calmer, que mes compatriotes n'avaient pris aucune part à cette dernière action.

Le lendemain du départ de ce marchand,

un autre voyageur, que je vis arriver le soir avec bien de l'intérêt, le remplaça chez Beïrouc, et passa une nuit dans la cour hospitalière. Ce voyageur, accompagné de son fils, âgé tout au plus de dix-huit ans, arrivait de Timectou. Il avait mis quatre mois à traverser le désert, et venait de quitter la caravane dont il faisait partie. Le désir d'obtenir quelques renseignemens sur cette ville mystérieusement célèbre, m'engagea à lui adresser des questions. Il répondit à toutes, mais avec tant d'exagération, et d'une manière si incohérente, que je vis bien qu'il serait impossible d'obtenir de lui un récit sincère et satisfaisant.

Hamar remarquait mon attention à questionner ce voyageur. Étonné de ce que je l'interrogeais avec tant d'intérêt, et de ce que je connaissais déjà l'existence de cette ville éloignée, il m'assura que lui-même pourrait me donner une partie des renseignemens que je désirais. « Demain, si tu » veux, Charles, me dit-il, je te ferai con-

» naître ce que j'ai appris sur Timectou.
» Depuis six ans que je demeure à Oüad-
» noun, j'ai vu passer tous les Maures qui
» en sont revenus en traversant cette ville;
» ce sont leurs rapports que je te communi-
» querai. J'ai dû faire moi-même ce voyage.
» C'était dans l'intention de l'entreprendre
» que je vins de Tétouan, mais ayant changé
» de résolution, je restai ici. »

Cette offre du bon Hamar, qui était le seul Maure, parmi ceux que nous connaissions, capable de parler à un chrétien avec un peu de vérité, me causa un contentement extraordinaire, dans une situation qui paraîtrait devoir bannir un intérêt de ce genre. Ma santé, qui s'était conservée assez bonne malgré mon extrême faiblesse, soutenait mon courage et ma curiosité. Depuis mon arrivée à Ouadnoun, j'allais habituellement, à l'approche de la nuit, m'asseoir auprès d'Hamar et causer avec lui, sur un banc voisin de la porte dont il était le gardien. Je savais assez de mots arabes pour

pouvoir, en y joignant quelques gestes, me faire comprendre passablement. C'est ainsi que j'apportais quelquefois des distractions à ma douleur, et que j'ai recueilli des notes qu'il m'est bien précieux d'avoir pu conserver.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

Dédicace. Pages v

Introduction. vij

Chapitre premier. Motifs qui portent l'auteur à quitter l'Europe. — Il s'embarque pour le Brésil. 1

Chap. II. Départ de Nantes. — Incertitude de la route. — On aperçoit la terre. — Le navire touche et échoue sur la côte du Sahara. — Des sauvages arrivent sur la côte. — Les hommes de l'équipage vont à terre. — Combat contre les sauvages. — Sept hommes de l'équipage regagnent le navire et mettent en mer. — Six naufragés restent au pouvoir des sauvages. 12

Chap. III. Les sauvages pillent le navire. — Leur portrait. — Famille de Fairry. — Les naufragés sont renvoyés au bâtiment pour en tirer des vivres. — Tourmens qu'ils éprouvent. — M. Cochelet croit qu'on va le faire périr. — On le renvoie à ses compagnons ; il veut se précipiter dans la mer. 48

Chap. IV. Situation malheureuse des naufragés. — Travail auquel ils sont employés. — Chaleur excessive. — Sauvages inactifs. — Leur rigoureuse observance des préceptes de l'islamisme. — Leur horreur pour la chair de porc. — Ils recherchent avidement la farine et le beurre. — Débris de la cargaison sur

le rivage. — On sépare les naufragés. — Ils sont obligés d'abattre les mâts du navire. — Ils servent de médecins aux sauvages. 86

Chap. V. Arrivée d'Arabes Bédouins ou Monslemines. — Leur extérieur distingué. — Prière des Musulmans dans le désert. — Les Monslemines prennent part au butin des Ouadlims. — Incendie du navire. — Un bâtiment s'approche de la côte ; espoir momentané. — Les naufragés partent avec le chef des Monslemines. 117

Chap. VI. Marche dans le désert à peu de distance de la mer. — M. Cochelet retrouve des papiers qui l'intéressent. — Un de ses compagnons est prêt de succomber à ses douleurs. — On le place sur un chameau. — Continuation du voyage. — Fatigues inouïes dans les sables mouvans. — Manque absolu d'eau. — On creuse le sable et l'on trouve une source. — Nouvelles peines; état inquiétant de M. Souza. — On revient vers la mer. 139

Chap. VII. Vestiges d'autres naufrages. — Cavernes sur le bord de la mer. — Ravin profond et coupure dans la côte. — Souffrances et désespoir de M. Mexia. — Amas de sel. — Illusion causée par le mirage ; son effet. — Source d'eau. — On aperçoit le pays des Monslemines. — Darmousses. — Énéfices, ou graines du désert. — Indice d'habitation. — On arrive au camp de Sidy Hamet. — Importunités des femmes et des enfans. — Description du camp. — Occupations des Arabes. — Hospitalité. — On veut séparer les naufragés. — Voyages des Arabes. — Le camp de Sidy Hamet est levé. — Ce chef reste avec les naufragés. 173

CHAP. VIII. Continuation du voyage. — Seïd. — Les naufragés montent alternativement le cheval de cet Arabe et le chameau de Sidy Hamet. — Autruches dans le désert. — Tentes dans le désert. — Puits très-fréquenté. — Vue de nouveaux arbustes. — Entrée dans une vallée desséchée. — Arrivée au camp de Seïd. 222

CHAP. IX. Occupation des naufragés dans le camp de Seïd. — Vengeance d'une femme. — Arrivée du cheik Beïrouc; son portrait. — Honneurs qui lui sont rendus. — On lui vend les naufragés. — On les fouille ensuite. — Nouvelles inquiétudes de ceux-ci. — On les mène dans un autre camp. 236

CHAP. X. Départ avec le cheik Beïrouc. — L'aspect du pays change. — Canton peuplé. — La petite troupe rencontre fréquemment des Arabes. — Vallée cultivée. — Moissons. — Rivière de Noun. — Autre partie du désert. — Premier palmier aperçu par les voyageurs. — Ils arrivent à Ouadnoun. — On les met dans une espèce de cachot chez Beïrouc. — Le cheik Ibrahim vient les visiter. 250

CHAP. XI. Maison de Beïrouc. — Hamar. — Bienveillance de ce Maure pour les naufragés. — Ces derniers parcourent Ouadnoun avec lui. — Aspect de cette ville. — Son marché — Importunité des Arabes pour obtenir des médicamens. — Les naufragés écrivent des lettres à Mogadore. — Ils sont maltraités par Beïrouc. — On les laisse un jour entier sans nourriture. 273

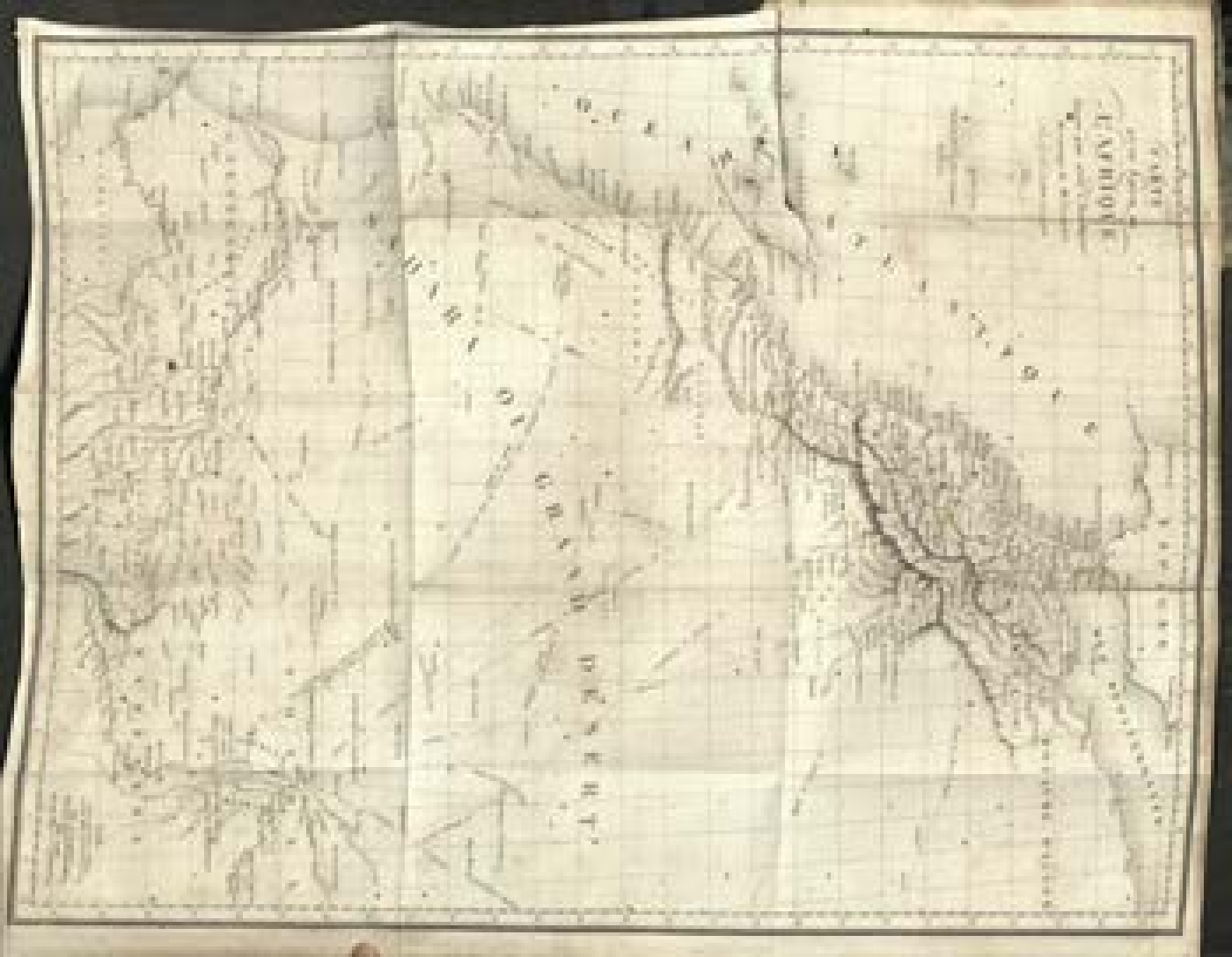
CHAP. XII. Les naufragés sont visités par des juifs. — M. Chalumeau tombe en démence. — Réponse reçue de Mogadore ou Souëirah. — Joie des naufragés. —

Le juif Amenahem est chargé de négocier leur rachat. — Méprise des naufragés sur le terme de leur captivité. — M. Cochelet écrit une nouvelle lettre à Mogadore. — Amenahem s'éloigne. 297

CHAP. XIII. Découragement des naufragés après le départ d'Amenahem. — Fêtes du bairam chez les Arabes. — La maladie de M. Chalumeau s'aggrave. — Il expire. — On force les naufragés à l'enterrer aussitôt. 313

CHAP. XIV. Sidy Hamet reçoit le paiement du prix des naufragés. — Il part avec deux autres Arabes. — Effet de ses calomnies sur l'esprit de Beïrouc. — Ce cheik redouble de rigueur pour les naufragés. — Le retard de leur délivrance l'irrite et les décourage. — M. Cochelet essaie de calmer Beïrouc. — Changement subit de ce cheik. — Il montre de la bienveillance aux naufragés. — Il recommence ses rigueurs. — Arrivée de deux marchands maures. — Nouvelle lettre écrite à Mogadore. — Un Maure parle de Napoléon à l'auteur. — Arrivée d'un voyageur venant de Timectou. 325

FIN DE LA TABLE.



00084026

zed with financial assistance fro
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018